Confirmé

5499

NOTRE-DAME-DE-LA-GUADELOUPE (voir page 92)

LE

TOUR DU MEXIQUE

MON JOURNAL DE VOYAGE

PAR

L'abbé J.-A. LIPPÉ

Curé de Saint-Médard, Coteau-Station

MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

419 et 421, rue Saint-Paul

1907

Tous droits réservés

F1215
L76
1907
c.2

Enregistré conformément à l'Acte du Parlement du Canada, l'an mil neuf cent-sept, par l'abbé J.-A. LIPPÉ, au Ministère de l'Agriculture.

Imprimé avec l'autorisation de Mgr l'évêque de Valleyfield.

081042

AU LECTEUR

Les notes de voyage, écrites jour par jour, et, le plus souvent, lorsque notre pullman lancé à toute vapeur faisait de terribles soubresauts, n'ont pas la prétention d'être littéraires ; d'ailleurs, je n'ai jamais pu apprendre le métier de ciseleur de phrases.

Je le confesse franchement et loyalement, je n'avais pas alors le moindre soupçon que mon journal pourrait, dans un avenir plus ou moins lointain, devenir un livre. Je voulais tout simplement que ces feuilles griffonnées à la hâte, entre deux cahotements ou après une journée bien remplie, servissent plus tard à me remémorer les choses vues et admirées : il n'y a pas de plus belle mémoire que l'écriture, *Escritura, buena memoria*, dit le proverbe espagnol.

Si j'ai osé faire sortir de l'obscurité ce journal,

destiné je ne saurais trop le redire, à jaunir au fond d'un tiroir ; c'est parce que j'ai été frappé de la remarque très judicieuse d'un de nos éducateurs les plus distingués, à qui j'eus la faiblesse de lire un jour, quelques pages de mon *cahier*. Il me disait : " Nous, Canadiens, nous n'attachons pas assez d'im- " portance aux choses d'Amérique, qui devraient " surtout nous intéresser et que nous ne connais- " sons guère. Pour ma part, vos récits sur le Mexi- " que sont toute une révélation. Vous devriez, " ajoutait-il, faire imprimer ces pages, la jeunesse " canadienne vous en serait reconnaissante ".

A mes chers jeunes compatriotes donc, qui aimeraient à connaître un peu le Mexique, je dédie mon journal qui devient inopinément un livre, uniquement à leur intention.

Coteau-Station, février 1907.

LE

TOUR DU MEXIQUE

MON JOURNAL DE VOYAGE

DU 28 JANVIER AU 7 MARS 1906

CHAPITRE PREMIER

Un beau rêve qui se réalise.—Mes compagnons de voyage.—L'*American Tourist Association*. — L'archevêché de Montréal. — Nous sommes sous escorte. — La carte illustrée, une peste et une bénédiction. — Un vieil Irlandais maussade. — Notre train privé. — SAINT-LOUIS. — Le pays du coton et des nègres. — TEXARKANA —La loi de Lynch.—Le Texas.—SAN-ANTONIO.—La cathédrale de San-Fernando. — L'Alamo. — Les Missions.

L'UN des rêves chéris de mon enfance et surtout de ma jeunesse studieuse se réalise enfin ; je pars ce soir de Coteau-Station, pour un voyage de quarante jours, à travers le Mexique. Trois villes ont toujours eu, je ne sais

pourquoi, des charmes irrésistibles pour mon imagination, ce sont : La Havane, Mexico et Lima. Serait-ce, à cause de leur histoire héroïque et mouvementée ou de la richesse fantastique de leur sol ? Peut-être. Serait-ce, parce que ces trois favorites sont placées sous le soleil ardent du tropique, et que les lianes les enserrent en berceaux fleuris, et que les orangers et les essences exotiques les embaument d'un parfum enivrant ? Peut-être encore. Mais des trois capitales, la plus séduisante pour moi, c'est Mexico.

Je me vois tout à coup transporté au beau temps de ma rhétorique, au Collège Joliette ; il me semble entendre notre professeur, le R. P. J. Peemans, c. s. v., qui nous décrivait en termes colorés, l'histoire légendaire de Montezuma et de Guatemotzin et, la civilisation étonnante des Aztèques que Fernand Cortez trouvait au Mexique, lors de la conquête. Aussi, " Voir Mexico et mourir " me semblait plus vrai que l'autre adage à la mode.

Or je m'en vais à Mexico et dans quelle heureuse circonstance !

Mgr l'évêque de Valleyfield, qui aime tant à faire

plaisir à ses prêtres, a bien voulu, malgré le personnel déjà trop restreint de son évêché, nommer pour mon remplaçant, M. l'abbé Clairoux, du palais épiscopal. Je serai donc sans inquiétude, puisque mes ouailles seront parfaitement desservies, durant mon absence.

De plus, j'ai pour compagnons de voyage, mon frère, M. l'abbé Z. Lippé, vicaire à la cathédrale de Joliette et M. l'abbé N. Préville, curé de Saint-Jean-Chrysostôme, un condisciple de collège qui fut aussi un peu mon professeur.

***

Cette excursion, *Tour of all Mexico*, est organisée par l'*American Tourist Association*, dont M. Réau Campbell, de Chicago, est le gérant général. Toutes les dépenses sont comprises dans l'achat de notre billet : passage en pullman, repas, hôtels, voitures, tramways, etc., etc. C'est un train exclusivement réservé pour les touristes ; des guides et des interprètes seront à notre disposition. Enfin nous n'aurons pas à voir aux mille et mille petits détails qui

enlèvent parfois beaucoup d'agréments, dans un voyage sur une terre étrangère. De Montréal, jusqu'aux extrêmes limites de notre course, nous serons dans les mêmes wagons luxueux et nous n'aurons à nous occuper qu'à admirer les paysages et à visiter les villes. On nous promet, en outre, que nous serons traités princièrement ; que pouvons-nous désirer de plus pour le confort, dans une si lointaine expédition ?

***

Chargés des vœux et des bénédictions de mes bons paroissiens, et assurés que les petits enfants qui forment la portion privilégiée de mon troupeau, prieront pour nous durant tout le voyage, nous partons à 5 heures du Coteau, pour Montréal.

A Montréal, nous allons demander une franche hospitalité à l'archevêché, cette *Alma Mater* que je n'oublierai jamais. Puis-je songer sans une douce émotion qu'en 1890, je faisais partie du personnel de cette illustre maison ? Et quel personnel distingué ! Nos Seigneurs Bruchési, archevêque de Montréal ; Emard, évêque de Valleyfield ; Archambeault,

évêque de Joliette ; Racicot, évêque de Pogla ; MM. les chanoines Vaillant et Martin, faisaient alors une couronne d'honneur à Mgr Fabre, de douce et de sainte mémoire.

Nous avons le plaisir de rencontrer Mgr Bruchési, au palais archiépiscopal ; et comme Sa Grandeur a déjà visité le Mexique, Elle nous fournit de précieux renseignements sur le pays, et pousse la condescendance jusqu'à nous donner de ses cartes, pour que nous soyons admis chez des grands personnages de Mexico et de San-Luis-Potosi.

***

29 JANVIER. — C'est enfin le jour du départ, et mon cœur bondit de plaisir à la pensée que bientôt je foulerai cette terre merveilleuse du Mexique. Je veux être, comme l'a décrit, M. le juge Routhier dans son beau livre, *De Québec à Victoria* : " le voyageur sensible à toutes les beautés de la nature et de l'art et qui est généralement porté à voir tout en beau ". Mais je proteste, comme l'aimable auteur, que je serai sincère et que je verrai réellement les choses comme je les décrirai.

Nous prenons notre train à la gare Bonaventure, à 9 heures. C'est par le Grand-Tronc que nous nous rendons jusqu'à Chicago. Nous sommes installés, nous, les trois prêtres, dans le wagon-lit, le *Dickens*. Comme c'est une excursion admirablement bien organisée, M. Duff, l'agent général des passagers, nous accompagne jusqu'à Toronto, uniquement pour notre accommodation.

Nous arrivons à Toronto à 4 heures de l'après-midi ; nous nous empressons de mettre à la poste un paquet de cartes illustrées pour nos amis.

On a parlé beaucoup et avec raison contre cette nouvelle mode devenue presque un fléau ; car il faut l'avouer, la carte illustrée s'est faite dévergondée et obscène. Mais la carte honnête, véritable photographie des principaux monuments des villes, est pour le voyageur pressé, le moyen par excellence, d'envoyer un salut affectueux aux amis et de leur faire connaître le pays traversé. Nous nous proposons durant tout le voyage, de nous servir de ce moyen, pour donner de nos nouvelles à ceux qui nous sont chers.

A Toronto, nous disons adieu à notre aimable

M. Duff, qui retourne à Montréal par le premier train ; et nous voici maintenant sous l'escorte de M. McDonald, qui nous suivra jusqu'à Chicago, encore pour assurer notre confort. Nous nous croyons presque des personnages !

Nous passons les frontières sans être molestés par la douane. Comme il commence à se faire tard, pensons à dormir. Le wagon-palais se transforme alors comme par enchantement en dortoir, non pas sous la baguette d'une fée mais bien avec le bâton du nègre. Les parois s'abaissent, les couchettes s'allongent, les rideaux se tirent. Chacun gagne son alcôve. Bonne nuit !

Dormons ferme et sans soucis. Rêvons aux fruits d'or du Mexique. Hélas ! durant la nuit, un vieil Irlandais égaré dans le corridor obscur du pullman, prend mon lit pour le sien, et veut à tout prix partager mon oreiller. Réveillé en sursaut, croyant avoir affaire à un horrible bandit, je saisis mon nocturne visiteur par les épaules, et sans respect pour son grand âge, je le fis sortir plus vite qu'il n'était entré.

***

30 JANVIER. — Nous arrivons à Chicago dans la matinée. Immédiatement, la *Compagnie de Transport de Parmelee* nous conduit à la gare de l'*Illinois Central*, où se trouve notre train privé. C'est un splendide convoi, composé de six wagons-lits : le Colombia, le Nicaragua, le Salvador, le Monaco, l'Avis et l'Olean, d'un wagon pour le bagage, d'un immense wagon restaurant, le Quantzintecomatzin, d'un wagon pour la cuisine, d'un wagon découvert, le Chililitli, pour prendre le bon air et admirer les scènes des montagnes. Dans ce train idéal, nous avons : bibliothèque, piano et même une barberie.

Nous prenons place, nous, les prêtres, dans l'*Avis*, nous avons chacun à notre disposition deux amples fauteuils, où nous prendrons nos aises ; je me le promets. En attendant le départ, nous faisons connaissance avec M. Campbell, notre chef d'expédition, et avec nos compagnons de route.

Nous sommes cent-un passagers, dont sept du Canada. Il est évident, rien qu'à jeter un coup d'œil discret sur notre entourage, que la plutocratie américaine est largement représentée dans ce *Tour of all Mexico*. Beaucoup de dames et de jeunes *misses*

sont de l'excursion, je crois même qu'elles forment la majorité.

La locomotive est resplendissante, la vapeur condensée fait gronder ses entrailles. A 10 heures, un *all aboard to Mexico*, se fait entendre, notre train s'ébranle aussitôt, pour courir ensuite à pleine vapeur vers le vieux Mexique. Je ne ferai pas la description de l'Etat de l'Illinois que nous traversons ; c'est un pays plat qui manque de pittoresque, surtout en hiver. D'ailleurs nous brûlons l'espace, à peine deux ou trois fois sommes-nous mis en garage, pour laisser passer des trains réguliers. Nous saluons sur notre parcours les villes prospères de Kankakee, Gilman, Gibson, Clinton, Mount Pulaski et Springfield.

Il est près de 6 heures, lorsque ayant traversé le Mississipi, nous entrons en gare dans la populeuse ville de Saint-Louis. Cette cité, l'un des grands centres commerciaux des Etats-Unis, est pour moi une vieille connaissance ; en 1904, j'y demeurais dix jours pour admirer les merveilles de son exposition universelle. Nous nous contentons de faire le tour de sa gare immense, la plus riche et la plus

imposante de l'univers. Un bon groupe de passagers nous attendent ici, pour prendre part à l'expédition.

Nous quittons Saint-Louis à 10 heures du soir par la voie de l'*Iron Mountain*. Toute la nuit nous avons voyagé dans les Etats du Missouri et de l'Arkansas.

***

31 JANVIER. — A mon réveil, vite, je relève le store de ma fenêtre ; nous étions à Bald-Knob. L'hiver est disparu avec ses glaces et sa neige.

A 9 heures, notre convoi stoppait à Little Rock, la capitale de l'Arkansas. Little Rock est une jolie ville avec toutes les caractéristiques des autres cités américaines. Elle est le siège d'un évêché, dont l'évêque titulaire, Mgr Fitz Gerald, nous fait penser au Concile du Vatican.

Nous roulons toute la journée dans le pays du coton. Sur les quais de presque toutes les gares, nous voyons d'innombrables balles de coton, destinées aux manufactures américaines ou européennes. Tout naturellement Valleyfield, la ville épiscopale

de mon diocèse, célèbre par ses produits manufacturés, est présente à ma mémoire pendant tout ce trajet.

Nous passons aussi à travers d'immenses forêts de pins qui alimentent plusieurs scieries mécaniques.

L'Arkansas est peuplé en grande partie de nègres de la plus belle eau. Les habitations pauvres et délabrées que l'on voit partout, nous donnent une idée défavorable de la population noire. Ont-ils gagné par l'émancipation ces pauvres fils de Cham ? Les faits semblent démontrer le contraire. Lorsqu'ils étaient esclaves, les maîtres en avaient soin comme des choses utiles ; mais depuis l'affranchissement, laissés à eux-mêmes, ils sont aussi misérables, peut-être plus qu'avant, et la natalité a beaucoup diminué. Je laisse la solution de ce problème à de plus graves penseurs que moi.

Le sol de l'Arkensas ne me paraît pas très fertile. C'est une terre de couleur rouge, on dirait de la brique. Ses villes que nous voyons sur le passage sont Malvern, qui sert de jonction aux célèbres Hot-Springs et Texarkana.

Cette dernière est bâtie, partie sur l'Arkansas et

partie sur le Texas, d'où son nom. On me dit que la porte principale de la gare du chemin de fer est juste au-dessus de la ligne de démarcation entre les deux Etats.

Comme notre train doit ici changer de locomotive, nous profitons de ces quelques minutes d'arrêt, pour jeter un coup d'œil rapide sur la ville. La gare est dégoûtante par sa malpropreté : ici les nègres ne sont pas admis avec les blancs ; il y a la salle d'attente pour la population blanche et la salle d'attente pour le peuple de couleur. On touche du doigt l'antipathie profonde qui existe entre les deux races ; et les scènes barbares de la loi de Lynch, que tant de fois les journaux nous ont racontées, se présentent instantanément à notre esprit.

***

Nous partons vers 3 heures de Texarkana, nous sommes maintenant dans le Texas. La température devient douce et tiède, nous ouvrons nos fenêtres pour respirer avec délice le bon air. Déjà on laboure dans les champs et les négrillons courent nu-pieds

la
st
re

o-
t,
a
s
a
a
e
s
e
-

UN PROFESSEUR D'ESPAGNOL (voir page 29)

dans le chemin. Nous saluons sur le passage les villes de Jefferson, Marshall, Longview, Jacksonville, Palestine, toutes très actives et très américaines.

Durant la nuit nous passons à Austin, la capitale du Texas, et qui possède le plus beau Capitole d'Etat, si on excepte celui d'Albany.

***

Texas est un mot indien qui veut dire, " lieu de chasse " ; sa superficie, plus grande que celle de la France, est d'environ 40,000 lieues carrées. Les Toltèques avaient habité le Texas, avant leur émigration au sud du Rio-Grande, vers le VIIe siècle ; et c'est également du Texas que les Aztèques partirent pour conquérir le Mexique au XIIe siècle. A plusieurs reprises, les Espagnols, au XVIe siècle, essayèrent de coloniser ces immenses pampas, mais toujours avec des résultats malheureux ; les tribus nomades des Comanches et des Apaches qui sillonnaient en tous sens ces terres en friche, semaient la terreur et la mort parmi la population blanche, trop

faible. Ce fut un français, M. de La Sale, qui eut l'honneur de former le premier établissement en 1685.

En 1691, les Espagnols du Mexique, firent la conquête du pays et y fondèrent des missions pour la conversion des Indiens, et des comptoirs pour faire la traite des pelleteries.

Leur premier établissement fut San-Antonio de Bexar qui date de 1698.

En 1821, Etienne Austin, un américain du Missouri, autorisé par le gouvernement espagnol, y amena de nombreux émigrants et donna une vive impulsion à la colonisation. On peut dire que jusqu'à cette époque, le Texas formait de vastes solitudes habitées ou plutôt parcourues sans cesse que par les Peaux-Rouges féroces, ennemis jurés de la race blanche. Des troupeaux de mustangs provenant des andalous lâchés jadis dans le Nouveau-Mexique, et des bandes de bisons vivant en société, paissaient les grandes herbes des prairies immenses ou prenaient des courses folles poursuivis par le chasseur Indien. Les serpents à sonnettes foi sonnaient dans les forêts vierges et dans les savanes.

Quand le Mexique se sépara de l'Espagne, le Texas forma avec la province de Cohahuila, un des Etats de la nouvelle république.

Les Texiens se révoltèrent en 1835, sous la conduite du général Houston. Santa-Anna qui venait d'être nommé président du Mexique arriva en 1836 avec une armée mexicaine pour réprimer les rebelles. A San-Antonio, le 6 mars, il délogeait les insurgés de l'Alamo, leur dernier fort, mais le 22 mars suivant, il perdait la bataille de San-Jacinto et était fait prisonnier. L'indépendance du Texas fut alors déclarée.

Le général Houston fut élu président de la nouvelle république. Le Texas était trop faible et trop pauvre pour conserver son autonomie, entre deux voisins si jaloux l'un de l'autre. En 1845, il abdiqua son indépendance pour devenir un Etat de la confédération américaine.

En 1846, une dispute s'éleva entre le Mexique et les Etats-Unis à propos des frontières du Texas : les Américains réclamaient tout le territoire jusqu'au Rio-Grande, les Mexicains prétendaient que les bornes du Texas n'allaient pas plus loin qu'à la

rivière Nueces. La dispute dégénéra en guerre entre les deux pays. Battus dans toutes les rencontres, les Mexicains obtinrent la paix en cédant aux Américains : le Texas, le Nouveau-Mexique, la Californie, le Nevada et l'Arizona.

***

1 FÉVRIER. — Nous sommes ce matin, à San-Antonio de Bexar ; et le nom de cette ville est sur notre itinéraire, comme place qu'on doit visiter. Nous prenons nos voitures à 9 heures, pour faire une charmante promenade à travers cette ville mi-mexicaine, mi-américaine. Les monuments publics les plus remarquables sont l'hôtel-de-ville, le palais de justice, le marché, le théâtre et le bureau de poste.

Nous entrons dans l'antique cathédrale de San-Fernando, qui sert d'église paroissiale aux Espagnols et aux Mexicains. Deux prêtres espagnols très courtois nous montrent ce qu'il y a de plus intéressant dans le vieux temple. S'il n'y avait pas dans le chœur un trône d'évêque, nous n'aurions pu

croire que cette église si pauvre, fut une cathédrale. Les catholiques de langue anglaise sont desservis, eux par les Oblats de l'Eglise *Saint Mary*; tout est propre ici, mais la splendeur et la richesse n'y règnent pas non plus. Le presbytère en briques blanches qui touche à l'église est très joli.

L'hôpital *Santa-Rosa* et l'orphelinat *Saint John* pour les garçons, sont deux splendides maisons de charité : l'avenue de l'hôpital est superbe avec ses parterres et ses arbres encore verts.

Nous traversons quelques rues, et, nous voici à l'Alamo, ancienne église des Jésuites, bâtie en 1718. C'est dans ses murs épais, que Travis et 176 Texiens se réfugièrent en 1836, pour tenir tête à l'armée de Santa-Anna, forte de 5,000 hommes. Tous préférèrent mourir plutôt que de mettre bas les armes. Sur une plaque commémorative, il est dit : " Aux " Thermopyles un soldat se sauva pour porter à ses " concitoyens la nouvelle du désastre, mais ici tous " périrent plutôt que de se rendre ". C'est le monument glorieux de San-Antonio. Il y a de l'Alamo à toutes les sauces, depuis l'hôtel Alamo jusqu'au cigare Alamo.

Par-ci, par-là, nous trouvons de vieilles bâtisses avec des terrasses, au lieu de toits, ce qui indique l'origine espagnole de la ville. De très beaux parcs, qu'on appelle ici des *plazas*, remplis d'arbres artistement taillés, donnent à San-Antonio un air distingué et aristocratique. Il n'y a que sa population nègre qui jette du discrédit sur sa beauté.

La température est délicieuse, on se croirait en juin ; c'est la terre idéale de l'été perpétuel et du soleil brillant.

Mais la visite la plus intéressante du jour fut celle des vieilles Missions franciscaines, situées à quatre ou cinq milles de San-Antonio. Ces Missions sont aujourd'hui en ruines : mais quelles magnifiques ruines !

Nous visitons tout spécialement la Mission de " la Purissima" fondée en 1731 et qui pouvait servir aussi de forteresse contre l'invasion des Indiens. Les prisonniers de guerre étaient détenus dans ces églises, où les missionnaires franciscains travaillaient à leur conversion. Il y a encore dans " la Purissima " un autel surmonté de la statue de l'Immaculée. Le jeune garçon qui nous sert de *cicerone* nous montre

une porte qui s'ouvrait sur un conduit souterrain de deux milles, et qui reliait les deux missions de "la Purissima" et de San-José. Nous passons près de San-José, la façade a été sculptée et porte encore l'empreinte de son ancienne splendeur.

A San-Antonio, il y a des sources d'eaux chaudes célèbres. Tout près est bâti un superbe hôtel qui ouvre ses portes aux chercheurs de santé et de confort.

Dans les bois, de magnifiques arbres portent dans leurs branches d'énormes paquets de mousse, et dans les chemins poussent les cactus, qui sont comme les chardons du pays. De beaux oiseaux rouges et d'autres couleurs brillantes s'envolent à notre passage.

Nous partirons durant la nuit de San-Antonio ; demain nous serons sous un autre pavillon.

CHAPITRE DEUXIÈME

NUEVO LAREDO.—Arrêtons nos montres et notre manière de juger. — La belle langue espagnole. — La douane. — Echangeons notre argent avec des profits énormes. — Types mexicains. — Le chapeau national. — Le désert du Mexique. — Les gardeurs de troupeaux et leurs villages. — La vie mexicaine. — MONTEREY. — Une rue monotone. — La cathédrale. — Dans le *patio* de l'archevêché. — Le Casino. — La *plaza*. — Les montagnes de Monterey. — Une curiosité à la crête d'une montagne. — Une *hacienda* et la vie du *peon*.

APRÈS une course vertigineuse de quatre jours à travers le continent américain, nous sommes, le 2 février, sur les confins du Texas, dans la jolie ville de Laredo. De la gare, nous pouvons apercevoir les falaises sablonneuses et monotones du Mexique.

Vers 9 heures, nous traversons le Rio-Grande-del-Norte, ce mince fleuve bourbeux qui n'a de grand que son nom et qui sert de frontières aux deux républiques.

Nous voici à Nuevo-Laredo, dans le Mexique. Sur le pont métallique, qui relie les deux pays, notre conducteur nous a avertis de retarder nos montres de trente-six minutes, pour avoir l'heure exacte de la contrée, et de reporter notre manière de voir et d'apprécier à plusieurs siècles en arrière, pour comprendre et juger le Mexique, ce " Vieux Monde " du Nouveau-Monde.

***

Quelle transformation brusque et complète s'opère ici ! Rien qu'une petite rivière aux eaux boueuses qui nous sépare des Etats-Unis, et le changement de scène et de décor est tel, que nous nous croirions transportés tout à coup sur un autre continent, en Algérie, par exemple, ou bien en Egypte. Ce sont d'autres mœurs, d'autres coutumes, un autre peuple, une autre langue. Du côté américain tout est fièvre d'activité, ici tout est quiétude.

Notre oreille accoutumée depuis quatre jours aux sons si peu harmonieux de l'anglais, n'entend plus que la sonore langue castillane. Sur les indicateurs

de la gare, on ne lit que de l'espagnol : le *tickett office*, c'est maintenant le *despacho de boletos* ; le *Railroad*, c'est le *Ferro-Carril* ; le *Baggage room*, c'est la *Sala de equipajes*.

***

La douane mexicaine est excessivement bénigne, les officiers font l'inspection des colis et des malles que pour la forme. Nous échangeons notre argent américain pour de l'argent mexicain ; c'est vraiment ici un paradis pour les usuriers, puisque avec $100.00 américains, nous avons bel et bien 200 *pesos* mexicains. En un clin d'œil nous avons doublé notre capital.

***

A l'arrivée du train, sont accourus en toute hâte, à la gare, jeunes garçons et fillettes, au visage rond, aux yeux vifs et à la peau brune ou olivâtre ; les uns sont coiffés du haut chapeau national, le *sombrero*, les autres portent gracieusement sur leurs têtes une écharpe ou petit voile de couleur bleu-

foncé, le *reboso*. Tous ont la main tendue vers nous, et cette main est médiocrement nette ; on nous demande des sous : donnez-moi un sou, monsieur, *deme un centavo, senor*. Il faut les voir courir, se jeter même dans la boue, lorsque nous leur lançons des monnaies, pour constater leur âpreté pour le gain facile. Les Mexicains adultes viennent à leur tour, nous rendre visite. Ils portent, d'une manière typique, sur leurs épaules la *zarape*, qui est une espèce de châle aux couleurs vives. Le matin, ils ont bien soin de se couvrir la bouche de leurs *zarapes*, car ils craignent beaucoup la pneumonie, paraît-il. Or, avec leurs *sombreros* et leurs *zarapes*, nous ne leur voyons que le nez ; si c'était aujourd'hui le mardi gras, nous penserions assister à une mascarade parfaitement réussie. D'autres types que nous prenons pour les descendants de quelques nobles *hidalgos*, sont drapés fièrement dans leurs manteaux espagnols.

Dans les rues, l'antique tramway vert-bouteille tiré par une mule, nous rappelle les anciens *petits chars* de Montréal : il est vraiment étonnant qu'un si petit animal puisse traîner un si lourd véhicule.

La ville de Nuevo-Laredo, de fondation moderne, est assez vulgaire et n'a rien de bien intéressant. Sa population s'élève à 8,000 âmes.

Un déraillement survenu ce matin, à une quinzaine de milles sur notre ligne de chemin de fer le *Nacional*, nous retient toute la journée à Nuevo-Laredo. Cet arrêt forcé nous fait trouver le temps assez ennuyeux ; pour en rompre la monotonie, nous prenons de nos petits Mexicains, devenus nos amis d'occasion, notre première leçon d'espagnol ; et après notre classe, comme récréation, nous admirons l'habileté de nos professeurs à lancer le *lasso*.

Enfin, une dépêche nous annonce que notre voie est déblayée, et, sans retard, nous partons vers 4 heures pour Monterey.

***

Nous traversons le désert du Mexique qui s'étend d'un océan à l'autre ; c'est une immense étendue de terrain couvert surtout de cactus, de yuccas et d'aloës, qui sert de pâturages à de gros troupeaux de chevaux, de bœufs, de chèvres et de moutons.

Nous avons vu en passant ces troupeaux et leurs

gardiens (*rancheros*) qui sont presque toujours à cheval. Le *ranchero* ne marche jamais : n'aurait-il qu'une distance d'un demi-mille à parcourir, il la franchit invariablement à cheval. Le cheval est son compagnon inséparable et son orgueil.

Il faut voir de ses yeux ces villages (*ranchos*), où demeurent les *rancheros* mexicains pour en avoir une idée exacte. C'est une agglomération de misérables cabanes construites, les unes avec des vieilles feuilles de tôle, les autres avec des branches d'arbres, bousillées de terre mêlée de paille, d'autres encore avec des cannes à sucre. Tout le village est sur pied à notre passage : les enfants sales, déguenillés, dépenaillés, crottés jusqu'aux yeux galopent comme des jeunes chevreaux. Le suicide de la race n'est pas à l'état de problème social ici, c'est évident. La vie familiale, je dirais plutôt la vie villageoise est tout à l'extérieur. Tout le monde vit en plein air, pour l'excellente raison qu'il n'y a pas de fenêtres, ni de meubles dans la *casa* mexicaine. Mais on vit heureux ; toutes ces figures épanouies, illuminées par un large sourire ne nous chantent-elles pas leur bonheur ? Du reste le Mexicain est très modéré dans

ses désirs, du café, du chocolat, un petit pain cuit sur la cendre et un peu de viande de bœuf séchée au soleil, c'est tout ce qui lui faut pour son frugal repas. Sous ce ciel doux et tiède, il peut se coucher où il veut, en plein air, où à l'ombre d'un figuier : il ne manque pas de faire la sieste après le repas de midi. La plupart de ses nuits se passent à danser, à chanter, à pincer de la guitare ou de la mandoline, à raconter des histoires fantastiques, en fumant la cigarette. Sans soucis et sans ambition pour le moment présent, comme il est sans calcul et sans préoccupation pour le lendemain, le Mexicain a sa large part de bonheur. Le v[illegible]i de Chicago, l'honorable M. Copeland qui est assis près de nous ne peut s'empêcher de s'écrier en passant devant ces villages : *Happy people ! Happy people !* Peut-être que ces Aztèques préfèrent leurs cabanes en torchis aux somptueux palais de Chicago. Savent-ils même s'il y a une ville qui s'appelle Chicago ?

***

3 FÉVRIER. — Nous sommes à Monterey, ville de 62,266 âmes, et la capitale de l'Etat de Nuevo-Leon.

Cette ville, qui portait autrefois le nom de Santa-Lucia, a été fondée en 1560, par les Espagnols.

Il a plu, la nuit dernière ; aussi les rues sont dans un état lamentable : mais pour le Mexicain, qu'est-ce que cela lui fait ? Il marche dans la boue avec la même tranquillité d'âme que l'Américain sur l'asphalte. Le Mexicain ne vise qu'à son couvre-chef, pourvu qu'il ait un chapeau pointu, très haut et orné de quelques galons d'argent ou d'or, peu importe le reste.

***

Après notre déjeuner, nous prenons les tramways traînés par deux petites mules, qui stimulées par le long fouet qui s'abat sur elles régulièrement et presque automatiquement, et les cris sh, sh, sh ! de leur conducteur, partent au grand galop. Les rues sont encombrées de montures diverses. Une fois, nous rencontrons, monté sur son âne, un brave Mexicain qui tient dans ses bras et avec une sollicitude touchante et quasi-maternelle un... cochon. Va-t-il vendre sa bête au marché, ou la promène-t-il pour simple raison de santé ? Nous n'avons

La fille du *peon* (voir page 39)

jamais pu le savoir. Nous passons d'abord dans la banlieue de Monterey, nous y retrouvons nos Indiens insouciants dans leurs *casas* sordides. Nous pénétrons ensuite dans le cœur même de la cité : c'est une série de maisons basses, à un seul étage, qui se touchent, peintes en couleurs foncées : bleu, rouge et brun. Le toit est plat et forme une terrasse qui sert de réunions de famille. Derrière les maisons, s'étendent des jardins ou croissent les orangers, les grenadiers, les pêchers, les figuiers. Pour avoir une idée plus ou moins juste de ces résidences, supposez un mur de vingt pieds de hauteur, sur trois cents pieds de longueur, percé de portes et de quelques rares fenêtres et vous avez une rue de Monterey.

A côté de ces habitations monotones, il y a des palais somptueux.

Toute la richesse du Mexique réside dans les églises. Nous visitons l'antique église de San-Francisco fondée en 1560 ; il y a là un très vieux baptistère en bronze qui a dû servir pour le baptême des Aztèques convertis. Les ruines d'un ancien couvent qui avoisinent cette église sollicitent notre curiosité.

***

Nous entrons ensuite dans la cathédrale dédiée à l'Immaculée-Conception. C'est un riche monument en marbre blanc orné d'une belle frise dorée. Le sacristain très officieux, attire notre attention sur le devant du tombeau du maître-autel qui est en argent pur. Les statues des saints portent ici des habits en soie ou en satin, brodés d'or ou d'argent, et elles sont représentées avec un réalisme naïf et des attitudes maniérées qui nous font sourire.

Près des autels, plusieurs dames sont là agenouillées qui récitent tout haut leur chapelet. Les femmes créoles sont généralement remarquables par leur élégance et leur grande distinction, elles portent avec une grâce parfaite la longue mantille espagnole.

Nous allons à la sacristie, sur les murs sont suspendus de nombreux portraits de papes et d'anciens évêques. Monterey est le siège archiépiscopal du diocèse de Linarès, érigé par Pie VI, le 25 décembre 1777, et en métropole par Léon XIII, en juin 1891.

A gauche de la cathédrale est le palais de l'archevêque, construction massive ; nous voyons dans le *patio*, ou cour intérieure entourée de plantes, des

orangers couverts de fruits d'or. Un prêtre nous offre de voir l'archevêque, mais comme Sa Grandeur ne parle que l'espagnol, nous ne pouvons accepter cette gracieuse invitation.

Nous faisons quelques pas et nous voici au *Casino*, bel édifice en style mexicain. C'est le club des riches de la ville. Celui qui nous fait visiter l'établissement est un français très aimable ; il nous explique en détail la destination des salles que nous traversons : salle de danse, salle d'attente, salle de jeu de cartes, cantine, salle à dîner. Il nous fait remarquer que l'on ne joue pas l'argent, et que non plus on s'enivre au Casino. Il nous fait monter sur le toit, où nous avons une splendide vue de la ville et des montagnes qui l'entourent.

Ce qui est superbe au Mexique, ce sont les *plazas*. Quels magnifiques parcs couverts d'arbres et de fleurs des tropiques ! Que je regrette donc de ne pas être botaniste, pour pouvoir donner un nom à toutes ces plantes exotiques ! Dans la *plaza* de la cathédrale, il y a plusieurs orangers chargés de belles oranges mûres. Sur une pelouse de verdure, la reconnaissance de tout un peuple a fait élever la statue du

prêtre patriote Hidalgo, le Washington du Mexique.

Nous allons au bureau de poste, (*Correo*), acheter des timbres pour le voyage, et, nous nous asseyons paresseusement sous les orangers, en attendant nos tramways.

***

Située à proximité des Etats-Unis, la ville de Monterey se ressent quelque peu de la fièvre commerciale de ses puissants voisins ; elle possède plusieurs manufactures et hauts fourneaux : ses brasseries fournissent une des meilleures bières du pays.

A quelques milles de la ville, sont les sources d'eau chaude de Topo-Chico, où suivant la légende, la fille de Montezuma vint faire une cure miraculeuse, au XVIe siècle.

***

Monterey est environnée de très belles montagnes à l'aspect fantastique. L'une d'elles, le *Cerro de la Silla*, représente ce que son nom indique : une selle du type militaire ; et le *Cerro de las Mitras* est l'image parfaite d'une mitre d'évêque. Sur le flanc d'une colline sont les ruines d'un palais épiscopal :

c'est exactement l'endroit où a eu lieu la bataille de Monterey, le 20 septembre 1846, entre Américains et Mexicains.

***

Nous partons à 2 heures pour Saltillo. Un paysage grandiose par excellence s'offre à notre vue, dès notre départ de Monterey : ce sont les montagnes sublimes du Mexique qui en rangées formidables semblent défier l'homme de s'y trouver un chemin. Mais le génie de l'homme a su triompher des mille obstacles amoncelés là, comme à plaisir, en y jetant des rails d'acier qui les traversent de part en part.

Quelle grandeur ! on prétend que les Alpes si vantées ne sont pas supérieures en beauté et en splendeur. La nature est dans toute sa sauvagerie, des blocs énormes de pierre ou de granit, détachés de la montagne, sont comme suspendus sur nos têtes ; une fois nous entrons dans le flanc obscur des rochers, et, notre train comme pour se rire des bravades de cette nature revêche, file à toute vitesse, sans regarder les abîmes qu'il cotoie.

Nous arrêtons un instant, près du village de Santa-Catarina, pour contempler une curiosité vraiment extraordinaire de la nature. Nous apercevons à la crête d'une montagne, un trou parfaitement rond et percé à jour, comme s'il avait été fait par le boulet de quelques canons monstres.

Nous montons sans cesse ; aussi notre train est tiré par trois locomotives qui paraissent essoufflées parfois.

Nous traversons des villages mexicains, pauvres et sales : ce sont des cahutes presque enfouies dans la terre. L'élevage des troupeaux est la seule richesse du pays. Le sol semble improductif, si ce n'est pour les cactus, les aloès et les palmiers nains. On fait ici des clôtures avec des palmiers. Il y a cependant par-ci, par-là, des vallons fertiles ; nous admirons de très intéressants travaux d'irrigation, exécutés du temps des Espagnols. On ne gaspille pas l'eau au Mexique ; car où il y a de l'eau la terre donne deux ou trois récoltes par année.

***

A Ramos-Arispe, nous voyons pour la première fois une grande ferme mexicaine, appelée ici une *hacienda*. L'*hacienda* est une espèce de château féodal du moyen-âge, ou de manoir seigneurial. Le morcellement des terres est inconnu au Mexique, on n'y trouve que la grande culture. Le seigneur de l'*hacienda* possède des terrains qui ont cinq, dix, vingt, jusqu'à cinquante lieues carrées. Les Indiens mexicains qui vivent avec le seigneur, pour lui et de lui, portent le nom de *peones* ou tenanciers. Les salaires sont très minimes, presque ridicules. Le seigneur paie en logement—quel pauvre logement ! —en nourriture et une fois l'an, en argent. Les *peones* achètent chez lui : vêtements, nourriture, tout le nécessaire de la vie. Le seigneur pourvoit au culte, à l'instruction, à la sécurité publique, aux habitations de tous, aux eaux publiques et aux fêtes populaires. L'esclavage a été aboli légalement, mais les *peones* continuent bénévolement leur heureux servage, qui semble nécessaire à leur tempérament insouciant. C'est donc une royauté paisible et patriarcale que celle du seigneur mexicain. Avant les *Lois de la Réforme*, le clergé catholique, surtout

les ordres religieux, possédaient d'immenses *haciendas*. Les Jésuites étaient propriétaires d'une *hacienda* de cinquante lieues carrées, et les Carmes d'une de quatre-vingts lieues.

CHAPITRE TROISIÈME

SALTILLO. — Comment on se drape avec une vieille couverture. — La cathédrale. — Le champ de bataille de Buena-Vista. — En route pour Aguas-Calientes. —Le nopal et l'aloès. — Las-Salinas. — Une messe dite à midi. — AGUAS-CALIENTES. — Les églises. — L'encyclique de Pie X mise en pratique. — Les bains d'eau chaude. — Les dentelles mexicaines. — Le marché de la ville. — Les parasols blancs. — Le concert sur la *plaza*. — La fenêtre de la *Senorita*. — Passez une cigarette à madame.

De surprise en surprise, nous arrivons à El-Saltillo, la capitale de l'Etat de Coahuila, à 4.45 heures.

Cette ville, fondée en 1586, a une population de 24,000 âmes.

Nous avons ici quarante minutes à notre disposition. Nous *courons* voir la cathédrale, car la distance qui nous en sépare est assez grande. Nous

revoyons nos mêmes maisons basses et avec toits plats ; c'est toujours notre mur percé de portes. Nous nous côtoyons avec notre même race malpropre et déguenillée ; c'est toujours notre Mexicain, enveloppé dans son inséparable *zarape*. Avec quelle dignité on se drape ici avec une vieille couverture à cheval ! On ne porte qu'un modeste pantalon de coton blanc et une chemise souvent déchirée ; on a des sandales usées, à des pieds couverts de boue : mais qu'importe la pauvreté de l'accoutrement, si on a l'énorme *sombrero* et la *zarape* nationale, on peut marcher la tête haute et avec morgue parmi ses concitoyens.

Les rues de Saltillo que nous avons parcourues, sont de véritables casse-cou ; les unes sont sans trottoirs, les autres ne possèdent que des trottoirs en briques à moitié détruits.

La cathédrale est très belle, sa façade blanche, ciselée par un instrument amoureux de l'art, nous montre des pierres que nous dirions enguirlandées de dentelles. Actuellement on est à faire des réparations dans le chœur et on y construit un maître-autel monumental. Il y a là des pieuses Mexicaines qui prient dévotement. Sur un prie-Dieu est age-

nouillée une jeune fille, tout de blanc habillée et couverte d'un grand voile blanc, elle doit faire une heure d'adoration. Nous traversons la *plaza*, toujours si coquette, et nous *courons* reprendre notre train.

El-Saltillo a été érigé en évêché par Léon XIII, en 1893.

Nous partons à 5.30 heures. A cinq milles du sud, notre train franchit le champ de bataille de Buena-Vista, où les Mexicains furent défaits par les Américains, le 23 février 1847. Nous nous engageons ensuite dans une vaste solitude agrémentée de montagnes : c'est la variété dans la monotonie.

***

4 FÉVRIER. — Nous avons passé par San-Luis-Potosi, cette nuit, en route pour Aguas-Calientes, la capitale de l'Etat du même nom.

Ce matin, après notre lever, nous apercevons une montagne très haute et très plane sur son sommet ; on dirait la table des dieux de l'Olympe. Les palmiers et les cactus prennent de plus amples proportions. Les cactus sont ici des arbres, j'en vois qui ont

plus d'un pied de diamètre, avec cette taille, ils s'appellent des nopals et deviennent précieux. Leurs fruits assez agréables font la base de l'alimentation des Indiens, et leurs feuilles qu'on a fait griller pour les dépouiller de leurs épines, servent de nourriture pour les bestiaux. On me dit, que les vaches sont très friandes du nopal, et lorsqu'elles aperçoivent quelque part de la fumée, elles y courent immédiatement, croyant y trouver un bon repas.

Nous traversons d'immenses champs d'aloès ou d'agaves, plus connus ici sous le nom de *magueys ;* c'est avec la racine de cette plante que sont distillés le *mescal* et le *tequila*, liqueurs très fortes en alcool.

Nous passons au milieu des villages mexicains de Espiritu-Santo, Tolosa, Penon-Blanco, etc., ce sont toujours les mêmes entassements de chétives cabanes.

Nous rencontrons souvent des Mexicains, le long de la ligne du chemin de fer, les uns montés sur des petits ânes pelés (*burros*), les autres sur des petits chevaux maigres à faire peur. La maigreur semble être de mode, par ici. Les chiens efflanqués qui viennent aboyer à notre train, crient leur famine.

Ce qui est remarquable dans ce pays, ce sont les

murs de clôture qui sont de beaux ouvrages de maçonnerie. Par ci par là, nous voyons des blocs en forme d'obus énormes, qui servent à marquer les bornes des concessions minières et des *haciendas*, avec leurs champs sans limites.

De San-Luis à Aguas-Calientes, la seule place importante est Las-Salinas. Cette petite ville est près d'un lac minuscule, à deux milles du chemin de fer.

C'est son immense dépôt de sel qui a fait sa fortune et qui lui a donné son nom. Nous voyons l'église paroissiale de notre fenêtre.

***

C'est aujourd'hui dimanche, il est 9 heures, et nous sommes encore loin de Aguas-Calientes ; nous craignons beaucoup de manquer la messe. A 11 heures, nous saluons le village de Canada dont le nom évoque le souvenir de la patrie absente et des chers amis qui sont si loin de nous.

Enfin nous arrivons à Aguas-Calientes à 11.30 heures. Vite, nous prenons une voiture pour la plus proche église, car la gare est à plus d'un mille de

ville. Mon frère s'étant conservé à jeun pourra dire la sainte messe ; nous sommes accompagnés d'un Américain et de sa femme, tous deux catholiques. Nous nous arrêtons devant une petite église ou chapelle, elle est fermée et il est midi moins dix. Nous frappons à la résidence du prêtre ; nous devons parler latin pour être compris. Mon frère revêt les ornements sacerdotaux, il est presque midi ; mais nous entendons la messe comme de bons catholiques.

Dans l'après-midi, nous visitons les églises, toutes très anciennes et très riches en peintures. Dans deux, il y a exposition du Très Saint-Sacrement ; des confréries sont réunies au pied de l'autel, et les dévots et les dévotes qui récitent l'office, portent un costume spécial un grand scapulaire. Dans une autre église nous trouvons un prêtre qui, mettant en pratique l'encyclique de Pie X, enseigne le catéchisme aux petits enfants.

Je me suis laissé dire que l'ignorance en matières religieuses est grande parmi les Indiens mexicains et même parmi les métis, surtout dans les campagnes. Ils ne connaissent guère que deux sacrements,

le baptême et le mariage ; et encore se passent-ils trop facilement de ce dernier. L'éducation et l'instruction laissaient également à désirer parmi le clergé indigène, il y a une vingtaine d'années. Tout le mal provient des fameuses Lois de la Réforme de Juarez, qui ont enlevé à ce bon peuple ses institutions religieuses et presque tous ses pasteurs. Impossible aux rares prêtres qui restent, de se livrer avec fruit aux œuvres du saint ministère et surtout à l'instruction de l'enfance. Dans les villes, c'est différent, le clergé qui est assez nombreux vaque avec zèle au ministère pastoral ; et ce prêtre qui fait actuellement le catéchisme à son jeune troupeau, confirme ce que nous disons.

Il y a aussi une magnifique église en construction, en pierre blanche et rose, dédiée à San-Antonio. Aguas-Calientes a été créée en évêché le 27 août 1899, par Léon XIII.

En face de l'église cathédrale est la *plaza*, vrai nid de verdure et de fleurs ; avec un monument érigé pour commémorer la fondation de la ville, le 22 octobre 1575. Autrefois le pilastre était couronné par la statue de Ferdinand VII ; mais durant

la tourmente révolutionnaire, la statue a été jetée en bas de son socle et n'a jamais été relevée depuis.

***

Quatre choses nous intéressent beaucoup dans cette ville.

D'abord ce sont ses bains d'eau chaude qui lui ont donné son nom ; *Aguas* eaux, *calientes* chaudes. L'eau sort chaude du sol, nous entrons dans l'un de ses bains, nous constatons que l'eau est plus que tiède, nous voyons des baigneurs qui y prennent leurs ébats. Un ruisseau d'eau tiède traverse la ville en torrent, c'est dans ses ondes que les citadines font leur lavage.

Une autre célébrité de la ville, c'est sa fabrique des fameuses dentelles mexicaines. Toutes les fabricantes accourent à la gare, avec leurs délicates marchandises ; déployant et faisant valoir les fines broderies qu'elles mettent en vente. Il y a de magnifiques morceaux que nos Américaines enlèvent à haut prix. C'est impossible de ne pas acheter, les dentelles sont si belles et les marchandes si éloquentes ! J'apporte quelques spécimens comme souvenir.

cée
is.

ns

nt
ns.
de
ne
nt
le
nt

e
i-
r-
-
-
t
-
!
r.

Le *patio* (voir page 51)

Beaucoup d'autres marchands sont autour de notre train ; les uns avec des fausses opales très authentiques ou des joujoux d'enfants, les autres avec des bonbons ou des oranges. C'est à Aguas-Calientes que nous goûtons pour la première fois aux oranges fraîches cueillies : elles sont d'une saveur délicieuse.

Les marchés sont une autre curiosité. Nous constatons avec peine, qu'au Mexique, le dimanche n'est pas fidèlement observé comme au Canada. Les églises sont remplies de fidèles, c'est vrai ; mais les marchés battent leur plein. Nous avons ici une exhibition de tous les légumes imaginables et de tous les fruits nombreux des tropiques ; ce sont les oranges qui occupent le premier rang. Nous voyons aussi de gros sacs de pistaches. Le tout est étalé par terre. Des parasols en toile blanche, plantés dans le sol, abritent les vendeurs contre les rayons trop ardents du soleil. C'est vraiment typique que ces rangées de parasols et cette foule de marchands assis par terre. Pour les Mexicains, s'asseoir par terre, c'est le siège le plus facile à trouver. Nous voyons des hommes et des femmes assis partout sur les trottoirs.

Le souvenir le plus vivace qui nous restera de

Aguas-Calientes, c'est le concert en plein air qui nous a été donné ce soir, sur la *plaza*. Toute la ville est ici, il y a peut-être 20,000 personnes. Cette foule compacte et placide circule, comme en procession, autour de la *plaza*. Il faut voir ce long défilé de Mexicains qui marchent quatre par quatre ; autant notre regard peut s'étendre au loin, il n'aperçoit que des chapeaux pointus, hauts de deux pieds. Les jeunes filles sont nu-têtes ou sont voilées de leurs *rebosos* bleus ou bruns. Ici, chose remarquable, les garçons ne vont jamais avec les jeunes filles : il n'y a pas de *flirt* sur les *plazas* ! La lumière électrique éclaire ce tableau mouvant et la fanfare, à chaque quart d'heure sonné par le cadran de la *Casa* municipale, joue un morceau de musique. Tout ce monde est silencieux ou presque. Nous remarquons que la population créole ne se mêle pas aux Mexicains dans leur promenade autour de la *plaza*.

Nous comprenons maintenant pourquoi l'on donne tant de soin aux *plazas*, car c'est le rendez-vous favori de tout le peuple. Les rues sont sales, mal pavées peut-être, mais les *plazas* sont toujours propres et coquettes. Celle de Aguas-Calientes a bien six arpents carrés, toute couverte d'arbres rares :

orangers, palmiers, etc., de fleurs qui donnent leur parfum et leurs couleurs variées. Les allées qui servent pour la promenade sont pavées de belles pierres de taille.

Les Mexicains aiment les jardins et les fleurs : chacune de leur maison renferme un *patio* rempli de pots de fleurs à côté des orangers. Il ne faut pas juger les résidences mexicaines par l'extérieur, comme la Fille du Roi, elles possèdent leur beauté à l'intérieur. Nous admirons ce soir, par les portes entr'ouvertes, toute une suite de salons, de chaque côté du *patio*.

Les rares fenêtres que nous voyons sont généralement protégées par un grillage ; c'est ici que la *Senorita* mexicaine, qui n'a pas la liberté d'allure de sa sœur américaine, passe ses nombreux moments de loisir : derrière sa croisée, ainsi grillée de fer, la colombe du Mexique est en sûreté contre l'épervier !

Tout le monde fume la cigarette ici, et, on ne se formalise pas de rencontrer des femmes du peuple déguster en amatrices de tout petits *cigarillos*, pas plus grands que des allumettes.

Des jeunes élèves du collège de San-Miguel, curieux comme tous les écoliers, viennent nous

rendre visite à notre train ; que j'aime à les entendre converser en espagnol ! on dirait qu'ils chantent plutôt qu'ils ne parlent.

Aguas-Calientes a une population de 37,816 âmes et est un centre considérable pour les chemins de fer. Il y a ici des usines importantes pour la réparation des locomotives et un hôpital pour les employés malades ou infirmes.

CHAPITRE QUATRIÈME

ZACATECAS. — Une ville orientale. — A travers les mines. — Le village de Guadalupe. — Un bijou de chapelle. — Un ancien couvent de Franciscains. — Un convoi funèbre. — Les Mexicaines à la fontaine. — La cathédrale. — *Deme un centavo.* — LEON. — SILAO. — MARFIL, la ville grise. — GUANAJUATO. — L'amalgamation de l'argent. — Le *logumbilla.* — Les églises. — Le théâtre Juarez. — La première page de la Révolution. — Le panthéon. — Un pique-nique sous un bois d'orangers. — Des fraises toute l'année à IRAPUATO.

Nous nous réveillons, le 5 février, à Zacatecas. Une haute montagne, nommée la Bufa nous empêche, de la station où nous sommes, d'apercevoir l'étendue de la cité et de juger de son importance. Sur la crête de cette montagne, domine une croix de fer ; et un peu plus loin s'élève la blanche chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours.

Le tableau que nous avons sous les yeux nous rappelle les images familières de la Terre Sainte,

qui ont charmé notre enfance. D'ailleurs ceux qui connaissent la Judée, affirment que Zacatecas a beaucoup de ressemblance avec les villes de l'Orient.

***

A 9 heures, nous prenons les tramways spéciaux pour aller à la Guadelupe, quatre milles plus loin. Le chemin qui y conduit va toujours en pente, aussi nos voitures roulent, entraînées par leur seule pesanteur. Nos mules sont attachées en arrière du tramway ; elles n'ont qu'à suivre, c'est ici que nous revient en mémoire l'expression : mettre la charrue devant les bœufs. Nous passons dans un terrain minier, le plus riche du monde par ses gisements d'argent : nous voyons plusieurs puits qui nous indiquent où il faudrait descendre pour devenir millionnaires. De 1548, date de la fondation de Zacatecas, à l'année 1810, ces mines ont rapporté la somme fabuleuse de dix milliards de piastres. C'est un pays pittoresque au possible, je doute qu'on puisse trouver nulle part un plus beau paysage. Quand nos voitures s'arrêtent, c'est pour nous faire descendre dans la *plaza* émaillée de mille fleurs de la Guadelupe.

Nous entrons dans sa grande et vénérable église, bâtie en 1707, par le Frère Antonio-Margil-de-Jésus. L'autel principal est surmonté de statues, grandeur naturelle, représentant le crucifiement. Le culte de la croix est comme la dévotion à la Sainte Vierge, ancré au fond des cœurs de tous les Mexicains.

Attenant au vieux temple se trouve la chapelle moderne, dédiée à l'Immaculée-Conception. C'est un bijou de chapelle, la plus belle et la plus élégante du Mexique, assure-t-on. C'est une masse d'or et de marbre blanc, son architecture est parfaite. Les balustrades qui entourent les autels sont en onyx et en argent massif. Nous sortons émerveillés de cette perle de chapelle.

Tout à côté, c'est un ancien cloître de Franciscains très riche et très grand. Depuis l'expulsion des religieux, on y a installé des métiers, où l'on tisse des *zarapes ;* rien d'aussi joli que ces marchandises. Plusieurs touristes, et, moi le premier succombons à la tentation en achetant des *zarapes.* Quand on est au Mexique, il faut être du pays : et on est Mexicain que par la *zarape* nationale. Nous passons dans un corridor, où sont exposées de curieuses peintures faites par des fils de saint François : quelques-unes

sont pour nous de véritables énigmes. Il y a au milieu du cloître, une vaste cour intérieure, pavée en pierre rouge, et où se trouvent deux antiques puits très profonds.

***

Nous revenons à notre tramway à 11 heures ; cette fois, il faut prendre cinq mules pour remonter la voie que nous avons descendue si facilement. Sur le passage, nous nous croisons avec un convoi funèbre. Rien d'aussi pittoresque et en même temps d'aussi impressionnant que les sépultures mexicaines. La bière du défunt est portée sur les épaules de six hommes. Ici, les cercueils diffèrent des nôtres, ils sont peints en bleu ou en rouge, quelques-uns aussi en noir. Les entrepreneurs de pompes funèbres ne craignent point d'exhiber leurs macabres marchandises à la devanture de leurs boutiques. Nous sommes souvent embarrassés par des troupeaux d'ânes qui remplissent la rue ; car on se sert de ces animaux pour charroyer le minerai d'argent.

Après le dîner, nous retournons visiter Zacatecas. C'est une très belle ville de 34,438 âmes, sise entre deux montagnes ; on dirait qu'elle a glissé des hauteurs pour venir se tasser dans le ravin.

En revenant de la fontaine (voir page 57)

Elle possède de jolies résidences, de superbes magasins, de riches édifices publics, mais surtout de magnifiques églises. Les maisons sont peintes dans toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, rose, vert, jaune ; de plus elles sont décorées à l'extérieur comme une tapisserie.

Allons à la fontaine de la *plaza* contempler un charmant tableau vivant. Cette fontaine en pierre rouge, usée à force d'avoir eu des visiteuses, a bien trente pieds de diamètre. Il y a tout autour une soixantaine de Mexicaines, vêtues d'une simple chemisette blanche sans manches, très décolletée, et d'une jupe en calicot rouge ou bleu, portant sur leurs têtes un long voile de couleur sombre ; c'est là le costume ordinaire de la femme du peuple. Elles ont déposé leurs urnes en terre cuite sur la margelle de la fontaine ; elles tiennent dans la main une écuelle qui me semble être faite avec la moitié d'une écorce de citrouille. C'est vraiment pittoresque et idyllique, de les voir toutes ensemble plonger leurs écuelles dans la fontaine, et les revider pleines d'eau dans leurs urnes. Et lorsque la provision d'eau est suffisante, elles mettent cette urne sur leurs

épaules, et fières comme des princesses d'Asturie, elles retournent au logis, la tête haute.

Nos touristes ont pris ici un grand nombre d'instantanés avec leurs cameras.

***

La cathédrale de Zacatecas, fondée en 1612, est une des belles églises du Mexique. C'est toute une épopée que sa façade en pierre brune, ciselée du bas au sommet et garnie de nombreuses statues de saints. Il y avait des sculpteurs fameux à cette époque ; rien d'aussi délicat que cette sculpture fine comme une dentelle.

L'intérieur de la cathédrale est splendide. L'architecture qui est de style sarrasin, est à mon sens, un superbe genre. Ses hautes colonnes massives de pierre polie et de différentes couleurs ; ses voûtes décorées avec art et ses dômes d'où ruisselle la lumière, enchantent et séduisent les yeux. Il y a au-dessus du maître-autel, un très beau tableau de l'Assomption de la Sainte Vierge. Nous entrons aussi dans l'église de San-Domingo ; là, se sont les autels, et il y en a tout autour de l'église, qui sont

remarquables, ils s'élèvent jusqu'à la voûte et sont tout dorés. Quelles belles églises nous trouvons au Mexique ! C'est pour nous, toute une révélation. Les Américains sont éblouis ; leur cathédrale de New York, à leur dire, est loin d'être riche comme les églises du Mexique.

Zacatecas a été érigée en évêché par Pie IX, le 26 janvier 1862.

Nous aurions voulu apporter quelques souvenirs de la ville, mais c'est impossible, tous les magasins sont fermés ; le 5 février est une fête nationale pour la république, le drapeau mexicain flotte sur beaucoup d'édifices.

Nous revenons à notre train à 4 heures, et nous y retrouvons nos Mexicains assis par terre qui nous attendent. Un vieillard aveugle vient jouer de la harpe, sous nos fenêtres, pour récolter des *centavos*. Vous tous qui allez au Mexique, garnissez bien vos goussets de *centavos*, car il y a toujours quelqu'un, qui la main tendue vers vous, vous demande : *un centavo, senor.*

Nous partons de Zacatecas vers 4 heures, pour Guanajuato ; nous aurons un arrêt d'une heure à Aguas-Calientes dans la soirée : encore une tentation

pour les dames de l'expédition, à propos des fameuses dentelles !

***

6 FÉVRIER. — Cette nuit, nous avons passé par les villes de Lagos et de Leon : cette dernière, la plus mexicaine de tout le Mexique. Dans les veines de ses habitants coule le sang pur des Aztèques, car peu d'Espagnols se sont établis ici. C'est une des villes les plus populeuses et des plus industrielles de tout le pays. Chaque maison est une boutique et chaque individu un manufacturier. Leon est un siège épiscopal depuis 1862.

Ce matin nous sommes à Silao, mais c'est pour nous rendre dans une autre ville d'argent, Guanajuato. Guanajuato, en langue aztèque, signifie la colline des grenouilles.

De Silao à Guanajuato, nous traversons un pays sauvage au suprême degré. De hautes montagnes tourmentées, portant dans leur sein le métal blanc, dressent, à notre gauche, leurs crêtes fantastiques. Leurs flancs gonflés d'artères d'argent et d'or, décèlent par leur teinte plus ou moins verdâtre, les richesses qu'elles cachent avec un soin jaloux.

Notre train, après avoir tourné et serpenté près de chaque rocher, arrive en gémissant à Marfil.

Nous passons à Marfil, ville qui semble être à moitié détruite par quelque récent tremblement de terre, ou en grand travail de construction, tant nous voyons de matériaux épars. C'est une ville grise, car ses maisons sont construites avec une certaine tourbe séchée au soleil, (*adob-s*). Il y a des églises nombreuses à Marfil comme à Silao ; au Mexique il y a des églises partout, et, toujours des belles.

A Marfil nous prenons les tramways tirés par des mules ; car c'est ici qu'est le terminus de cet embranchement du chemin de fer, le *Mexicano Central*. Nous rencontrons encore sur notre passage de nombreuses et gaies cavalcades de petits ânes, on se sert ici, comme à Zacatecas, de ces animaux pour le charroyage du minerai d'argent.

Avant d'atteindre la ville de Guanajuato, on nous fait visiter un immense établissement métallurgique, où l'on broie avec des mules le minerai. Les méthodes les plus primitives sont encore en usage pour extraire le précieux métal. Nous jetons un regard sur le grand réservoir qui contient la poussière du minerai ; on y répand du mercure et du vitriol bleu

pour amalgamer l'argent et l'entraîner au fond. Il y a là des Mexicains qui pataugent jusqu'aux genoux, dans cette espèce de boue, avec des mules aux yeux bandés, pour faire le mélange.

Nous arrivons enfin à Guanajuato, ville bâtie sur les penchants de deux collines escarpées. Ses maisons sont perchées un peu partout, sur les hauteurs ; nulle crevasse, nulle saillie, nulle anfractuosité de la montagne qui ne soit habitée : on se demande avec effroi, quel serait l'effet d'une dégringolade du haut de ces côtes raides. Comme ailleurs, il y a à Guanajuato, des beautés qui nous enthousiasment à côté des laideurs qui nous dégoûtent. Nous trouvons maintes résidences princières, qui appartiennent à la noblesse du blason ou à l'aristocratie du capital.

Le Mexique est la patrie de la verdure, mais je crois que Guanajuato est le jardin de prédilection. Les villas des grands seigneurs disparaissent presque sous les ceps de vigne et les arbrisseaux grimpants. Nous voyons ici, pour la première fois, la superbe fleur pourpre du *logumbilla*, en grappes de trois à quatre pieds de longueur.

Nous allons visiter Notre-Seigneur dans une des

églises ; celle-ci nous offre une voûte peinte comme une tapisserie.

Les églises de la ville sont nombreuses et riches en peintures. Voici les principales : la Compania, San-Sebastian, San-Diego, San-Francisco, Loreto et Notre-Dame-de-la-Guadeloupe.

Le plus riche monument de Guanajuato est son théâtre. Bâti en pierre verte ; il est l'un des plus beaux du continent, la salle des concerts a été somptueusement décorée par les meilleurs peintres du Mexique.

Une visite qui nous intéresse beaucoup, c'est celle de la prison, *la Castilla de Granaditas*. Nous passons entre deux haies de soldats, carabines au poing. C'est ici que le fameux prêtre Hidalgo, après avoir enrôlé sous la bannière de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe, les paysans des environs, gagna en 1810, sa première bataille contre les royalistes, en s'emparant de la place, après des efforts héroïques. C'est au *Granaditas*, que fut écrite la première page rouge de la guerre de l'Indépendance. Mais c'est aux murs de ce monument historique aussi, qu'on suspendit la tête de Hidalgo et de celles de ses principaux officiers, après leur exécution à Chihua-

hua. On voit encore les terribles crochets au sommet de la bâtisse.

***

Sur une colline, à l'ouest, sont les catacombes ou le panthéon de Guanajuato : une autre curiosité de la ville. C'est un cimetière ou plutôt un immense charnier, comprenant plusieurs centaines de voûtes pratiquées dans l'épaisseur du mur, pour recevoir les cadavres. Les familles ont à payer une certaine somme, pour acquérir le droit d'y ensevelir un parent défunt ; et ce droit est pour une période de cinq ans. Si après cet espace de temps, on discontinue de payer pour un autre terme, ce qui advient assez fréquemment, surtout si le veuf ou la veuve inconsolables ont convolé en justes noces, on jette alors dans la fosse commune, les ossements du défunt oublié. Mais il arrive parfois, vu la sécheresse de l'air, que le cadavre n'a fait que se transformer en momie pétrifiée.

Au lieu d'être enfouies sous terre, ces momies grimaçantes sont exposées debout dans un corridor spécial. C'est là, qu'elles attendent, enveloppées dans un linceu l, le grand jour de la résurrection.

***

La cathédrale de Guadalajara (voir page 69)

Nous prenons notre tramway à midi, mais c'est pour nous faire descendre presque aussitôt dans une délicieuse *plaza* très grande et très belle, avec ses bois d'orangers et de citronniers, ses haies vives d'acacias et ses pelouses de fleurs odorantes ; on nous réserve ici une surprise. Nous croyions faire cet arrêt pour nous reposer ; mais non, c'est pour dîner. Chacun reçoit son lunch dans une boîte de carton : des sandwiches, des œufs durs, des oranges et avec, une délicieuse petite bouteille de vieux Sherry. Un charmant pique-nique dans un bosquet enchanteur d'orangers, le 6 février ! N'est-ce pas féerique ?

Nous reprenons encore nos voitures, mais c'est pour arrêter de nouveau, à quelques arpents plus loin. Des centaines d'ânes sont sur notre voie ; on se demande avec impatience, pourquoi on laisse ainsi errer sur la route publique ces maussades baudets ? Mais tout doux ! c'est pour faire promener à dos d'ânes nos nobles *senores* et nos belles *senoras*, à travers les rues de la colline escarpée.

***

Nous voici de retour à Silao, pour prendre le train qui se dirige sur Irapuato.

A Irapuato, nous faisons un arrêt de quelques minutes, juste le temps d'acheter des fraises, les fameuses fraises qui ont valu à la ville son surnom : " *la ville aux fraises* ". Il y a des fraises ici, tout le long de l'année, en février comme en juin, et elles sont très sucrées. Nos Mexicains qui ont crié, à la station : *fresas, fresas !* voient disparaître en un instant, les magnifiques corbeilles de ces fruits entre les mains des touristes, pour des beaux *pesos* en retour.

Maintenant, préparons-nous à dormir, malgré les vacillations peu soporifiques de notre train : nous nous en allons à Guadalajara, la capitale de l'État de Jalisco.

CHAPITRE CINQUIÈME

GUADALAJARA. — La Perle de l'Occident. — Quelle belle poterie ! — Les églises. — La cathédrale. — Un Murillo authentique. — L'église San-Jose. — *Ave Maria.* — Le pénitencier et l'hospice. — Un petit servant franciscain.—Chariots de Cortez. — Un Christ remarquable. — Le petit Niagara du Mexique. — *Dolce far niente.*

LE 7 février, nous arrivons à Guadalajara, ville fondée par les Espagnols en 1541, dans la vallée de Atemaxac. Elle est la seconde ville du Mexique par son commerce qui est très important, et sa population qui est de 101,208 âmes.

On l'appelle " La Perle de l'Occident ".

C'est dit-on la plus belle, la plus propre et la plus brillante cité de la république ; ce que je crois sans peine.

Elle possède une trentaine d'églises, cinq théâ-

tres, vingt-cinq bains publics, vingt-trois restaurants et vingt-huit hôtels. Ses rues, droites et parfaitement pavées, sont d'une propreté irréprochable. Ses édifices sont splendides ; nous n'y voyons pas de cabanes, comme ailleurs, qui déparent sa beauté. C'est une vieille coquette, occupée sans cesse à se faire belle et à cacher ses rides vénérables sous le pinceau du peintre. Elle n'est mexicaine que par son architecture, ses riches églises et ses *plazas* fleuries.

C'est la ville, où se fabrique la plus belle poterie du pays. Nous sommes entrés dans un magasin, près de la gare, tout plein de très jolis articles de cette industrie. Il y a là des urnes, des pots et des statues vraiment artistiques. Nous achetons quelques souvenirs, sous la forme de statuettes en terre cuite.

***

Les églises de la ville sont : la cathédrale, San-Francisco, San-Agustin, San-Felipe, la Compania, Guadalupe, Mexicaltzinco, Jesus-Maria, la Merced, Santa-Monica, El-Carmen, San-José, San-Sebastian-de-Analco, la Parroqua-de-Jesus, San-Juan-de-Dios,

Aranzazu, la Soledad, San-Diego, Belen, la Conception, la Trinidad, etc.

Nous allons à la vieille église de San-Francisco, pour savoir si nous y pourrions dire demain la sainte messe. Le Père Franciscain qui dessert la paroisse, nous permet gracieusement de célébrer à l'heure que nous le désirerons. Il parle l'italien avec grande facilité, ce qui donne le plaisir à M. l'abbé Préville de converser longuement en cette langue. Tous deux ont suivi les cours des Universités romaines, aussi les souvenirs les plus charmants de la Ville Eternelle font le sujet de leur entretien.

Nous nous rendons ensuite à la cathédrale qui est très riche et très belle. Elle fut commencée le 31 juillet 1571, par ordre de Mgr Ayala, second évêque du diocèse. C'est la seule église du Mexique, je crois, qui a des clochers comme les nôtres : ses tours ont été renversées par le tremblement de terre de 1818. L'intérieur est grandiose, cette église a trois nefs formées par trente superbes et majestueuses colonnes de l'ordre dorique, desquelles se détachent quarante-huit arcs qui, à leur tour, soutiennent des voûtes tout à la fois élégantes et hardies. Sous l'avant-dernière voûte de la nef centrale

se trouve le maître-autel, en magnifique marbre ; avant les révolutions, il était tout en argent. Aux coins, quatre grandes statues de marbre de Carrare représentent les évangélistes.

On nous conduit dans le sanctuaire, où sont les stalles en acajou des chanoines : nous y voyons des lutrins supportant d'énormes psautiers imprimés avec des lettres de un pouce de hauteur. Le sacristain nous fait entrer aussitôt dans la chapelle où l'on conserve le chef-d'œuvre de Murillo : l'*Assomption de la Vierge*. L'archevêque a refusé $75,000.00 pour cet original.

Guadalajara a été érigée en évêché par Paul III, le 31 juillet 1548, et en archevêché par Pie IX, le 19 mars 1863.

Le clergé, instruit et vertueux, a fourni et fournit encore les évêques les plus nombreux de la nation.

Nous allons aussi à l'église de San-José, encore une très belle église. Chaque coté du maître-autel, nous y voyons les statues de sainte Thérèse et de saint Jean-de-la-Croix. Ici les statues ne sont pas habillées en soie ou en velours, comme dans les autres églises. Nous faisons connaissance avec le

curé, un gentilhomme tout à fait aimable. Il nous montre une chapelle où il y a des vieilles peintures très précieuses. On prie donc bien dans les églises mexicaines : nous voyons des hommes du peuple, agenouillés sur les dalles, et comme Moïse, priant les bras étendus.

Nous visitons ensuite l'église dédiée à Notre-Dame-de-la-Guadeloupe, toute belle et toute resplendissante. Nous y admirons un superbe groupe de statues représentant : *La Fuite en Egypte.* Le Mexicain a un culte spécial pour la Sainte Vierge Marie, surtout sous le titre de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe. Je demande quelquefois aux enfants qui nous entourent à la gare, quel est leur nom ? *Que es su nombre de Vd ?* Jose-Maria, Guadalupe ! telles sont généralement les réponses qu'on me donne.

Ce qui nous frappe et nous édifie beaucoup en parcourant les rues de la ville de Guadalajara, c'est de lire au-dessus de la porte de chaque résidence les mots *Ave Maria*, gravés en lettres dorées. Nous avons remarqué aussi avec un religieux étonnement, en haut de la corniche du Palais du Gouvernement, ce verset sacré : *Nisi Dominus custo-*

dierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.

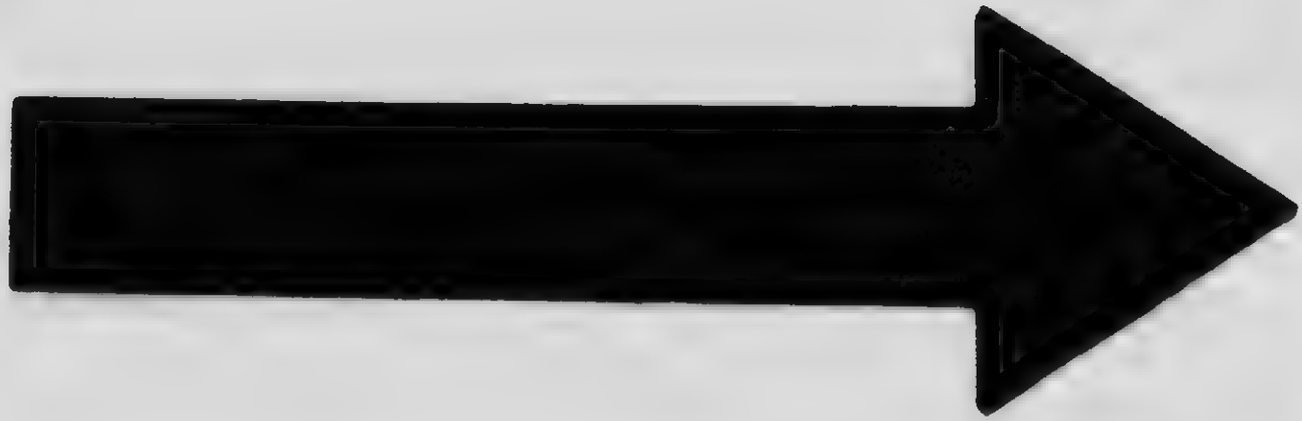
N'est-ce pas surprenant de voir un tel texte, sur l'édifice officiel d'un gouvernement qui se proclame avec forfanterie libre-penseur et athée ?

Dans l'après-midi, nous allons, tous les touristes ensemble, visiter le Pénitencier et l'Hospice, qui sont les deux principaux édifices publics de la ville. Nous entrons dans le Pénitencier sous la garde de la sentinelle ; toutes les portes de fer s'ouvrent devant nous ; les prisonniers, avec leur livrée bleue, sont là qui nous entourent. Nous nous amusons à leur lancer des monnaies, et comme des enfants ils se culbutent pour faire une riche récolte. Tous ont quelque chose à vendre : des dentelles, des anneaux d'argent, des breloques en mosaïque, des bouquets de roses et de violettes. Nous leur faisons un petit présent et quand ils s'aperçoivent que nous sommes prêtres, ils nous baisent respectueusement la main. Les Mexicains ont une grande vénération pour le prêtre, d'après ce que j'ai constaté bien souvent. Avant notre départ, la fanfare de la prison joue ses plus beaux morceaux, les prisonniers nous applaudissent ; pour ces pauvres malheureux notre visite a été une gaie récréation.

Ce pénitencier est très grand, il se compose de seize rangées de cachots qui toutes viennent aboutir à un *patio* central. C'est ici qu'est la garde, et que partent les commandements donnés par une voix de stentor. Sur le sommet des murs, des officiers armés veillent aussi.

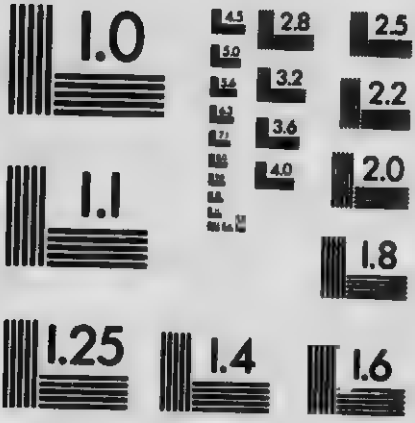
Nous allons ensuite à l'Hospice. Cette maison de charité recueille et abrite tous les déshérités de la nature : l'enfant trouvé, l'orphelin sans asile et le vieillard impotent. Les petits orphelins nous chantent un hymne en espagnol et les petites filles font la même chose. Nous voyons là de jolis travaux de peinture et de broderie exécutés par les élèves de la maison. Cet hospice est immense, il contient dans son enceinte vingt-trois *patios* tous couverts d'arbres. Nous y voyons, pour la première fois, des régimes de bananes pendus aux bananiers. Ici, au Mexique, dans le même oranger, se trouvent côte à côte des oranges mûres, des petites oranges vertes et des fleurs à peine épanouies.

Dans les *plazas* de Guadalajara, et elles sont nombreuses, des arbustes appelés logumbillas donnent des fleurs d'une beauté idéale. Nous voyons sur des pelouses vertes des roses et des violettes à



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

profusion, et nous sommes en février. Mais ici, février est aussi beau que le plus beau mois de juin au Canada, et il en est ainsi toute l'année.

Heureuses gens de Guadalajara !

***

8 FÉVRIER. — Nous sommes encore à Guadalajara. Depuis l'établissement de son chemin de fer,en 1888, qui l'a fait sortir de son trop long isolement, cette ville est devenue l'endroit favori des touristes ; elle est si pimpante aussi et sa banlieue si attrayante !

Ce matin, nous avons dit la sainte messe à l'église de San-Francisco, il y a déjà plusieurs jours qu'il nous a été impossible de le faire. Je célèbre à l'autel de Saint-Joseph ; mon petit servant est revêtu de l'habit franciscain, c'est gentil ce costume porté par un enfant. Pour la première fois, nous nous servons de la petite cuiller d'or pour mettre l'eau dans notre calice — car ici, au Mexique, dans tous les calices il y a une cuiller en précieux métal pour cette fin. — Pendant nos messes, le curé chante une grand'messe avec orgue et encensement.

***

Après le déjeuner, nous faisons une promenade dans la cité. Nous rencontrons souvent de lourds chariots traînés par des bœufs au pas pesant, qui jettent du discrédit sur la " Perle de l'Occident ". Hâtons-nous de le dire, ce sont les Indiens demeurant dans le voisinage de Guadalajara, qui conduisent ces lourds véhicules, pour apporter les provisions sur les marchés. Rien d'aussi primitif que ces charrettes criardes, tirées par de grands bœufs, qui n'avancent que sous les aiguillons de bois de leurs conducteurs : elles remontent,m'assure-t-on,au temps de la conquête. On ne travaillait pas le fer alors au Mexique et Cortez faisait construire ses chariots complètement en bois ; les roues en étaient faites d'épais madriers rejoints en queue-d'aronde et sciés en cercle. Quand le Mexicain a trouvé une formule qui lui va ou un modèle qui lui plaît, il n'en sort jamais ; le chariot de Cortez qui a fait les délices des contemporains de Montezuma, est encore la voiture à la mode du XXe siècle.

***

Nous visitons deux églises ; dans l'une, il y a exposition du Très Saint-Sacrement, dans l'autre, nous

admirons une chapelle dédiée à la Passion du Sauveur. Il y a ici un Christ attaché à la colonne vraiment remarquable, le corps est d'une couleur cadavérique, livide, violacé, bleui, la bouche haletante, les yeux mourants, les genoux et les épaules déchiquetés, la chair en lambeaux. Les oracles du prophète se présentent instantanément à notre esprit : " Mon ennemi s'est jeté sur moi avec la force d'un " géant, il a frappé sur mon dos comme le forge- " ron sur une enclume ". C'est bien là l'homme de douleur du prophète Isaïe, c'est le grand lépreux, que la main du Seigneur a frappé.

Puis nous retournons à la cathédrale, pour admirer avec un nouveau ravissement le tableau de Murillo. Nous ne pouvons rassassier nos yeux à contempler la douce figure de la Sainte Vierge : *Tota pulchra es, Maria !*

Nous faisons un tour à notre magasin des poteries. Oh ! que nous sommes tentés de faire d'autres achats ; il y a dans cet étalage, des urnes qui nous font tomber en extase ; mais le Canada est si loin et les objets sont si fragiles.

***

Il nous resterait pour vider le programme de notre itinéraire, à visiter la banlieue de San-Pedro, où se trouvent les villas princières des riches et les ateliers des fameuses poteries, et, à aller à quelques milles plus loin, voir les chutes de Juanacatlan, le petit Niagara du Mexique. Mais dans ce siècle de dynamos et de turbines, on a harnaché la fougue de Juanacatlan, parait-il, comme on est en train de le faire au vrai Niagara, pour la création de l'énergie électrique fournissant la force motrice aux manufactures.

Nous sommes fatigués d'avoir déjà tant vu, aussi nous nous reposons sur les coussins moelleux de notre pullman, à la manière mexicaine.

CHAPITRE SIXIÈME

De Guadalajara à Mexico. — Un beau champ d'orangers. — Point de crépuscule au Mexique.—TULA. — Le grand canal. — La vallée de Mexico. — L'hôtel Iturbide. — MEXICO. — Sa fondation. — La cathédrale.

CETTE après-midi, nous partons de Guadalajara pour Mexico.

De notre fenêtre, nous apercevons en quittant la ville les tours blanches de San-Pedro, qui disparaissent à moitié dans la verdure des grands arbres ; puis notre train s'engage aussitôt dans le paysage accoutumé de montagnes abruptes et de villages mexicains. Cependant, nous sommes ici dans une contrée agricole. Je vois du blé qui commence à épier et d'autres céréales qui nous donnent leur verdure. De nombreux troupeaux de bœufs et de chèvres broutent dans la lande ou sur le flanc escarpé de la montagne. Nous passons près d'un volcan qui lançait autrefois ses feux vers le

ciel ; mais depuis, devenu pacifique, il a éteint son cratère.

Notre train arrête pour nous faire voir une immense plantation d'orangers, il y a 20,000 arbres parfaitement alignés dans ce verger. Nous traversons plusieurs gros villages, fiers de leurs jolies églises paroissiales. A Poncitlan, une partie de la population est là à notre passage ; le curé est avec ses paroissiens. On jette des *centavos* au milieu de la foule, c'est toujours la même scène de tiraillements pour ramasser les sous. Ici, nous apercevons dans le lointain le lac Chapala, le plus considérable du Mexique.

A six heures du soir, le soleil darde encore ses rayons lumineux, nous sommes en plein jour ; un quart d'heure plus tard l'astre est couché, et aussitôt sans transition, les étoiles scintillent dans le firmament. Il n'y a point de crépuscule dans les tropiques. Nous passons la soirée dans le wagon d'observation, le *Chililitli*, et nous jouissons là, d'une charmante illusion d'optique. Pour nous, les nuages du ciel se transforment en un lac limpide semé d'îlots et entouré d'une forêt épaisse.

***

UN QUARTIER DE MEXICO (voir page 84)

9 RIER. — Toute la nuit, notre train a filé à pleine vapeur vers la capitale. C'est au milieu de nos rêves que nous avons traversé les villes intéressantes de Irapuato, Salamanca, Celaya et San-Juan-del-Rio.

Nous sommes contents de descendre du train, à Tula, vers 9 heures, pour nous dégourdir les jambes en prenant une marche autour de sa gare.

Que les siècles sont donc de terribles démolisseurs ! Sur ce sol que nous foulons à nos pieds, dans ce village qui n'a de l'importance que par sa jonction de chemin de fer, s'élevait jadis la plus ancienne ville connue de l'Amérique. Les Toltèques, venus du Nord, émigrèrent dans la vallée de Mexico (Anahuac) au VIIe siècle, et bâtirent Tula, leur capitale, vers l'an 648, suivant le Père Clavigero. Dans la *plaza* de la petite ville de Tula, plusieurs pierres sculptées, et dans la vieille église de San-Jose, un antique baptistère, sont des reliques de ces peuplades primitives. Etaient-ce les premiers habitants du Mexique ? Certainement non ; les ruines d Mitla, de Palenque, d'Uxma, etc., démontrent que plusieurs siècles avant les Toltèques, vivait dans ces contrées, un peuple qui possédait à certains

UNIVERSITY OF MEXICO (voir page 84)

égards les éléments d'une civilisation remarquable.

Nous poursuivons notre route à travers un pays accidenté de montagnes sauvages. Il y a des montagnes partout ; nous ne pouvons faire un mille au centre du pays, sans avoir pour horizon une chaîne de montagnes.

***

Nous arrêtons quelques minutes, pour jeter un regard sur l'immense canal le Tajo-de-Nochistongo, creusé de mains d'hommes, pour empêcher les inondations dans Mexico. Cette ville est bâtie au milieu d'une grande plaine, entièrement sous eau du temps des Aztèques, et complètement entourée de montagnes, avec aucune issue naturelle pour décharger le surplus de ses eaux. A différentes reprises, la ville fut ravagée par des épouvantables inondations, notamment en 1510, en 1552 et en 1629. Pour obvier à d'autres désastres futurs, on entreprit, en 1607, ce travail géant, sous la direction du célèbre ingénieur Don Enrico Martinez. Des chiffres seuls peuvent donner une idée de ce canal : sa profondeur est de 150 à 200 pieds, sa largeur varie entre 300 et 700 pieds et sa longueur est de 67,537 pieds. Et pour-

tant le Tajo-de-Nochistongo qui a coûté tant de millions et combien de vies ! n'a jamais servi, à cause d'accidents divers, pour les fins de son creusage. Aujourd'hui, c'est la porte d'entrée pour les chemins de fer dans la vallée de Mexico.

*

La vallée qui environne la capitale est très belle avec ses lacs et ses immenses plantations d'aloès. Peut-on trouver une ville au site d'une plus harmonieuse beauté et d'une plus étonnante grandeur que Mexico, la Reine des Andes ? On respire ici un air tiède et pur, on sonde l'azur le plus profond. Tout est lumière, verdure et parfum. Les deux volcans neigeux qui trônent dans les nuages, comme des sentinelles vigilantes semblent veiller sur elle.

Nous arrivons à Mexico à 2 heures de l'après-midi.

De la station de Buena-Vista, nos voitures nous conduisent à l'hôtel Iturbide, le plus spacieux et le plus intéressant de Mexico. C'était autrefois le palais du malheureux empereur Iturbide. Nous logeons sans être princes, mon frère et moi au

numéro 78. Nous prendrons nos repas au restaurant Doré, en face de l'hôtel.

***

En 1325, près de deux siècles avant l'arrivée de Cortez au Mexique, les Aztèques bâtissaient dans la vallée de Anahuac, une ville opulente sous le nom de Tenochtitlan ou Mexico. Ses constructions massives, ses monuments cyclopéens, ses temples et ses palais d'une grande magnificence, ne ressemblaient en rien à ceux de l'Europe ; leur architecture rappelait plutôt l'Egypte. Lorsque les Espagnols entrèrent en vainqueurs à Tenochtitlan, le 13 août 1521, après avoir mis à mort Guatemotzin, le successeur de Montezuma, ils rasèrent jusqu'au sol les temples et les palais des vaincus ; et sur leurs ruines mêmes, ils bâtirent en 1522, la ville de Mexico.

En 1800, Mexico avait déjà une population de 125,000 âmes. Pendant plus de 250 ans, elle fut la plus grande et la plus belle ville du Nouveau-Monde.

Mexico est aujourd'hui une superbe cité de 400,000 âmes, avec des constructions splendides, des rues larges et bien pavées, des places publiques imposantes. Le nombre des couvents et des églises

y est considérable, on compte quatre-vingts églises, et ce sont toujours des monuments. Après la suppression des ordres religieux, beaucoup de couvents et de collèges ont été convertis en casernes ou en écoles gouvernementales. Les maisons de Mexico ont des terrasses au lieu de toits, comme celles de tous les pays méridionaux, et des cours intérieures spacieuses entourées de galeries, décorées d'arbustes et de fleurs.

Après notre dîner, nous allons immédiatement à la cathédrale, afin d'obtenir la permission d'y célébrer la sainte messe, durant notre séjour dans la capitale. Un chanoine nous fait conduire chez l'archevêque de Mexico, Mgr Prospero-M. Alarcon, un vénérable vieillard de 80 ans. Sa Grandeur nous accueille avec beaucoup de bienveillance ; Elle-même nous écrit de sa main l'autorisation demandée.

***

Nous retournons de nouveau à la cathédrale ; cette fois-ci, c'est pour la visiter. Elle est bâtie sur l'emplacement même où s'élevait jadis le plus considérable temple païen du Nouveau-Monde : le grand

Téocali des Aztèques. Ses fondations ont été commencées en 1573 et ce ne fut qu'en 1667 qu'eut lieu sa dédicace. C'est une immense cathédrale qui, avec ses basiliques annexes, mesure 426 pieds de long sur 200 pieds de large ; c'est la quatrième, m'affirme-t-on, dans l'univers, par ses dimensions. Ses tours imposantes ont 203 pieds de hauteur et sont remplies de cloches. La plus grosse de ces cloches est appelée Santa-Maria-de-Guadalupe, elle a vingt pieds de hauteur et a coûté $10,000.00,la seconde, Dona-Maria, a coûté presque autant. Sa façade, qui regarde le sud, est richement sculptée et porte dans des niches de nombreuses statues. L'intérieur est de style gothique et dorique ; vingt hautes colonnes massives séparent la nef principale des ailes latérales et supportent la voûte élevée. Comme dans toutes les basiliques d'Espagne, le chœur du chapître est placé au milieu de l'édifice. Le dôme majestueux, sous lequel se trouve le maître-autel de grande splendeur, est magnifiquement décoré de peintures qui représentent l'*Assomption de Marie.* Deux immenses orgues qui s'élèvent jusqu'aux ogives du toit couronnent le chœur. La balustrade double qui sert de passage entre le chœur et l'autel

est en *tumbago*, métal composé d'or, d'argent et de cuivre.

En arrière du chœur, est l'autel monumental dit *des Rois*, copie de celui de la cathédrale de Séville. C'est une masse de sculptures dorées excessivement riches, c'est le triomphe du fouillé, du tourmenté, du guilloché. C'est ici que les empereurs Iturbide et Maximilien ont reçu l'onction royale. C'est ici, sous les dalles, qu'ont été déposées en grande pompe, les têtes d'Hidalgo et de ses officiers après la déclaration de l'indépendance du Mexique.

A l'entrée de la cathédrale, se trouve l'autel du Pardon. Toute l'année durant, il se célèbre ici des messes à toutes les heures, de l'aurore jusqu'à midi.

Tout autour de l'enceinte sacrée, il y a quatorze chapelles très riches en peintures et en dorures. Elles sont généralement fermées au moyen de grandes grilles de fer, quand on n'y célèbre pas la sainte messe.

Nous reviendrons plusieurs fois encore dans cette vénérable cathédrale, car toute l'histoire du Mexique est consignée dans ses murs. Nous visiterons ses chapelles si riches en reliques, en souvenirs et en tableaux.

Mexico a été érigé en évêché par Clément VII, le 2 septembre 1530, et en métropole par Paul III, le 31 janvier 1545.

En face de la cathédrale, on voit la *Plaza Mayor* ou le *Zocalo*, qui est une reproduction considérablement développée de la *Plaza Mayor* de Madrid. Quel beau parc avec ses fleurs tropicales, ses eucalyptus gigantesques, ses fontaines, ses statues, ses portiques continues et son peuple en liesse !

***

Nous faisons la rencontre à notre hôtel de deux prêtres canadiens : MM. les abbés Genier et Pilon du diocèse d'Ottawa, qui sont à faire leur tour de l'Amérique du Nord.

Nous allons dans quelques magasins, et, nous constatons que le haut commerce est tenu par des français.

Le soir, tous les touristes assistent, dans des loges retenues d'avance, à une représentation plutôt médiocre, au Circo-Teatro d'Orrin : ils y voient des acrobates habiles qui jonglent sur des trapèzes, des pierrots grimaçants et enfarinés, des dompteu-

ses de fauves, des chiens instruits et des chevaux sautillants ; tout cela ne leur a pas dit grand'chose à l'esprit. Ils ont regretté de n'être pas restés à l'hôtel pour se reposer.

CHAPITRE SEPTIÈME

MEXICO. — Messe à la cathédrale. — Chapelle de Saint-Philippe-de-Jésus. — Style Renaissance. — Notre-Dame-de-la-Guadeloupe. — Sa légende. — L'empereur Iturbide. — Musée National. — L'école des beaux-arts.— Le Boulevard de Mexico.—Un combat de taureaux.— Nous avons vu la voiture du président !

AUJOURD'HUI, le 10 février, nous avons dit notre messe à la cathédrale ; j'ai eu le bonheur de célébrer dans la chapelle de Saint-Philippe-de-Jésus, le patron des Mexicains. C'est dans cette chapelle qu'est le tombeau de l'empereur Iturbide. Ce tombeau est à droite et un peu plus élevé que l'autel ; sur l'un des côtés, nous y lisons l'inscription suivante : *Agustin de Iturbide, auctor de la Independencia mexicana.* Nous sommes dans l'octave de la fête de saint Philippe-de-Jésus et je suis à son autel ; à la porte

de la chapelle se trouve le baptistère, où fut baptisé le saint martyr.

A côté, est la chapelle de saint Joseph, où un monument est érigé en mémoire de Hidalgo, le curé patriote.

Nous visitons aussi la salle de réception, remarquable par ses nombreux portraits d'archevêques de Mexico. Sous les dalles de cette chapelle, reposent de leur dernier sommeil vingt-huit archevêques de la métropole.

Dans la salle du chapitre, il y a le beau tableau de Murillo, *la Vierge de Bethléem* et aussi une *Sainte Vierge* par Pierre de Cortone.

A Mexico, les offices se font suivant la liturgie des cathédrales. A 9 heures, il y a grand'messe solennelle avec diacre et sous-diacre, et ensuite les chanoines aidés par des petits clercs chantent l'office. Les chanoines de Mexico portent un beau costume très ample qui ne ressemble en aucune façon à celui de nos chanoines.

Nous entrons dans quelques églises, nous y trouvons toujours le même style de la Renaissance fleurie et flamboyante. " Qui veut comprendre le style Renaissance dans son idée catholique doit

aller jusqu'au Mexique, dit le Père Croonenberghs. En Europe, la Renaissance est païenne ; ici, elle est chrétienne. Quelle richesse de dessin, quel jeu exquis de lignes et de moulures ! Le mauresque, le gothique, le grec, le roman lui ont livré tous leurs secrets ! "

***

Dans l'après-midi, nous allons en pèlerinage à Notre-Dame-de-la-Guadeloupe, la plus sainte et la plus célèbre basilique de tout le Mexique. Guadalupe ! c'est l'essence même de la piété du peuple mexicain, c'est le point de jonction entre le ciel et la terre. C'est son chant d'amour pour la Vierge-Mère, *Virgen y Madre de Guadalupe ;* comme ce fut son cri de ralliement durant la guerre pour l'Indépendance. C'est sous la bannière de *Nuestra Senora de Guadalupe* qu'Hidalgo livra sa première bataille contre les royalistes. Voilà cinquante ans que la nation mexicaine est privée d'une partie de ses pasteurs et des écoles catholiques. En dépit de tout cela, quelle foi forte et naïve ancrée profondément chez le peuple, grâce au pèlerinage de la Guadeloupe !

***

Voici l'histoire si belle et si gracieuse de la Guadeloupe : Le 9 décembre 1531, qui était un samedi, un pieux indien du nom de Juan Diego, se rendait de grand matin à l'église de Santiago de Tlaltelolco pour y entendre la sainte messe. Comme il passait près de la colline de Tepeyac, à son oreille se fit entendre une voix douce comme une suave musique. Effrayé, il regarda tout autour de lui, ô prodige ! il vit une belle dame qui lui faisait signe d'approcher et qu'elle avait à lui parler. La Sainte Vierge Marie, car c'était elle, lui commanda d'aller trouver l'évêque et de lui dire de sa part, qu'elle voulait avoir un temple érigé en son honneur, sur cette colline de Tepeyac. Diego, fidèle messager de la Vierge se rendit aussitôt chez Mgr Juan de Zumarraga, évêque de Mexico, pour lui raconter ce qu'il avait vu et ce qu'il avait entendu. Mais l'évêque ne prêta qu'une oreille incrédule à l'histoire de Diego et le congédia sans façon. La tristesse dans l'âme, l'indien retourna à l'endroit de l'apparition, la belle dame était encore là qui attendait la réponse de l'évêque. Diego lui fit connaître l'insuccès de sa mission ; mais la Vierge lui commanda de revenir quand même, le lendemain. Diego, le dimanche

matin, se rendit à la colline, [illegible] la Vierge lui apparut pour la troisième fois ; elle l'envoya de nouveau vers l'évêque, avec le même message. Mais le pontife resta encore incrédule, il ne lui venait pas à l'idee que la Sainte Vierge pouvait se servir de l'intermédiaire d'un pauvre indien, pour d'aussi grandes choses : aussi il déclara à Diego qu'il devra apporter une preuve sensible de la vérité de ses paroles, s'il voulait être reçu de nouveau à l'évêché. L'évêque à l'insu de Diego, envoya deux de ses serviteurs pour l'épier dans ses démarches. Mais comme Diego s'approchait de la colline, il devint invisible pour les deux espions. Diego seul vit la Vierge, et lui fit part du désir de l'évêque d'avoir un signe irrécusable en preuve de l'authencité de sa parole, la Vierge lui ordonna de revenir le lendemain.

Diego s'en vint chez lui, mais il y trouva son oncle Juan Bernardino tellement malade de la fièvre *cocoliztli*, qu'il dut rester à la maison pour en prendre soin. De bonne heure, le 12 décembre, l'oncle malade semblait être aux portes du tombeau. Aussi, Juan partit en toute hâte pour T[illegible]lco afin d'avoir un confesseur. Craignant d'ê[illegible]cardé par

la dame, s'il la rencontrait à l'endroit ordinaire, et que son oncle mourut sans confession, Diego passa l'autre côté de la colline. Mais la Vierge était là, qui l'attendait ! Elle appela Diego, pour lui annoncer que son oncle était guéri, et que par conséquent il n'avait pas besoin de confesseur. Elle lui ordonna alors de cueillir des roses sur les rochers nus, au sommet de la colline, et à l'instant des fleurs s'épanouirent. La Vierge lui dit de porter ces roses à l'évêque, comme *signe* merveilleux, et de ne pas les montrer à personne autre. Joyeux, Diego rem[illegible] de fleurs sa *tilma*—une espèce de manteau fait [illegible] la fibre de l'aloès, — et sans retard il se rendit c[illegible] l'évêque. Oh ! avec quel bonheur, l'Indien répandit aux pieds du prélat les roses miraculeuses ; mais, ô plus grand prodige encore ! sur sa *tilma* grossière était peinte l'image de la Vierge Marie, dans les plus belles couleurs. L'évêque plaça l'image dans son oratoire, la considérant comme un trésor inestimable. Juan Diego, accompagné du pontife, retourna à son logis, et il trouva son oncle parfaitement guéri, comme le lui avait dit la Vierge. Et à l'endroit où Marie s'était tenue debout, jaillit une source d'eau fraîche et limpide qui coule encore

, et
assa
là,
non-
uent
onna
au
épa-
s à
les
ndit
is, ô
ière
les
dans
esti-
urna
nent
l'en-
une
core

La cathédrale et la Plaza Mayor de Mexico (voir page 86

aujourd'hui : c'est là qu'est la *chapelle du puits*

Or c'est dans la basilique de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe, qu'est exposée, au-dessus du maître-autel en marbre de Carrare, la sainte *tilma* de Juan Diego. Aussi que ce sanctuaire vénéré inspire de la piété aux visiteurs ; ils sont comme pénétrés par un profond sentiment de surnaturel.

En entrant dans le temple, nous sommes presque éblouis par la splendeur du saint lieu ; mais dès que nos yeux ont rencontré l'image sacrée, nous ne voyons rien autre chose que la *tilma*, nous allons tout près de la toile miraculeuse. Je ne sais quelle émotion douce et vive s'empare de nos âmes à la vue de la sainte image, toute belle, toute fraîche, comme si elle venait de sortir des ateliers du ciel. Les autres peintures bien plus récentes, faites de main d'homme, sont déjà fanées par le temps.

Il y a quelques années, on chargea une commission d'artistes et de savants pour faire l'examen du tableau, au point de vue de la critique. Ils employèrent les microscopes et les méthodes ordinaires pour l'inspection des peintures ; tous conclurent que d'après les règles de la science et de l'art, la *tilma* n'avait pas été peinte. Le grand Cabrera, le Rubens

LA CATHÉDRALE ET LA PLAZA MAYOR DE MEXICO (voir page 86)

mexicain reconnaissait : *Que c'est Marie elle-même qui s'est représentée sous les traits de cette Indienne d'une céleste innocence.*

Avec quelle dévotion, nous récitons notre chapelet devant cet autel de la Guadeloupe ! Des cierges, par centaines, brûlent sans cesse devant l'image vénérée. Des Mexicains avec leur costume pittoresque et des Mexicaines, les bras chargés d'enfants, vont et viennent continuellement; on s'aperçoit qu'ils se sentent chez eux dans ce sanctuaire. Il faut les voir prier, pour comprendre la piété filiale, la dévotion profonde qu'ils professent pour leur sainte patronne.

Approuvée par Rome à diverses reprises, la légende de la Guadeloupe ne reçut cependant sa consécration officielle que sous le pontificat de Benoit XIV. Par une bulle du 25 mai 1754, la Vierge de la Guadeloupe était proclamée la protectrice et la patronne du Mexique, et sa fête fixée le 12 décembre.

Le 12 octobre 1895, en vertu d'un Bref de Léon XIII, avait lieu dans la basilique, la fête à jamais mémorable du Couronnement de la *tilma*. L'archevêque de Mexico, entouré des dignitaires ecclésiastiques, venus des deux Amériques en présence d'une

foule innombrable de pèlerins, au son des mille cloches de la capitale, couronnait d'un diadème d'or, couvert de rubis, de saphirs et d'émeraudes, le front de la Vierge de la Guadeloupe. Mgr l'archevêque de Québec représentait le Canada, à cette solennité inoubliable.

La basilique de la Guadeloupe, de style Renaissance, est très belle et très riche. Sa voûte peinte en différentes couleurs, où le bleu domine, et ses murs décorés à fresque charment le regard. Les balustrades qui entourent les autels sont en argent massif.

Nous achetons des médailles et nous retournons à Mexico, qui est à quatre milles de la Guadeloupe, par le tramway électrique. Nous aurons l'insigne bonheur de dire la sainte messe, mardi prochain, à l'autel de la *tilma*.

***

11 FÉVRIER. — Ce matin, durant ma messe célébrée dans la chapelle de saint Philippe de Jésus, en la cathédrale de Mexico, j'eus un souvenir spécial et attendri pour l'infortuné Iturbide, empereur du Mexique ; et c'était, il me semble, de stricte justice,

car je suis dans sa capitale, je loge dans son palais et je dis la messe près de son tombeau.

Ce fut une carrière mouvementée que celle de Iturbide :

Né à Valladolid, aujourd'hui Morelia, le 27 septembre 1783 ; il était soldat à l'âge de quinze ans. Il se montra défenseur dévoué du régime espagnol jusqu'en 1814, époque où il épousa la cause de l'Indépendance et en devint le plus ardent partisan Placé à la tête de l'armée des patriotes, après une série de victoires sur les royalistes, il entrait en vainqueur dans la ville de Mexico, le 21 septembre 1821, et recevait du peuple mexicain le titre de Libérateur. Elu empereur du Mexique par le Congrès de 1822, il recevait l'onction royale, le 21 juin de la même année, sous le nom de Agustin Ier Mais la révolution qui avait créé l'empire, créa, le 6 décembre 1822, la république, qui fut proclamée à Vera-Cruz, par le général Santa-Anna. Iturbide dut prendre le chemin de l'exil ; accusé peu après de haute trahison, il fut condamné à mort et fusillé, le 19 juin 1824.

Ses derniers moments furent ceux d'un chrétien. Il distribua son argent aux soldats, et remit au

chapelain son rosaire pour son fils. Avant de commander le feu au peloton d'exécution, il prononça ces mots : " Mexicains ! au moment de mourir, je vous recommande l'amour de la patrie et de la foi catholique et romaine. Je meurs pour être venu à votre aide, content de périr parmi vous. Je ne suis pas un traître ; Adieu ! "

***

A 9 heures, nous allons visiter l'immense musée national de la capitale : c'est le plus riche et le plus considérable du continent. Dans la première salle, sont exposés les trésors archéologiques provenant des races préhistoriques du Mexique, spécialement les idoles des Toltèques et des Aztèques.

La mythologie mexicaine n'est pas poétique comme celle d'Homère, car parmi cette multitude de dieux grossièrement sculptés, que nous avons sous nos yeux, nous ne trouvons ni des Apollons ni des Vénus. La pierre du sacrifice du grand téocali, sur laquelle on immolait des victimes humaines et le calendrier astronomique qui a beaucoup de similitude avec celui des Egyptiens, dit-on, nous font connaître

les mœurs et le degré de culture intellectuelle de ces peuplades primitives. Plus de trois ou quatre galeries sont remplies de leurs ustensiles, de leurs habits tissés, de leurs armes et de leurs boucliers. Le bouclier de l'infortuné Montezuma éveille très vivement notre curiosité. Sur des planchettes, sont déposés des centaines de crânes humains. Nous voyons dans de grandes urnes en terre cuite, les squelettes d'Aztèques qui y ont été ensevelis dans de singulières postures, suivant la coutume de ces peuples.

Nous passons ensuite dans les galeries de l'histoire nationale. Aux murs sont suspendus les portraits des grands hommes, depuis Cortez jusqu'à Juarez. Nous y voyons les vice-rois, Iturbide et son épouse, l'empereur Maximilien, l'impératrice Charlotte, les autres célébrités plus modernes de la *Reforma*.

Cortez a, ici, l'étendard écarlate de la conquête et les armes de ses soldats. Nous voyons la cuirasse d'Alvarado, ce capitaine du conquérant qui fit traîtreusement assassiner au milieu d'une fête, les sénateurs aztèques, pour s'emparer de leurs joyaux.

Hidalgo possède la bannière de la Guadeloupe

qui a entraîné les masses, son mousquet, sa canne et son mouchoir.

L'empereur Maximilien nous montre sa riche vaisselle d'argent, ses carosses de gala et les costumes des grandes dames de la cour.

Juarez a aussi sa collection : sa voiture, ses habits, le lit dans lequel il est mort et le masque de sa figure.

C'est intéressant et instructif au possible.

Le musée de l'histoire naturelle est très riche. Il contient des fossiles d'animaux préhistoriques, des ossements de mastodontes trouvés dans les Andes et la faune et la flore du pays. La galerie des monstres est tout spécialement curieuse. Nous y voyons des enfants à trois têtes, conservés dans des bocaux d'alcool, des animaux étranges par leur conformation.

Bref, c'est un musée unique que celui de Mexico.

***

Du musée, nous nous sommes rendus à l'école nationale des Beaux-Arts, appelée aussi l'Académie de San-Carlos. Nous trouvons ici, une très belle

exposition de tableaux : la plupart provenant des peintres du pays.

Le XVIIe siècle a fourni des peintres célèbres, parmi lesquels dominent : Sebastian Arteaga, surnommé *le fondateur de l'art dans Mexico*, Alonzo Vasquez, Echave et sa femme, plus connue sous le nom de La Sumaya.

Au XVIIIe siècle, ont brillé d'un vif éclat : Andreas Lopez, Herrera, Aguilera, Juan Correa, Cabrera, *le Rubens du Mexique*, Vallejo, Ibarra, José et Luis Rodriguez, Lopez, Saenz, Esquirel, Nicolas et Luis Juarez, Zendejas et Alcibar. Le plus illustre parmi cette pléiade de maîtres, fut sans contredit Francisco Eduardo Tresguerras, qui fut à la fois peintre, sculpteur et architecte.

Nous avons admiré ici plusieurs de leurs œuvres mais la plupart de leurs peintures cependant, sont distribuées dans les églises du Mexique.

Murillo a dans cette école des Beaux-Arts, un saint Jean-de-Dieu, un saint Raphaël et un saint Jean-Baptiste dans le désert ; Rubens a son portrait fait par lui-même et un Christ souffrant. Nous y trouvons aussi des peintures de Leonardo Vinci, de Van Dyke et de Velasquez. Sans être connaisseur,

mes peintures favorites sont celles de Murillo. Quelle richesse de coloris et quelle beauté d'expression, le peintre espagnol sait mettre dans ses œuvres !

***

Dans l'après-midi, nous allons faire une jolie promenade dans le *Paseo de la Reforma* C'est le plus beau boulevard du Nouveau-Monde ; parfaitement entretenu et très grand, il a, je crois, près d'un mille de largeur à certains endroits ; il s'étend de la cité jusqu'au château de Chapultepec. Commencé sous le règne de Maximilien, on a encore beaucoup à faire pour le terminer ; mais nous constatons que l'autorité municipale ne regarde pas à la dépense ; et avant longtemps, il sera l'une des parties les plus fashionables de Mexico. Ses beaux eucalyptus, où gazouillent mille oiseaux brillants ; ses pelouses couvertes de fleurs ; ses voies très larges pour les équipages, les automobiles et les piétons ; ses nombreuses statues de bronze érigées en l'honneur des grands hommes, attirent une foule considérable, surtout le dimanche. S'il y a des ânes et des mules, et en quantité, au Mexique, il y a aussi de superbes che-

vaux. Cette après-midi, de fastueux équipages s'entrecroisent sur le *Paseo*. Les statues les plus remarquables que nous saluons au passage, sont celles de Charles IV, de Christophe Colomb et de Guatemotzin, le dernier empereur aztèque.

***

Il y a eu combat de taureaux, cette après-midi, mais nous, prêtres, nous sommes abstenus d'y aller. Tous les dimanches et jours de fête, se renouvellent à Mexico, ces boucheries si à la mode et qu'on a empruntées de la vieille Espagne. Il y avait de sept à huit mille spectateurs, me dit-on, et l'enthousiasme du peuple tient presque à la furie, pendant ces jeux cruels. Six magnifiques taureaux ont été tués et trois vieux chevaux éventrés dans la scène. Nos Américains en sont revenus dégoutés, et nous ont félicités de n'avoir pas pris part à ce spectacle barbare (1).

(1) Cependant le *Mexican Herald* de Mexico, écrivait le lendemain : " Hier après-midi, tous les touristes de l'Expédition Campbell, sont allés voir le combat de taureaux. Il y a parmi les excursionnistes trois prêtres du Canada : Rév. J.

Ce soir, nous nous préparions à aller prendre notre souper—ici on dit dîner — nous nous dirigions d'un pied léger vers notre restaurant, avec la souriante perspective d'un bon repas. Mais, halte-là ! c'est impossible de nous y rendre, car nous ne pouvons franchir la rue ; une double haie de soldats, la carabine à l'épaule, empêchent quiconque de passer. Le président Porfirio Diaz, venant de l'Yucatan en tournée officielle, doit traverser notre rue.

Tant mieux ! nous allons voir le premier citoyen de la république. Soudain le cor sonne, c'est le président ! Toute une escouade de cavalerie passe au galop, les soldats présentent les armes, mais la voiture de Diaz est fermée. Nous n'avons pas vu le président, mais sa voiture, fiche de consolation !

A. Lippé, du Coteau, Rév. Z. Lippé, de Joliette et Rév. L.-N. Préville, de Saint-Chrysostôme ". C'est depuis le 12 février 1906, que j'ai perdu à tout jamais, le peu de foi que j'avais eu jusqu'ici pour les reporters !

CHAPITRE HUITIÈME

MEXICO. — Le Mexicain au masque de fer. — Le canal La Viga. — Chez Don Corona. — Santa Anita. — Les jardins flottants. — La *Banco de Londres y Mexico*. — L'*alameda* de Mexico. — Un pèlerinage à la Guadeloupe. — Tout se ferme à 1 heure dans la capitale. — Les cimetières. — On se repose. — Climat, restaurant et costume.

POUR connaître son Mexico, un mois de séjour ne serait pas de trop : il y a tant de monuments historiques qui rappellent et les Aztèques et les Espagnols, tant d'institutions diverses et surtout tant d'églises célèbres. Cependant après avoir visité la cathédrale et la basilique de la Guadeloupe, nous n'éprouvons point le désir de voir d'autres églises.

12 FÉVRIER. — Ce matin, nous avons encore dit nos messes à la cathédrale. J'ai célébré à la chapelle de Saint-Pierre, une des plus belles, parmi les

belles chapelles de l'église métropolitaine. C'est ici que repose le premier évêque et archevêque de Mexico, Juan de Zumarraga, à qui la Vierge de la Guadeloupe envoya les roses miraculeuses, parDiégo. C'est sous cette chapelle également, qu'a été inhumé Gregorio Lopez, le Mexicain au masque de fer, qu'on a supposé être le fils de Philippe II, d'Espagne. Les murs de la sacristie de la cathédrale disparaissent sous d'immenses peintures ; généralement, au Mexique, les sacristies sont très ornées et surtout très riches en tableaux.

***

Dans l'avant-midi, tous les touristes ont fait une excursion sur le canal La Viga. Un voyage au Mexique ne serait pas complet sans cela. Ce canal, bordé d'arbres séculaires, relie la ville aux différents lacs qui l'entourent, et aux nombreux villages bâtis près de ces lacs. Il est sillonné par mille embarcations diverses, dont le type uniforme est le chaland à fond plat. C'est en grande partie par La Viga que la capitale est approvisionnée en légumes et en fourrage vert. Les marchandises de toutes les espè-

ces sont sur ces bateaux primitifs : canne à sucre, luzerne, charbon, sable, bois, terre, etc. Et la famille au grand complet, abritée sous une tente de toile, accompagne la cargaison : l'âne et le chien, ces deux êtres familiaux indispensables dans toute case mexicaine, sont aussi généralement de l'expédition. Pour nous, on a nolisé des gondoles,—pas des gondoles vénitiennes,—encore des bacs à fond plat, mais avec une toiture ornée de banderoles de papier multicolore qui volent au vent. Des petits bancs très bas nous servent de sièges. Notre gondolier pousse son bateau au moyen d'une longue gaule, ce n'est pas très poétique, mais nous avançons quand même ; plus est, nous passons des concurrents, la course devient presque émouvante. Ah ! c'est que notre nautonier est un solide gaillard qui sait jouer de la perche en maestro.

L'eau est loin d'être limpide, nous y voyons partout des détritus, voire des chiens morts, partant l'air n'est pas embaumé. C'est énorme la quantité de bananes que l'on consomme à Mexico et dont nous voyons les pelures, sur la surface de l'eau ! De chaque côté de la rive, les Mexicaines lavent leur linge sur des pierres plates : on ne nettoie pas le linge sale

en famille, ici. Des enfants font leur toilette en public, sous les regards des laveuses.

Nous arrivons sous un pont en pierre, appelé *la Garita* : c'est ici, que l'on perçoit certains droits de péage sur les marchandises charroyées ; pour le franchir, il faut rabattre la couverture de notre gondole, et pour ne pas être écrasés, nous devons nous baisser, presque nous coucher au fond du bac. Malheur aux chapeaux trop prétentieux ou aux crânes qui ne se sont pas abaissés assez vite, car pour les uns, c'est une transformation en accordéon, pour les autres, c'est une bosse-souvenir du voyage !

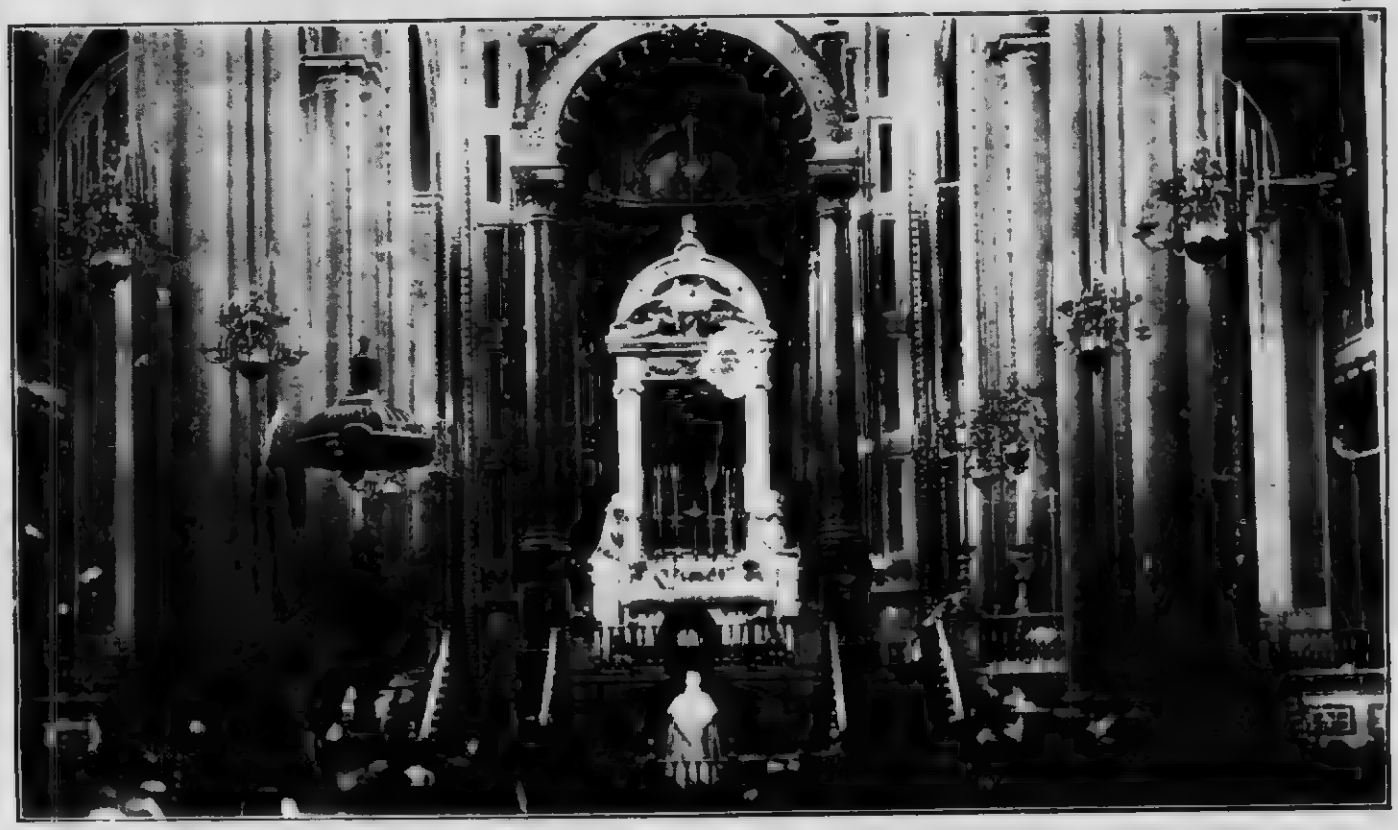
Nous continuons notre trajet à travers le même dédale de difficultés, et lorsque nous débarquons, après avoir amarré notre gondole à un arbre de la berge, c'est pour visiter le musée particulier de Don Juan Corona. C'est le musée national en miniature : nous y voyons depuis des idoles prises dans la pyramide du Soleil, jusqu'à des collections d'œufs ; depuis des javelots des Aztèques, jusqu'à des armes chinoises et japonaises. Nous avons sous les yeux le résultat d'une vie toute entière d'un collectionneur enragé.

Nous pénétrons ensuite dans le village de Santa-

ette en

ppelé *la*
droits de
pour le
de notre
s devons
l du bac.
ou aux
vite, car
cordéon,
voyage !
le même
arquons,
ore de la
r de Don
niature :
la pyra-
s ; depuis
es chinoi-
le résul-
tionneur

de Santa-



Anita, qui se trouve à proximité. C'est un ramassis de cabanes en paille, en jonc et en roseau, où le cigare et la pipe devraient être bannis à tout jamais, car une étincelle pourrait incendier la cité en cinq minutes. Et dans ces misérables huttes, grouille toute une race déguenillée, pouilleuse et vêtue plus qu'à la légère. C'est le rendez-vous du bas peuple, qui vient ici, danser au son du violon et boire à gogo la *pulque*.

Dans les limites du village, se trouvent les jardins flottants qui comprennent des centaines d'acres de terre, où l'on cultive des légumes et des fleurs, surtout des pavots. Ces jardins sont autant d'îlots coupés par des petits canaux ; pour en faire le tour il faut se servir de bacs. C'est pour cette raison qu'on leur a donné le nom de jardins flottants ; et aussi sans doute pour rappeler les véritables jardins flottants de Montezuma, les *chinampas*, installés sur des radeaux.

Nous revenons à Mexico par le tramway, et après vingt minutes de marche, nous nous trouvons dans le cœur de la ville, toute belle et toute propre. Nulle part ailleurs, nous avons une aussi parfaite

synthèse du Mexique : le beau et le laid dans une promiscuité étonnante.

***

Dans l'après-midi, j'utilise ma lettre de crédit circulaire en touchant des fonds à la *Banco de Londres y Mexico* ; c'est stupéfiant comme les *pesos* s'évanouissent vite, ici. Le payeur est un français très gentil qui se fait un plaisir de me donner toutes les informations demandées.

Nous repassons peut-être pour la dixième fois dans la *Plaza Mayor*, située au centre même de la ville, en face de la cathédrale et à côté du Palais national, le capitole du Mexique. C'est de la *plaza* que partent tous les tramways qui circulent dans la ville et dans les faubourgs. Et nous revenons à notre hôtel pour prendre un peu de repos.

Le soir nous allons chercher le frais sur l'*alameda*. Nous l'avons constaté toujours, dans les villes, même dans les simples villages, le Mexicain a deux endroits qui lui sont chers : l'église et la *plaza* ; et quand la *plaza* est très vaste, elle porte le nom d'*alameda*.

C'est ici que le peuple, le riche comme le pauvre, est sur un pied d'égalité. Mais la *plaza* par excellence, c'est l'*alameda* de Mexico. C'est très grand et de toute beauté. Un bosquet d'arbres rares d'une quinzaine d'arpents d'étendue, avec des allées spacieuses d'une trentaine de pieds, pavées en pierres unies ou en ciment ; des statues dans tous les coins, des fontaines d'où jaillit une eau limpide ; au centre un kiosque très joli, pour les musiciens : voilà l'*alameda*. Puis dans toutes les allées, sur les immenses trottoirs, partout, parade le peuple mexicain. Ce soir, on a donné une séance de vues animées : des tableaux cocasses, entremêlés d'annonces de cigares, de vins et de loteries se succèdent sans interruption ; et le peuple, sans bourse déliée, assiste à une représentation amusante qui lui sert de récréation. Ce que nous remarquons, c'est le silence de la populace assemblée là ; si ce n'étaient les sifflets des petits gamins, nous croirions assister à un office religieux. Puis les riches équipages, les automobiles rapides ne cessent de circuler autour de l'*alameda*.

***

13 FÉVRIER. — Enfin nos vœux sont exaucés ! Nous avons célébré le saint sacrifice de la messe dans la vénérable basilique de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe. Il y avait foule dès 7 heures. A l'autel de la *tilma*, un évêque officiait ; aussi bien vite, nous avons compris qu'il nous serait impossible de dire la messe, à une heure convenable, devant l'image miraculeuse. Je célèbre à l'autel de la Bonne-Sainte-Anne, un peu en arrière du maître-autel. L'église est remplie de pèlerins au costume bizarre. La famille inséparable est toute entière aux pieds de Marie. Le chef porte sur son dos le sac des provisions, pour le séjour que l'on fera à la Guadeloupe, et la mère est entourée de sa nombreuse progéniture. Beaucoup de personnes, les pieds nus, sont agenouillées sur le pavement. Des centaines de cierges brûlent dans les mains des Mexicains en l'honneur de la Vierge. C'est un bruit singulier dans cette basilique, parmi cette multitude de pèlerins. Les uns récitent à haute voix le chapelet, les autres chantent avec âme des cantiques, les enfants pleurent, et par-dessus tout cela, l'orgue résonne pour accompagner une grand'messe avec diacre et sous-diacre. Mais) l'on prie bien à Notre-Dame-de-la-

Guadeloupe ! Ici nous comprenons parfaitement la signification du mot prière, ce n'est pas un froid marmottage de formules apprises de mémoire que nous entendons, mais c'est un élan spontané du cœur, c'est un cri de confiance vers Marie.

Dans les églises du Mexique, il n'y a pas de bancs, ou très peu ; les fidèles sont agenouillés par terre, et les femmes qui emmènent partout avec elles leurs enfants, sont assises sur leurs talons ; pendant qu'elles prient dévotement, leurs petits s'amusent ou pleurent. Le prêtre qui doit passer au milieu de cette foule compacte, pour se rendre à l'autel, a un sérieux problème d'équilibre à résoudre : il est exposé, à chaque pas, d'écraser un bébé suspendu au sein maternel. Jamais nous oublierons le spectacle unique et édifiant d'un pèlerinage mexicain.

Après notre messe, nous jetons un dernier regard pieux sur l'image de la Guadeloupe, et nous allons visiter les différents endroits de l'apparition de Marie à Diego. C'est d'abord sur la montagne, où la Vierge donna les roses miraculeuses, puis ensuite au puits, à l'église paroissiale et enfin dans une petite chapelle. Au puits, où une jolie église a été construite, nous goûtons à l'eau qui jaillit depuis

le miracle ; c'est une eau qui a un goût ferrugineux très prononcé. Nous sommes accompagnés, dans ces diverses stations, par un prêtre très aimable, avec qui nous devons parler latin, pour être compris.

***

Dans l'avant-midi, nous allons faire une promenade dans l'*alameda* ; nous nous arrêtons devant une grande cage où voltigent et chantent des oiseaux rares. Il y a là un couple de perroquets, qui par leur brillant plumage semblent humilier deux superbes paons.

A 2 heures, nous prenons le tramway pour aller à La Pietad, un faubourg de Mexico. Ce qui nous attire là, c'est encore une image miraculeuse, placée sur le maître-autel de l'église paroissiale. Mais, hélas ! l'église est fermée. C'est une curieuse coutume à Mexico de tout fermer, depuis 1 heure jusqu'à 2.30 heures de l'après-midi. Les plus gros magasins n'ouvrent leurs portes qu'à 2.30 heures, et les églises aussi. Le Mexicain n'est pas un être pressé ; c'est un philosophe qui ne veut pas vivre plus que vingt-quatre heures par jour : il prend son temps en tout,

il ne court jamais ; pour lui, les affaires passent après la sieste.

Cependant, malgré que nous n'ayons pu voir la fameuse image, notre promenade à La Pietad nous a vivement intéressés : car c'est là que dorment, dans la poussière du tombeau, une grande partie des habitants défunts de la capitale.

Ici, c'est encore le Mexique sous sa vraie couleur typique. La différence sociale, qui est énorme entre le riche et le pauvre, est écrite jusque dans les cimetières. Il y a le cimetière du peuple et le cimetière des grands seigneurs.

Entrons dans le cimetière du riche. D'amples allées, belles et soigneusement ratissées, nous conduisent à une église moderne, que nous prenons pour la chapelle des morts. De chaque côté de ces allées, sont alignées deux superbes rangées d'arbres artistement taillés, sous les arbres des vertes pelouses émaillées de fleurs. Puis un peu en arrière, sont les mausolées des défunts qui sont de fastueuses chapelles en marbre, de toutes les couleurs et de toutes les architectures. A l'intérieur, à travers le grillage, nous voyons un bel autel en marbre aussi, avec chandeliers et crucifix dorés. Sur les parois laté-

rales, sont suspendues de splendides couronnes de fleurs. Des statues de carrare ou de bronze ornent l'extérieur de ces chapelles mortuaires ; quelquefois c'est le buste même du défunt. En dessous des mausolées sont les caveaux,où se trouvent les voûtes. C'est beau, c'est grand, c'est trop luxueux ! Ce n'est pas un cimetière, c'est une petite cité de palais de marbre pour les trépassés. C'est moins le champ lugubre de la mort, qu'une *plaza* avec sa verdure, ses fleurs et ses oiseaux. Le Mexicain aime a vivre ses meilleurs moments dans les *plazas* fleuries, c'est dans une *plaza* et la plus riante, qu'il veut dormir son sommeil, en attendant l'ange de la résurrection.

Nous lisons beaucoup de noms français sur les monuments funèbres ; au-dessus de la grande porte du cimetière est gravée en français l'inscription suivante : *Heureux celui qui meurt dans le Seigneur.*

Dans le cimetière du peuple, il n'y a rien de tout cela : pas de marbre, pas de chapelles, pas de statues, pas même d'allées. Mais on y voit peut-être quelque chose de mieux : une grande et majestueuse forêt. C'est à l'ombre des arbres toujours verts que le Mexicain indien va se coucher dans sa tombe. Chaque arbre abrite un tombeau ; c'est même plus poé-

es de
rnent
cefois
meu-
C'est
es un
arbre
de la
ars et
leurs
une
som-

r les
porte
n sui-
neur.
tout
tues,
elque
forêt.
ne le
Cha-
poé-

L'ALAMEDA DE MEXICO (voir page 114)

tique ici que dans le cimetière des riches familles Le pauvre Mexicain n'a pas besoin de monuments faits de mains d'homme, puisque le bon Dieu lui en a créé un si beau dans cet arbre séculaire.

Cependant, on a voulu se rappeler exactement l'endroit où est le défunt, afin de dire : *Hic jacet*, et pour cela, quelques briques superposées, une petite croix toute modeste, un amoncellement de pierres et c'est suffisant pour l'Aztèque.

Le chemin que nous avons parcouru pour aller à La Pietad, traverse une des parties les plus intéressantes de la ville. Il y a de jolies constructions modernes, tout le long de la route. Nous passons devant le collège de la colonie allemande établie à Mexico, et l'une des plus prospères.

***

14 FÉVRIER. — Il n'y a rien comme de vivre dans un pays, pour en prendre, presque aussitôt et à son insu, les mœurs et les habitudes. Nous aussi, nous nous reposons aujourd'hui.

On assure, qu'à 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, le cœur et les poumons, pour remplir

leurs fonctions, doivent travailler vingt pour cent de plus, que sur les côtes avoisinant l'océan. Or, comme la ville de Mexico a une altitude de 7,349 pieds, il n'est donc pas étonnant, si nous nous sentons disposés à donner un repos réparateur à nos organes vitaux, qui ont dépensé depuis une quinzaine, une énergie inaccoutumée.

Comme c'est imprudent de porter un jugement précipité sur les hommes et sur les choses : presque toujours, c'est s'exposer à être injuste et à se tromper grossièrement ! Nous qui trépignions d'impatience à la porte d'un magasin fermé à une heure de l'après-midi, et qui éprouvions un horrible dégoût à la vue de ces gros et gras Mexicains, assis, une partie de la journée, soit sur les trottoirs ou soit sur les rails, près de notre train ; nous avons depuis réformé notre opinion à leur endroit. Nous en sommes venus à la conclusion que le Mexicain est un sage qui tient en mépris le surmenage fiévreux de son voisin du Nord ; ou plutôt c'est un hygiéniste qui prend un soin jaloux de son cœur et de ses poumons.

***

J'avais toujours cru qu'on ne pouvait visiter le Mexique, d'une manière agréable, que pendant la saison de l'hiver ; pensant avec beaucoup d'autres que durant l'été, le pays était comme un four, où l'on rôtissait tout vivant. Rien de plus erroné que ces idées courantes, dans nos pays septentrionaux.

Nulle contrée dans l'univers entier a un climat aussi égal et aussi délicieux que le Mexique. L'hiver et l'été sont à peu près semblables quant à la température ; la seule différence qui existe entre les deux saisons, c'est que durant l'été, il tombe une forte ondée, presque chaque après-midi ; et que durant l'hiver, il ne pleut que très rarement. La saison des pluies commence généralement en mai pour finir en octobre. Les deux mois les plus chauds sont avril et mai.

Cela semble être paradoxal, que le Mexique, situé en plein tropique, à 15 degrés seulement de l'équateur,—j'entends ses bornes au sud,—ait un si beau climat : mais il faut remarquer que la température, ici, est moins influencée par la latitude, que par l'altitude.

Sur les plateaux dont l'altitude dépasse 6,000 pieds, — et toutes les grandes villes ont cette altitu-

de—on y jouit d'une température idéale, en toute saison : c'est comme le beau mois de juin en Canada. Il fait moins chaud à Mexico, durant les mois de juillet et d'août, qu'à Montréal ou à Québec.

Sur les pentes des montagnes, ou sur les terrasses moins élevées des plateaux, le soleil a plus d'empire. Les Mexicains appellent ces endroits la *tierra caliente*, la terre chaude, les vrais tropiques ; ici c'est notre juillet très chaud, qui se fait sentir et l'hiver et l'été. En janvier, il est prudent d'avoir son parasol ouvert et son mouchoir à la main.

Sur les côtes qui avoisinent la mer, la température est torride ; on ne peut y faire de long séjour, surtout en été, sans s'exposer à contracter les fièvres particulières des pays tropicaux. Ici on passe en transpirant !

Mais partout, même sur la terre chaude, les nuits sont relativement fraîches ; et sur les plateaux on a besoin de couvertures de laine pour dormir, même pendant l'été.

***

Le restaurant Doré où nous prenons nos repas, est un des plus élégants de Mexico. La salle à dîner

qui nous est strictement réservée, est spacieuse et décorée avec goût ; des faisceaux de drapeaux américains et mexicains marient leurs couleurs, au-dessus du portrait de Porfirio Diaz. Le service des tables se fait promptement par des garçons polis et empressés ; le seul inconvénient qui existe, c'est que la plupart ne comprennent que l'espagnol. Aussi une dame américaine, assise à une table voisine de la mienne, a eu beaucoup de difficulté, un jour, pour se faire apporter une tasse de lait chaud ; ce que c'est que d'être ignorant, c'était facile pourtant, elle n'avait qu'à demander du *leche caliente.*

Le menu du repas est celui que l'on trouve dans tout bon hôtel américain, de plus, des fruits délicieux tout particuliers au pays, et un café noir très fort et d'un arome exquis.

***

J'ai déjà donné ailleurs la description de l'accoutrement simple et pittoresque de l'Indien, mais je n'ai pas encore parlé, je crois, du costume national du métis et du créole, tel qu'on le rencontre chaque jour.

Avec le chapeau à larges bords et à forme très élevée, le Mexicain de la classe moyenne porte un pantalon collant, généralement de velours gris ou bleu, s'élargissant sur le soulier et garni d'une double ligne de boutons de métal plus ou moins riches. Les *dudes*,—il y en a partout,—remplacent les boutons par des pièces de monnaie d'argent ou d'or. Sur une chemisette d'une blancheur impeccable, il endosse un veston court et léger brodé d'arabesques. Dans sa ceinture de soie est suspendu en évidence, le long et brillant revolver.

Inutile de dire que la classe riche et les aristocrates des villes, suivent les modes de Paris et de New York, tout comme chez nous, peut-être même d'une manière plus servile.

CHAPITRE NEUVIÈME

Le tour des volcans. — AMECAMECA. — Le Popocatepetl.— Le Sacro-Monte. — La terre chaude. — CUAUTLA. — Plantations de cannes à sucre. — PUENTE DE IXTLA.— Nos locomotives font un mauvais coup. — IGUALA. — Grandiose nature. — Le plan d'Iguala. — SAN-VICENTE.— Visite d'une sucrerie.— CUERNAVACA. — La fontaine de La Borda. — Les églises. — Le Palais de Cortez. — Une ville fleurie. — Une montée raide.

Nous partons ce matin, le 15 février, à 8 heures, de la gare San-Lazaro, par l'*Interocéanique*, pour notre premier tour sur la *terre chaude*, dans les *vrais tropiques*. On l'appelle le tour des volcans, parceque toute la journée, nous sommes en vue du Popocatepetl et du Ixtaccihuatl.

Notre train, comme un serpent, va de droite à gauche, faisant sans cesse des zigzags capricieux ou

savants, car il lui faut gravir mille pieds pour ensuite en descendre quatre mille.

En quittant Mexico, nous longeons les lacs Texcoco, Xochimilco et Chalco qui avoisinent la cité. Ces trois lacs sont couverts de canards sauvages que notre locomotive bruyante ne parvient même pas à effaroucher. Quel royal coup de fusil feraient nos Nemrods canadiens sur ces lagunes !

Le premier arrêt est à Los Reyes ; des femmes veulent nous vendre des galettes, du poisson et des œufs mais comme nous avons pris un bon déjeuner à Mexico, elles n'obtiennent qu'un maigre succès. Nous entrons alors dans un pays boisé, les montagnes qui nous entourent, sont tapissées jusqu'à leurs cimes, par des forêts de pins. Pour la première fois, depuis notre arrivée au Mexique, nous voyons des maisons avec comble couvert en bardeaux. Cela ressemble presque aux campagnes canadiennes.

***

Nous arrivons à Amecameca à 10 heures. La petite ville de 12,000 âmes repose au pied des deux volcans. C'est ici que les deux géants de la création

—

our

'ex-
cité.
ages
éme
ient

veu-
eufs
ner à
Nous
s qui
imes,
epuis
isons
mble

s. La
deux
éation

[illegible] DANS LE CIMETIÈRE DE MEXICO (voir page 120)

nous apparaissent dans toute leur sublimité, avec leurs sommets recouverts d'une neige éternelle. Qu'ils sont beaux avec leurs têtes si blanches, dans le ciel si bleu ! Il faudrait trois jours pour escalader le Popocatepetl, haut de 17,782 pieds. C'est le volcan le plus élevé du Mexique, quelques-uns disent que c'est l'Orizaba. Dans son cratère éteint on y retire encore d'énormes blocs de soufre pur. Les soldats de Cortez, durant la conquête, s'y laissaient descendre avec des cordes et en rapportaient la provision de soufre nécessaire pour leurs canons.

A Amecameca, il y a un lieu célèbre : c'est le Sacro-Monte. Au sommet d'une colline est une vieille église qui possède une statue de Notre-Seigneur dans le tombeau.

Cette statue, quoiqu'elle soit de grandeur naturelle, ne pèse que deux ou trois livres. Nous ne pouvons voir que la figure, qui nous semble dans l'obscurité du sanctuaire, être noire ; le corps est recouvert d'un linceul en soie pourpre. Autour de l'église, y a de nombreuses pierres tombales, car c'est un lieu de sépulture. Pour arriver à ce mont sacré, il nous faut gravir une longue côte, joliment à pic, où sont installées les quatorze stations du Chemin de la

Croix. Les Mexicains ont suspendu dans les arbres et les broussailles, de chaque côté de l'allée, qui un morceau de linge, qui un chapeau, qui une mèche de cheveux. C'est pour la bonne chance (*buena fortuna*) qu'on fait cela, parait-il.

Sur le sommet de cette colline, nous avons une vue splendide de la ville et des volcans.

Amecameca est très commune comme ville ; ses rues sont peu propres, et ses maisons basses à un seul étage, sont construites en briques séchées au soleil (*adobes*). La vieille église paroissiale, fondée par les Dominicains en 1547, n'est pas extraordinaire comme monument. Il n'y a que la *plaza*, en face de l'église, qui soit jolie.

***

A partir de Amecameca, nous descendons sans cesse, la locomotive n'a besoin de vapeur que pour appliquer les freins. A Nepantla, nous apercevons dans le lointain tout le pays de la canne à sucre. Nous descendons encore, nous descendons toujours. Mais avec quelle précaution, le train fait les coudes et les retours ; l'église de San-Miguel-de-Atlatlahutla

persiste à être devant nos yeux pendant plus de deux heures.

Nous sommes maintenant sur la terre chaude, *la tierra caliente*, comme la nomment les gens du pays, aussi la température est très chaude. C'est la région de la canne à sucre ; nous en voyons partout et de toute grandeur. Le sol parfaitement arrosé, est ici d'une fertilité extraordinaire.

***

Nous arrivons à Cuautla à 2 heures ; et on nous donne quarante-cinq minutes, pour visiter cette petite ville de 7,000 âmes.

Il n'y a que le palais en face de la *plaza* qui soit digne d'être mentionné. L'antique église paroissiale de Santiago, fondée en 1605, en même temps que la ville, est modeste dans ses décorations. Une chose peu commune cependant existe à Cuautla, c'est que la station du chemin de fer est l'ancienne église de San-Diego, qui date du XVIIe siècle. C'est par conséquent la plus vieille gare de l'univers, puisqu'elle existe bien avant le premier chemin de fer.

La plupart des touristes, vu la grande chaleur,

sont restés dans un hôtel, dont les jardins sont couverts de superbes bananiers.

Cuautla est une ville historique. Durant la guerre de l'Indépendance, le général Morelos, un autre curé patriote, la défendit d'une manière héroïque contre l'armée des royalistes (1812). Pendant le siège, qui dura trois mois, la nourriture devint si rare, qu'un chat se vendait six piastres, et un rat ou un lézard, une ou deux piastres. C'est en honneur de son défenseur que la ville s'appelle maintenant : *Cuautla Morelos.*

On quitte Cuautla à 2.45 heures.

Maintenant la végétation tropicale se montre active et vigoureuse, riche et variée. Il y a des plantations de bananiers partout le long du chemin de fer. Les villages sont à l'ombre des longues et larges feuilles de cette plante du tropique. Nous voyons, ici et là, d'opulentes *haciendas* et de hautes cheminées de sucreries.

***

Nous arrivons à Puente de Ixtla à 5 heures, où nous trouvons nos wagons-pullman que nous avions quittés, dès notre arrivée à Mexico. Nous changeons

ici de ligne de chemin de fer. C'est maintenant sur le *Mexicain Central* que nous allons voyager.

Deux grosses locomotives sont attelées sur notre train ; et elles doivent dépenser beaucoup de vapeur pour monter les rampes très raides. A les entendre haleter, gémir, pleurer quasiment on se prend presque de pitié pour elles ; mais n'est-ce pas une noble mission, que de monter et de s'élever toujours ? A force de cracher des tisons enflammés dans la broussaille, elles finissent par allumer un incendie dans la forêt ; et comme des enfants qui viennent de faire un mauvais coup, elles s'enfuient à pleine vapeur dans l'obscurité de la nuit.

***

16 FÉVRIER. — Ce matin, nous prenons le *Chililitli*, notre wagon découvert, pour aller visiter les fameuses gorges de montagnes, près de la ville de Iguala. C'est un court voyage, une quinzaine de milles peut-être, mais combien beau, combien émotionnant ! Notre train suit, sans jamais s'en éloigner, le parcours d'une petite rivière, qui coule entre deux hautes montagnes. Les murailles pres-

que perpendiculaires de rochers gigantesques de mille pieds d'élévation, semblent être à cinquante pieds de nous. Nous admirons ici le génie de l'homme qui a taillé dans le roc vif la place où mettre des rails. Parfois nous entrons par un tunnel dans la montagne, d'autres fois nous passons sur des ponts en acier de plusieurs centaines de pieds de hauteur. C'est la nature sublime et sauvage domptée par l'ingénieur. C'est l'œuvre de Dieu et c'est l'œuvre de l'homme !

A quelques milles de cette grandiose et pittoresque nature, se trouve la petite ville de Iguala, qui a sa page dans l'histoire du pays.

C'est à Iguala en effet, que Iturbide, en 1821, élabora le programme de la future constitution du Mexique, connue sous le nom de *plan d'Iguala* et qui rallia à lui tous les partis. Dans ce célèbre plan de Iguala, devenu historique, il y avait trois clauses essentielles, appelées *les trois garanties.*

La première statuait que la religion catholique romaine, à l'exclusion de toute autre, serait reconnue et protégée dans toute l'étendue du pays.

La seconde décrétait l'indépendance et faisait du Mexique une monarchie constitutionnelle, dont le

roi serait un prince espagnol : Ferdinand VII était appelé à porter la couronne ; à son défaut, on devait l'offrir aux infants Don Carlos et Don François de Paule.

La troisième enfin établissait l'union et l'égalité parfaite entre les Mexicains et les Espagnols. Toutes les distinctions de races et de castes devaient être abolies.

Ces trois garanties étaient symbolisées par les couleurs nationales : le vert représentait l'union des Mexicains et des Espagnols ; le blanc, la pureté religieuse ; le rouge, l'indépendance.

La petite ville de Iguala est donc la patrie d'origine du drapeau mexicain.

***

A 9 heures, nous partons pour Cuernavaca.

En chemin, nous arrêtons à San-Vicente, afin de voir fonctionner une sucrerie, l'une des plus considérables de cette fertile région. C'est une leçon de choses très instructive et qui nous intéresse beaucoup. La canne à sucre, débarrassée de ses feuilles, est d'abord jetée dans des cylindres de fonte, où

elle est broyée, pressée et triturée : tout son suc est extrait. Nous assistons ensuite à toutes les transformations de ce jus sucré. Dans d'immenses chaudières ou *défécateurs* on le fait bouillir ; une fois devenu sirop, on le clarifie au moyen d'une machine centrifuge. Plus loin on le fait cuire, puis enfin converti en sucre, on le fait sécher au soleil. Dans le dernier département, sur la terrasse de l'usine, nous le contemplons sous la forme d'un gros pain de sucre blanc et délicieux,enveloppé, étiqueté, tout près pour l'expédition. Nous avons vu aussi la melasse couler en noir ruisseau, mais n'en parlons pas ! Continuons plutôt à la manger, chaque année, à la fête de Sainte-Catherine, sous la forme d'une belle *tire* blonde.

***

Nous arrivons à Cuernavaca, à 2 heures de l'après-midi. Cette ville est la capitale de l'Etat de Morelos, et elle a une population de 9,584 âmes.

Avant la venue des Espagnols, Cuernavaca était déjà une ville importante, et la capitale d'une tribu indépendante des Aztèques. Cortez s'en empara en 1521, après de rudes combats.

Les tramways spéciaux sont à la gare qui nous attendent. Après avoir traversé le superbe pont Porfirio Diaz, nous nous dirigeons vers la merveille de Cuernavaca, qui est son jardin de la Borda. Ce jardin, dû à la libéralité de son propriétaire, Don José de la Borda, est de toute beauté et de toute magnificence. Il a coûté au-delà d'un million, assure-t-on. C'est une série de parterres pleins de fleurs du tropique et d'arbres superbes couverts de fruits ; c'est une succession de fontaines d'eau limpide où se jouent des poissons dorés ; de petits lacs artificiels, où se prélassent des cygnes blancs comme neige et de charmantes cascades chantantes. Les terrasses et les dalles sont en belles pierres sculptées.

Nous allons voir ensuite les églises. Chose remarquable ! elles sont toutes groupées ensemble, autour d'une même avenue. La cathédrale reçoit d'abord notre visite. C'est une vaste église, très ancienne, fondée par les Franciscains en 1529, mais qui ne possède pas de grandes richesses artistiques. Le séminaire diocésain est attenant à la cathédrale. C'est en 1894, que Cuernavaca a été érigé en évêché par Léon XIII.

Les autres églises sont celles de l'Assomption, de San-Pedro et du Tiers-Ordre.

De là nous dirigeons nos pas vers l'antique palais, bâti par Cortez et qui porte encore son nom. C'est une imposante construction remplie de souvenirs historiques, et que nous visitons avec beaucoup d'intérêt : aujourd'hui, il sert de palais de justice.

Cortez aimait Cuernavaca ; c'est ici, dans son palais qu'il a passé les plus heureuses années de sa vie. Cortez qui avait conquis un vaste empire à l'Espagne, n'ambitionnait plus que de vivre et de mourir en paix dans cette ville favorite; qu'il préférait à sa patrie d'origine.

Maximilien avait aussi des prédilections pour Cuernavaca ; durant l'empire, il en avait fait sa capitale d'été ; on y voit encore sa jolie maison qu'il avait appelée l'*Olindo* et dans laquelle, il faisait d'assez long séjour, ainsi que l'impératrice Charlotte.

La température est splendide, et l'atmosphère d'une pureté parfaite à Cuernavaca. Les ruisseaux des montagnes environnantes, détournés de leurs cours, par mille canaux viennent donner la vie et la fraîcheur à cette ville pleine de charmes. Aussi il y a de la verdure partout et des fleurs à profu-

sion. C'est un parterre où tout fleurit, depuis le brin d'herbe jusqu'à l'arbre élancé. L'arc-en-ciel n'a pas trop de couleurs pour peindre les fleurs de Cuernavaca.

Un touriste américain, après une courte visite ici, écrivait tout dernièrement pour sa revue, les lignes suivantes : *If I ever wanted a place to go and rest far away from the bustle of american activities, it would be Cuernavaca.* " Si jamais, j'ai besoin de me reposer de l'activité tumultueuse de la vie américaine, c'est à Cuernavaca que j'irai ".

Nous aussi, c'est à Cuernavaca que nous allons prendre notre repos, du moins pour cette nuit.

***

17 FÉVRIER. — Ce matin, nous partons de Cuernavaca, un peu avant notre lever, pour la ville de Mexico. Hier, sur le balcon du Palais de Cortez, nous avons admiré la série de montagnes abruptes et si bleues qui s'échelonnaient à perte de vue devant nous, et le volcan Ajusco qui les dominait toutes de sa tête altière. Ce matin nous sommes à gravir le flanc de ces mêmes montagnes. Quel pano-

rama sublime se déroule devant nos yeux émerveillés ! En haut, encore des montagnes à escalader ; en bas la vaste plaine, presque tout l'Etat de Morelos, et au milieu, Cuernavaca qui s'opiniâtre à rester en face de nous, près de deux heures. Enfin, avec les brouillards du matin, ce grandiose paysage disparaît petit à petit et Cuernavaca s'évanouit à son tour, comme dans un rêve.

Trois énormes locomotives sont attelées sur notre train, et ce n'est pas trop. A les entendre exhaler leurs efforts et leur fatigue, nous sentons qu'elles n'en peuvent plus ! Les roues grincent sur les rails et les wagons craquent dans la montée, comme s'ils étaient pris d'un frisson de terreur.

Nous sommes enfin sur la crête des montagnes, à 10,000 pieds au-dessus du niveau de la mer ; la végétation est celle de la zone tempérée ; les flancs des monts sont recouverts d'arbres verts ; pour la première fois, nous constatons sur ces hauteurs les traces d'une légère gelée blanche.

A Tres-Marias, nous sommes à la plus haute altitude ; deux locomotives nous faussent compagnie ici, car nous commençons à descendre l'autre penchant de la montagne. Nous descendons, nous des-

cendons toujours ; point de vapeur dans notre course vertigineuse, si ce n'est pour ajuster les freins à notre train, devenu comme un poulain indompté.

Près de Eslava, nous passons sur un terrain poreux, formé de lave et de pierres volcaniques qui ont été projetées, dans les siècles d'un autre âge, par l'Ajusco.

Deux heures avant d'arriver à la capitale, nous contemplons dans le lointain, les tours et les coupoles de ses édifices qui scintillent sous les rayons du soleil tropical.

Un arrêt de trois heures à Mexico, permet à nos touristes d'aller faire des emplettes dans les grands magasins.

CHAPITRE DIXIÈME

En route pour Puebla. -- Les pyramides du Soleil et de la Lune.—La *pulque*.—APIZACO.—La ville aux cannes.—PUEBLA. — Son histoire. — Les coupoles de faïence.—La cathédrale. — Une procession. — Le monument de l'*alameda*. -- CHOLULA. — La pyramide. — Première messe sur le continent. — Les traditions aztèques. -- Nous prenons la voie étroite.

NOUS partons à 2 heures de l'après-midi pour Puebla ; c'est notre deuxième tour dans les tropiques.

Nous saluons sur notre passage la basilique de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe et sa poétique colline. Nous franchissons le canal qui sert de drainage pour la grande cité. Nous passons près d'un lac desséché, où l'on récolte de l'alcali.

***

A vingt-huit milles de Mexico, se trouve la petite ville de San-Juan-Teotihuacan, célèbre par ses deux pyramides du Soleil et de la Lune. Ces structures, qui évoquent en nous l'image de la vieille Egypte, sont à un mille à peu près de notre chemin de fer. La pyramide du Soleil a 216 pieds de hauteur et celle de la Lune 151 pieds. Elles sont construites au moyen de cailloux et de terres rapportées, et revêtues de couches volcaniques et plastiques, dont la dernière est un ciment résistant. Tout ce que l'on sait à leur sujet, c'est qu'elles existaient déjà en 1190 : certains archéologues avancent, je ne sais sur quelles données, qu'elles ont été bâties avant l'année 684.

Nous traversons ensuite l'immense plaine de Apam, où l'on ne cultive que de l'aloès, plus connu sous le nom de *maguey*. C'est cette espèce qui fournit la bière indienne, la *pulque*, la boisson nationale.

***

La *pulque* s'obtient avec la sève fermentée du *maguey*. Lorsque le *maguey* est sur le point de fleurir, on coupe la tige qui devait porter la fleur ;

UNE FAMILLE MÉNICAINE DANS UNE PLANTATION D'ALOÈS (voir page 144)

alors la sève s'accumule dans la base de la plante, comme dans un réservoir. Le Mexicain chargé de faire la cueillette, se munit d'une gourde ou calebasse vide, possédant à chaque bout un petit tube. Il en place un dans le réservoir de la sève, et il met l'autre dans sa bouche, avec lequel il aspire la sève qui s'y amasse, à raison d'un à deux gallons par jour. Lorsque sa gourde est pleine, il la vide dans des cruches ou dans un sac de peau de cochon. Il porte le tout à l'*hacienda*. Placé dans des barils, ce jus fermente durant la nuit, et la *pulque* est aussitôt propre à la consommation. La *pulque* se gâte dans l'espace de vingt-quatre heures, mais le Mexicain connait cet inconvénient ; aussi ce serait une chose inouïe au Mexique, si on apprenait que de la *pulque* s'est perdue, faute de buveurs.

Dans la plaine de Apam, il y a des trains réguliers qui ne transportent rien autre chose que des barils et des outres de *pulque* à la capitale. A chaque gare du chemin de fer, nous trouvons infailliblement des vendeurs qui offrent aux passagers ce breuvage, dans des grandes écuelles en terre cuite. Mais vu sa couleur qui ressemble à l'eau de savonnage et vu surtout son mode d'extraction, nous

n'avons pu nous résoudre à goûter la fameuse boisson. Prise avec modération, elle est, dit-on, rafraîchissante, saine et nutritive ; à forte dose, elle devient excitante et affolante.

Dans cette riche plaine, nous voyons des églises partout ; nous ne pouvons faire un mille en chemin de fer, sans apercevoir une tour svelte et gracieuse, qui ressemble à un minaret oriental.

***

Nous arrêtons à Apizaco, quelques minutes seulement, juste le temps de nous acheter des cannes, car nous sommes ici, dans le royaume des cannes. Il y en a de toutes les couleurs, de toutes les grosseurs et pour tous les goûts. Depuis le bâton-massue, capable d'assommer son homme, jusqu'au jonc-fétu, qui serait une arme idéale de correction dans la main d'une mère de famille, sont offerts en vente à la gare. Ces pauvres colporteurs sont entourés, presque bousculés par les touristes : ils ne savent où donner la tête, car leurs marchandises, on se les arrache. Ils ignorent s'ils ont été payés et surtout ils oublient de remettre le change. N'importe, si

leurs brassées de cannes ont disparu comme dans un songe, en dédommagement, de beaux *pesos* bien réels, sont venus gonfler leurs bourses.

A Santa-Anna, la station suivante, attendent au débarcadère deux tramways pour les voyageurs qui désireraient visiter la vieille ville historique de Tlaxcala, située à six milles plus loin. C'est dans cette ville, que se trouve la plus ancienne église du continent. Elle fut construite en 1521, l'année même où Fernand Cortez faisait son entrée triomphale à Mexico.

Nous arrivons à Puebla à 8 heures du soir.

***

18 FÉVRIER. — Puebla est une grande et somptueuse ville de 100,000 âmes, et la capitale de l'Etat du même nom.

Pendant plus de trois siècles, elle a été surnommée "La Ville des Anges," *Puebla de los Angeles.* D'après sa jolie et poétique légende, elle serait redevable aux anges et de son site admirable et même du tracé de ses rues. Esprits célestes ou simples mortels, peu importe la légende dorée, ses fonda-

teurs pouvaient-ils choisir un plus bel emplacement pour y bâtir une ville ? Sise dans une fertile vallée toujours verdoyante, surabondamment bénie d'eau et de soleil, la cité de Puebla a pour paysage, d'un côté, les deux sublimes compagnons, le Popocatepetl et le Ixtaccihuatl, et de l'autre côté, le majestueux et altier Malintzi, et le vieil et austère Orizaba : les quatre grands volcans éteints du Mexique lui servent comme de garde d'honneur.

***

Son histoire est intimement liée avec celle du pays, car après Mexico, c'est Puebla qui a souffert le plus des guerres qui ont ensanglanté le Mexique, durant le siècle dernier. Lisons les dates suivantes, prises dans ses annales, pour nous en convaincre : Capturée le 2 août 1821, par Iturbide, dans la guerre de l'Indépendance ; occupée le 25 mai 1847 par le général Scott, dans la guerre des Etats-Unis ; victorieuse contre les Français qu'elle repoussait après une action héroïque, le 5 mai 1862, ; reconquise par la France, l'année suivante ; elle fut défi-

nitivement prise le 2 avril 1867, par le général Porfirio Diaz, le président actuel.

***

Les édifices de Puebla ont des dimensions nobles et imposantes, quoiqu'ils aient l'architecture caractéristique du pays : les églises surtout sont très belles avec leurs tours et leurs dômes couverts de faïences polies. Ces tuiles ou faïences, qui sont très communes ici, ressemblent beaucoup au marbre par leur lustre.

Des églises, il y en a dans toutes les directions, à profusion et dans toutes les couleurs : c'est par la teinte variée de leurs tuiles émaillées qu'on les distingue. San-Agustin, San-Domingo et la Soledad sont blanches ; San-José, San-Cristobal et San-Angel sont rouges ; la Concepcion et San-Francisco sont brunes ; Santa-Teresa et El-Carmen sont jaunes ; la Compania est bleue. Et au-dessus de ce luxe de tours et de coupoles qui étincellent sous les rayons du soleil du tropique, se dressent majestueusement et dominent les tours à la nuance rougeâtre de la cathédrale.

***

La cathédrale de Puebla, est un superbe monument de 323 pieds de longueur, sur 101 pieds de largeur. Sise sur une terrasse en pierres, elle est entourée par une haute grille de fer ornementée de petits anges en bronze doré. Construite sur le plan de la cathédrale de Mexico, elle est plus propre et mieux entretenue que cette dernière. Ses autels, ses chaires et ses bénitiers, sculptés d'une manière exquise, sont en onyx précieux. Tout autour des nefs, comme dans les autres églises mexicaines, il y a de nombreuses chapelles très élégantes. Nous avons entendu la messe dominicale en la chapelle dite de *los relicarios*, où sont accumulés des trésors de vénérables reliques. Les cendres de San-Sebastian-de-Aparicio, en grande dévotion au Mexique, sont déposées dans une urne d'argent, près de l'autel. Plusieurs bustes de saints qui ornent les murs, portent dans leurs poitrines entr'ouvertes, des ossements placés dans des reliquaires en verre. On conserve aussi dans cette cathédrale une épine de la sainte couronne du Sauveur.

Nous assistons à une très jolie procession, à la suite d'un salut chanté au maître-autel. La liturgie est tout à fait différente de celle que nous obser-

vons au Canada. Après la bénédiction avec l'ostensoir, lorsque la sainte hostie a été déposée dans la custode, le prêtre officiant, accompagné de ses ministres, la transporte avec grande pompe à l'autel du Très Saint-Sacrement. Les chanoines, revêtus de leur beau costume de chœur, le clergé, avec des flambeaux enjolivés de prismes, et les notables de la ville, portant de longs cierges allumés, font partie du cortège solennel, tout autour de l'église. Et pendant ce défilé, le grand orgue fait entendre ses plus douces mélodies, et en même temps on fait tourner sans relâche deux roues garnies de nombreuses clochettes qui nous assourdissent presque. Les fidèles sont pieusement agenouillés sur les dalles et s'inclinent profondément au passage de Jésus-Hostie. Plusieurs de nos touristes protestants, qui furent témoins de la cérémonie, ont été vivement impressionnés de la splendeur du culte catholique.

***

Après notre visite à la cathédrale, nous passons par l'*alameda* qui est très grande et comme toujours très belle. A l'entrée, il y a une fontaine d'où

jaillit avec abondance une eau sulfureuse qui répand son odeur au loin. Tout près de là, s'élève le magnifique monument érigé à la mémoire des héros de l'Indépendance : sur le sommet est une statue de la Victoire qui brise des chaînes, et sur les faces sont debout les libérateurs. Le prêtre Hidalgo, avec la bannière de la Guadeloupe, occupe le premier plan.

Nous allons ensuite sur les marchés pour acheter de l'onyx ; car Puebla est aussi la ville de l'onyx. Nous apportons plusieurs articles délicats comme souvenirs.

***

Dans l'après-midi, nous partons en tramways spéciaux pour visiter la célèbre pyramide de Cholula, à huit milles de Puebla. Nous suivons tout le long de la route, le chemin public et une partie de l'aqueduc.

Nous rencontrons ou nous dépassons des centaines et des centaines de Mexicains qui reviennent du marché ; les uns sont sur des petits ânes, le plus grand nombre sont à pied , les femmes portent sur leur dos, le dernier-né, enveloppé dans leur voile.

La pyramide de Cholula, construite en briques,

en pierres et en terre, couvre vingt acres de terrain et a une hauteur de 177 pieds. Les arbrisseaux et les broussailles qui tapissent ses côtés, lui donnent l'apparence d'une colline naturelle. La date de son érection est perdue dans la nuit des siècles ; ce qui est certain, c'est que lorsque les Aztèques vinrent dans la vallée de Cholula, ils trouvèrent la pyramide telle que nous la voyons aujourd'hui. Ils bâtirent sur le sommet, un temple qu'ils consacrèrent au dieu de l'air, et la pyramide de Cholula devint le lieu d'un pèlerinage fameux pour les Aztèques païens.

Lorsque Cortez, en 1519, se dirigeait vers Mexico pour en faire la conquête, il apprit en chemin, qu'une conspiration avait été tramée contre lui, à Cholula : aussitôt il se rendit dans cette ville ; et avec l'aide de ses alliés les Tlaxcalains, il égorgea sans pitié plusieurs milliers de ses habitants. Le conquérant nous dit qu'il compta quatre cents clochers autour de la pyramide ; mais Cholula a bien déchu depuis, elle n'est plus la puissante capitale d'autrefois, car elle ne compte maintenant qu'une population de 7,500 âmes.

Pour arriver au sommet de la pyramide, il nous

faut gravir de longues et de nombreuses côtes. Sur l'emplacement même où s'élevait le temple du dieu de l'air, a été construite en 1604 la belle église de Notre-Dame-de-Bonsecours avec son bijou de chapelle or et blanc. Nous, prêtres, avons fait prendre notre photographie, comme souvenir de l'excursion, près de la croix de pierre, en face de l'église.

Quel grandiose panorama se déroule devant nous sur ces hauteurs ! La petite ville de Cholula est assise à nos pieds avec ses vingt-quatre églises ; là-bas les tours de Puebla et la verte vallée ; et dans le lointain les quatre volcans couronnés de neige éternelle. Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part un spectacle aussi sublime.

***

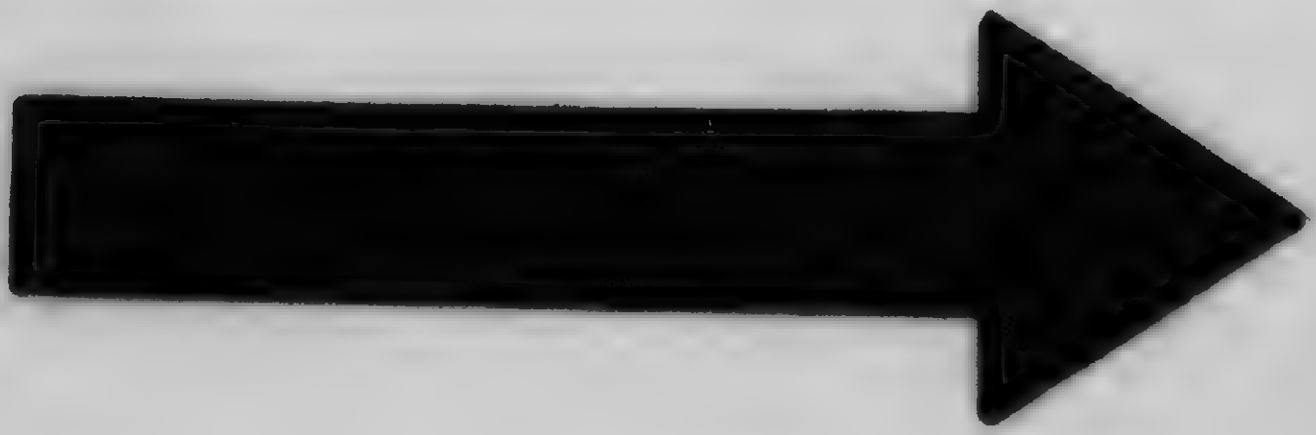
Une curieuse légende, qui ressemble au récit de la Bible, est attachée à cette pyramide de Cholula. La mythologie mexicaine enseigne que la pyramide fut bâtie, par les fils des deux survivants du grand déluge, qui inonda toute la terre, afin de se soustraire à d'autres désastres ; mais l'ouvrage ne put être complété, car les ouvriers encoururent la colère

des dieux et périrent par le feu du ciel. Chose remarquable ! les Aztèques avaient conservé dans leur religion, la plupart des traditions primitives qui ont été léguées, comme en héritage, à tous les peuples. Ils croyaient à la chute originelle et s'attendaient à la venue d'un Sauveur divin (Malintzi) qui devait régénérer le genre humain ; ils honoraient d'un culte spécial la mère des dieux (Tonantzin) dans les collines de Tepeyac (La Guadeloupe), à l'endroit même où la Vierge Marie apparut à Juan Diego.

C'est sur le tertre de la Cruz à quelques centaines de pieds de la pyramide que, suivant la tradition, a été célébrée, en 1519, la première messe sur le continent.

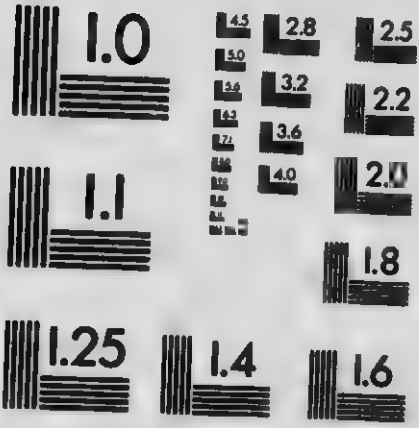
Avant de partir de Cholula, nous entrons dans sa vieille église de San-Francisco, très riche en or, et nous visitons le marché qui a conservé son nom aztèque, le *Tianquiz*. Nous trouvons assis par terre près de leurs denrées et de leurs fruits, nos Mexicains sales et dépenaillés

***



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Ce soir, nous nous mettons en route pour Oaxaca, mais nous devons changer de convoi, à Puebla, car le chemin de fer du Sud est plus étroit, et nos wagons de Chicago, dans leur dignité, ne veulent rouler que sur la voie large. Nous ne gagnons point dans l'échange, au lieu de nos huit chars, nous n'en avons que quatre et ce sont des purs mexicains. Nous avons nos lits, dans le pullman *Mexicano*.

CHAPITRE ONZIÈME

OAXACA. — Les montagnes sauvages et désolées. — Les orgues. — Fondation de la ville. — Foyer de plusieurs révolutions. — La ville des roses et des héros. — Juarez. — Porfirio Diaz. — L'église de la Soledad. — La cathédrale. — San-Domingo. — Pourquoi tant d'églises et de si riches églises ? — Les affamés qui guettent.

ALANCÉS de droite à gauche et de gauche à droite, comme dans un berceau qui menace de verser à toute minute, nous n'avons guère dormi dans nos wagons-lits. Ce matin, le 19 février, nous étions à franchir des montagnes sauvages et affreuses par leur désolation. Ce sont d'énormes rochers nus qui s'enchevêtrent et s'étreignent dans une confusion chaotique. Rien ne pousse sur ces flancs incultes, si ce n'est quelques maigres arbrisseaux qui ont accroché leurs racines aux rares

interstices du roc vif. Des aigles qui doivent avoir là leurs aires, planent majestueusement au-dessus des gouffres béants. Nous passons et repassons près des précipices qui donnent le vertige. Quand l'univers sera visité par le feu du ciel, au dernier jour, sa désolation aura quelque ressemblance, il me semble, avec le morne tableau que nous avons ici, sous nos yeux. Nous avons gravi et descendu cette chaîne de montagnes, tantôt avec deux locomotives pour escalader les rampes, tantôt avec une seule pour assujettir les freins dans les pentes. Que les voies ferrées du Mexique ont dû exiger d'énormes sacrifices ! Si jamais les deux Amériques viennent à être reliées, dans un avenir plus ou moins prochain, par le chemin de fer *Pan-Americain*, c'est dans ces gorges de montagnes, où nous sommes, que les trains de Montréal et de New York passeront, pour se rendre à Buenos-Ayres, la capitale de la République Argentine.

Nous voyons, comme toujours, des villages nombreux sur notre route : nous arrêtons à Almoloyas, Santa-Catarina, Parian et Las-Sedas ; à partir de ce dernier bourg, notre train roule sans avoir besoin de vapeur, nous sommes à descendre le penchant de la

montagne. A Huitzo les horizons s'élargissent et à Etla, la station voisine d'Oaxaca, nous sommes dans une vallée fertile, parsemée de florissantes *haciendas*.

***

Les cactus, qui nous sont si familiers, depuis que nous sommes au Mexique, prennent, dans la vallée d'Oaxaca, une autre forme. Ils ressemblent, d'une manière surprenante, à de longs tuyaux d'orgue, groupés par centaines, au-dessus de leurs troncs. C'est pour cette raison qu'on leur a donné ici le nom d'*organos*, les orgues.

Nous arrivons à Oaxaca à 11 heures de l'avant-midi.

***

Une partie des touristes s'embarquent immédiatement pour les ruines de Mitla ; les autres ne prendront part, que demain, à cette excursion. En attendant, nous allons visiter Oaxaca, qui est une ville de 35,000 âmes, et la capitale de l'État du même nom.

La ville de Oaxaca est située dans une belle vallée, entièrement entourée de montagnes. Sur la

montagne, en face de la station, on est à élever un monument qui sera vu par toute la ville.

Comme un grand nombre d'autres villes mexicaines, Oaxaca était déjà cité importante avant même l'arrivée des Espagnols. On ignore complètement la date de sa première fondation, qui est peut-être aussi reculée que celle de Mitla. C'est en 1521, que Fernand Cortez y établit une colonie espagnole et qu'il nomma la place *Antequera*, à cause de sa ressemblance avec la ville d'Antequera d'Espagne, et que saint Martial lui fut donné pour patron. Oaxaca a été érigé en évêché par Paul III, le 21 juin 1535, et en archevêché en 1891 par Léon XIII. Mgr Euloge-Grégoire Gillow est l'archevêque actuel.

***

Oaxaca a eu sa large part des maux causés par les guerres du XIXe siècle ; et elle a été trop souvent hélas ! le foyer des révolutions qui ont bouleversé ce malheureux pays. A cette époque troublée, le Mexicain qui savait monter à cheval, faire le coup de feu et plonger son coutelas dans le dos de son adversaire, croyait avoir complété son éducation.

un

ai-
ant
te-
ut-
21,
ole
sa
gne,
ron.
21
III.
tuel.

par
vent
versé
ée, le
coup
e son
tion.

LE MAITRE-AUTEL DE LA CATHÉDRALE DE PUÉBLA (voir page 150)

Un muletier, ou un gardeur de troupeau, parfois un ancien bedeau, se réveillait un bon matin grand homme, avec la mission de régénérer son pays. Aussitôt il passait à sa ceinture une paire de pistolets, s'armait de poignards, prononçait un discours incendiaire contre le pouvoir établi, promettait des récompenses mirobolantes à ses partisans, et la *guérilla* était déclarée. Par petites bandes détachées, on assassinait lâchement dans des embuscades, tous ceux qui ne voulaient pas suivre l'expédition ; on saccageait les *haciendas* et l'on pillait les églises. Que de crimes abominables ont été commis, au nom de la liberté, dans ce siècle de banditisme et de guerres civiles, et dont l'impunité ne prouvait que trop le désarroi et l'impuissance du pouvoir central ! Mais heureusement, tout ceci, c'est déjà de l'histoire ancienne, car la génération présente est pacifique et ne connaît rien des choses de la guerre ; elle porte plus haut ses aspirations, elle aime à s'instruire, à se livrer à l'industrie et à l'agriculture. Aussi le pays marche-t-il à grands pas dans la voie du vrai progrès.

***

Oaxaca est encore appelée la " ville des roses et des héros ".

Les roses y fleurissent en toute saison, et elles sont de toute beauté et de toute suavité. Dans les *plazas* que nous parcourons, nous admirons des rosiers gigantesques en pleine floraison, qui ont toutes les allures de petits arbres. Pour quelques sous, nous pouvons acheter sur les marchés, des gerbes de fleurs qui nous coûteraient plusieurs piastres au Canada, à pareille époque. Mais aussi le climat des deux pays est bien différent. Sous notre latitude mexicaine, le soleil semble être, aujourd'hui, trop prodigue de ses chaudes caresses ; cependant nous supportons cette chaleur, sans trop maugréer, quand nous pensons et avec un plaisir malin, que les amis de par chez nous, grelottent probablement sous la brise glaciale du nord.

Les héros de la ville sont ses deux fils : les présidents Benito Juarez et Porfirio Diaz. Le premier, de race zapotèque, naquit le 21 mars 1806, près de Oaxaca, et fut proclamé président de la république, le 19 janvier 1858, et en a contrôlé les destinées jusqu'au 18 juillet 1872, date de sa mort. En mourant il laissa sa patrie déchirée et pantelante par une

longue guerre civile : la désolation était partout et la détresse commerciale générale S'il a doté son pays d'un gouvernement constitutionnel, ce qui est son titre de gloire, Juarez s'est montré farouche persécuteur de l'Église. Par ses lois de la Réforme, les couvents furent détruits ou sécularisés ; les religieux chassés du pays, les séminaires fermés, et l'instruction catholique complètement ruinée.

Le second, qu'on appelle " l'homme du Mexique " est né le 15 septembre 1830, à Oaxaca. Lorque Porfirio Diaz, le président actuel, fut élu en 1876, il trouva un pays en ruine, avec un crédit nul et une caisse vide. Il se mit aussitôt à l'œuvre pour pacifier les esprits et pour imprimer un élan généreux aux entreprises agricoles, industrielles et financières. Grâce à son génie et à sa politique modérée, Diaz parvint en quelques années, à fournir les garanties de paix et de sécurité, absolument nécessaires pour établir le règne du travail et du capital ; et ce n'est seulement que depuis l'avènement de Diaz à la direction des affaires du pays, que la charrue dans les champs, et que le pic dans les mines, font jaillir des trésors de la terre mexicaine ; et que les capitaux étrangers affluent pour faire naître et développer

les industries nationales. On assure qu'au delà de un billion de dollars du capital étranger sont investis au Mexique.

Sous le gouvernement d'apaisements de Diaz, les écoles catholiques commencent à se rouvrir ; quelques carmélites, quelques capucines et quelques religieux sont rentrés dans leurs maisons. Les jésuites sont de ce nombre, ainsi que les pères de Saint-Philippe-de-Néri et quelques franciscains. Il est vrai qu'ils sont " ignorés " par le gouvernement mexicain.

Seules, les dames du Sacré-Cœur, ont pu s'établir librement dans le pays, elles possèdent les beaux pensionnats de Mexico, de Guanajuato et de San-Luis-de-Potosi. Porfirio Diaz, sous l'inspiration sans doute de son épouse, Dona Carmelita de Rubio, a pris l'institution sous sa haute protection.

***

Dans l'après-midi, nous prenons à la gare les tramways pour nous rendre au cœur de la ville. Les rues sont pavées de pierre ou de brique, et dans plusieurs, un ruisseau coule au centre, incessamment,

c'est dire qu'elles sont d'une propreté irréprochable Les édifices publics sont assez imposants, principalement le Capitole d'Etat avec ses belles arcades. Nous y trouvons de superbes magasins, tenus surtout par des étrangers.

Nous entrons après avoir gravi de longs escaliers de pierre, dans la vieille église de la Soledad, qui ressemble par son extérieur sévère et ses tours peu élevées, à une redoutable forteresse ; d'ailleurs, dans ses murailles épaisses, percées de meurtrières on y a installé, à plusieurs reprises déjà, en temps de guerre, des canons et des obusiers qui ont semé la mort dans les rangs des assiégeants. Si sa mine extérieure, toute militaire, est sans grâce, il n'en est pas de même de son intérieur, qui est très élégant. Elle possède plusieurs magnifiques peintures et de très beaux bois sculptés.

L'église cathédrale est pleine de majesté, on nous dit qu'elle a coûté $2,000,000.00. Actuellement elle est à rafraîchir son enceinte et ses chapelles ; elle sera très gentille avec ses voûtes blanches et dorées quand elle aura complété sa toilette ; mais aujourd'hui nous en sortons, nos habits couverts de plâtre.

L'Eglise la plus riche du Mexique et même du

continent, est l'église de San-Domingo, la merveille de Oaxaca. Nous y voyons un luxe de dorure, une prodigalité de sculptures éblouissantes. Ses voûtes, ses colonnes, ses chapelles, ses statues sont littéralement couvertes d'or. Les peintures des grands artistes peuvent à peine s'enchâsser parmi cette splendeur. Les autels sont en marbre et en onyx et le pavement en belle mosaïque. S'il y a quelque chose qui déplaît dans cette somptuosité, c'est son faste presque oriental, c'est l'or pur qui surcharge sa parure, c'est son extrême richesse. Elle a coûté la somme de $13,000,000.00.

Des églises, on en voit dans toutes les rues, et chacune ferait l'honneur de n'importe quelle ville canadienne. Voici la liste des principales, avec leur date de fondation : San-Juan-de-Dios, 1532 ; El-Carmen-Bajo, 1544 : la Cathédrale, 1553 ; las Mercedes, 1570 ; San-Cosme, 1576 ; la Compania, 1579 ; las Nieves, 1581 ; la Soledad, 1582 ; San-Francisco, 1592 ; San-Felipe, 1638 ; El-Carmen-Alto, 1679 ; Guadalupe, 1686 ; San-Agustin, 1699 ; Consolacion, 1706 ; las Capuchinas, 1728 ; El-Calvario, 1729 ; El-Patrocinio, 1755 ; los Principes, 1782 ; Sangre-de-Cristo, 1791 ; la Defensa, 1792 ; Betlem, 1807.

Dans presque toutes, nous y trouvons la même architecture, les mêmes dorures et la même profusion de tableaux. A force d'examiner tant de richesses, nous devenons comme blasés ; ce qui nous ravissait, il y a quinze jours, nous laisse maintenant indifférents.

***

Je demande à un marchand de la ville, chez qui j'achète des photographies, comment se fait-il qu'au Mexique il y a tant et de si belles églises, lorsque le peuple me paraît si pauvre ? Il m'explique que la plupart des monuments religieux ont été bâtis au XVIe et au XVIIe siècle, quand l'Eglise catholique était toute-puissante dans le pays. Le clergé, qui possédait de grands biens sous la domination espagnole, employait ses revenus à construire d'opulentes églises. En outre, les Indiens, dans toute la ferveur de leur conversion à la foi chrétienne, donnaient leur travail à titre quasi-gratuit pour extraire les matériaux et édifier ; et les familles espagnoles, généralement riches, fournissaient libéralement l'or et l'argent pour l'embellissement de la maison du

Seigneur. C'est ainsi que le Mexique est devenu le pays des églises.

***

Et en-dehors des églises, c'est un peuple pieds-nus, misérablement vêtu. Les femmes sont ici outrageusement décolletées.

A chacun de nos repas que nous prenons dans le *Chililitli*, notre char découvert, nous sommes entourés d'une cinquantaine de mendiants qui guettent, à la façon des chiens autour de la table. Cela gâte notre appétit de voir, outre les enfants, des jeunes filles, même des femmes qui nous tendent la main pour avoir les restes de nos assiettes. On se bouscule, on se heurte pour saisir un morceau de pain ou une carcasse de poulet. Il est évident, que ces gens au ventre affamé, ne connaissent pas les belles manières.

CHAPITRE DOUZIÈME

Il faut aller à MITLA. — Les Américains sont plus alertes que les Canadiens. — Le gros arbre de Tule. — Le soleil est à pic.—TLACOCHAHUAYA. — TLACOLULA. — Des vers de Shakespeare. — L'*hacienda* de Don Félix Quero. — Un examen d'écoles. — Les ruines de Mitla. — Que de paniers ! — Le photographe prend un joli groupe.—Les gorges de montagnes affreuses.— On voit faire des *tortillas* à TOMELLIN. — Un repas plantureux. — Un vieux garçon grincheux. — Les bains de TEHUACAN. — Où nous avons failli devenir poètes. — Le rendez-vous de tous les oiseaux.

VOUS venez sans doute à Mitla ?

Mais certainement, cher Monsieur, c'est pour cela que je viens d'acheter cet énorme *sombrero* en belle paille du pays.

Question et réponse très à la mode, ce matin, dans notre train. Nous partons, le 20 février, à 11 heures, apportant avec nous, une de ces boîtes

que le nègre distribue si libéralement : c'est le lunch qui se prendra en chemin.

Visiter le Mexique et ne pas se rendre à Mitla ; ce serait comme faire son tour d'Italie et ne pas voir Pompéi, comme aller en Egypte et omettre le pèlerinage aux pyramides et aux ruines de Karnak. C'est manquer ce qu'il y a de plus intéressant dans tout le voyage, proclame doctoralement notre itinéraire.

En route donc pour Mitla !

***

Nous quittons Oaxaca en tramways, puis nous faisons cinq à six milles en chemin de fer, et le reste du trajet, soit vingt-quatre milles, doit être parcouru en simple voiture tirée par des mules.

Nous Canadiens, nous nous étions bien promis de ne pas être lents à descendre du train, pour choisir une des meilleures voitures mises à la disposition des touristes. Mais hélas ! les Américains ont fait le même vœu que nous ; et c'est dans le voisinage du plus triste équipage imaginable, que nous nous retrouvons tous les trois, après notre recherche

d'une voiture décente. Notre attelage n'est ni de première ni de troisième classe, mais il faut bien embarquer quand même, c'est la seule voiture libre.

Nous sommes ici, au village de Santa-Maria-de-Tule. Sur la place de l'église, s'élève le plus gros arbre du monde, qui a dû abriter sous son feuillage plusieurs générations de Toltèques, au VIIe siècle. Le tronc de ce géant de la végétation a 154 pieds de circonférence ; vingt-huit personnes se tenant par la main, les bras étendus, l'embrassent à peine. Humboldt, le célèbre explorateur allemand, qui a visité le Mexique en 1803, a fait placer dans cet arbre une tablette avec inscription ; aujourd'hui cette tablette est à moitié cachée par l'écorce qui l'a envahie (1).

***

(1) Le gros arbre de Tule, de la famille des *ahuahuetes*, s'il est le roi du règne végétal, par son diamètre, il ne détient pas la palme cependant par la hauteur, car il n'a que cent vingt pieds. En Californie, des *sequoias* ont trente pieds de diamètre et trois cent cinquante pieds de hauteur ; et le *Gros-Ben* de l'Australie a cinquante-six pieds de circonférence et plus de quatre cents pieds de hauteur.

Maintenant poussons nos mules vers Mitla.

La route est sablonneuse, malaisée et fertile en cahots. Deux chaînes de montagnes encadrent notre chemin, et pour perspective lointaine, nous avons une autre chaîne de montagnes. Le sol brûlé par la sécheresse de la saison, n'a aucune verdure. Cependant nous voyons des troupeaux de bœufs brouter dans la bruyère. Le soleil, juste au-dessus de notre tête, lance ses rayons de feu verticalement ; pas la moindre brise dans cette atmosphère embrasée : c'est comme durant les chaleurs suffocantes de juillet ; et nos deux rossinantes ne se pressent pas. Nous souhaitons tout bas, aux amis du Canada, comme pendant à notre malaise, la plus belle *poudrerie* de l'hiver. La monotonie et le silence de la route ne sont interrompus, que par la rencontre de quelques lourds chariots traînés par des bœufs, et, par les grognements rauques de notre cocher et les claquements terribles de son fouet sur les travails de la voiture. Les autres touristes nous dépassent, les uns après les autres, en nous jetant un petit air de pitié, qui devrait faire rougir nos mules, si elles avaient pour deux sous de fierté.

Nous traversons presque au galop, l'antique vil-

lage de Tlacochahuaya, à demi caché derrière une haute haie de cactus qui borde le chemin public. Quel peuple déguenillé et démoralisé demeure dans ces paillottes misérables ! Au passage, nous sommes salués par les mille aboiements des chiens du bourg ; tandis qu'à côté des roues de notre voiture, trottinent une nuée de bambins, nus comme des bronzes de musée, et qui nous demandent des *centavos*, avec force gestes.

A quelques cinq milles plus loin, nous arrêtons dans la ville indienne de Tlacolula, pour donner un peu de repos à nos mules. Nous profitons de cet arrêt pour faire notre visite au Saint-Sacrement, dans la vieille église de l'endroit. Qu'il est doux pour le catholique, pour le prêtre surtout, de pouvoir s'agenouiller dans tous les pays de l'univers, au pied du tabernacle de ce même Dieu qui a rempli de joie sa jeunesse !

Il y a marché à Tlacolula, aujourd'hui ; beaucoup de vendeurs mais peu d'acheteurs. Ici encore, nous sommes entourés de toute la jeunesse, plutôt brune que dorée, qui semble ne savoir faire qu'un mouvement : tendre la main ; et ne savoir dire que ces mots : *deme un centavo*, donnez-moi un sou.

***

Nous arrivons à Mitla vers 5 heures, harassés et presque éreintés. Notre première préoccupation fut non pas de trouver les ruines, mais bien M. Campbell, pour décharger dans son gilet nos amers griefs. En parfait diplomate, qu'il est, notre gérant sut rasséréner nos âmes endolories, en nous citant des vers sublimes de Shakespeare, que nous n'avons pas compris.

Nous trouvons asile dans la magnifique *hacienda* de Don Felix Quero. Depuis longtemps qu'on nous parle de l'*hacienda* mexicaine, et jusqu'à aujourd'hui, nous ne savions point au juste ce que c'était. Ici, nous en avons une idée exacte. L'*hacienda* comprend une spacieuse maison d'habitation et tous les édifices que comporte une exploitation agricole. Elle est entourée d'un mur d'enceinte, garni parfois de meurtrières et de créneaux, pour être à l'abri d'un coup de main. Les Indiens habitent, en-dehors du mur d'enceinte, des cases en briques cuites au soleil, ou en bambous.

L'*hacienda* de Mitla, baptisée " La Sorpresa, " est une très grande bâtisse avec une splendide cour inté-

rieure, le *patio*. Dans ce *patio* mûrissent des oranges et des citrons, croissent des bananiers, poussent d'innombrables fleurs. Sous la véranda des arcades, des cages en quantité retiennent captifs des oiseaux aux vives couleurs. Il y a de tout dans l'*hacienda* : vaste logis avec une immense salle à dîner et plusieurs chambres à coucher, cantine, magasin, bureau de poste, prison, écurie et école.

Nous allons visiter l'école des filles : les élèves sont nombreuses. La maîtresse, qui entend assez bien l'anglais, nous dit que ses élèves parlent deux langues : le zapotèque et l'espagnol. Nous trouvons un groupe de petites filles occupées à des travaux de couture. Ah ! si elles pouvaient apprendre à l'école, la manière de se raccommoder, cela vaudrait bien l'étude de l'*art poétique de Boileau* ; car leur peau remplace trop souvent le coton dans leur accoutrement. Nous passons chez les garçons, nous en comptons bien une trentaine ; ils sont tout aussi déguenillés, sinon plus, que leurs jeunes sœurs. Nous faisons subir, ici, un examen très sévère, à nos petits Indiens aux yeux noirs ! Ils nous lisent de l'espagnol sur un ton que ne désavouerait pas Cervantès lui-même. Qui sait s'il n'y a pas parmi eux un

Président en herbe ? Juarez qui était Zapotèque comme eux, ne savait ni lire ni écrire, à l'âge de douze ans. Quelle gloire ce serait pour nous, si dans quarante ans, nous apprenions que l'élève qui a gagné une belle image à notre examen, est alors Président du Mexique !

Après le souper, nous faisons une promenade dans le village, pour prendre connaissance de sa topographie et de ses monuments ; les maisons sont en bambou et couvertes de paille. Les palissades qui séparent les emplacements, sont faites de cactus géants hauts de vingt pieds et qui se touchent. Nous allons tout près de la petite église, qui subit actuellement d'importantes réparations.

Nous oublions, encore ce soir, que dans les tropiques, la nuit arrive tout à coup. Le crépuscule n'existe pas plus que l'aurore ; le jour s'éteint comme la nuit, sans transition ; il y a un quart d'heure, nous étions en pleine clarté, maintenant nous voilà égarés dans l'obscurité des ruelles de Mitla. Heureusement qu'une personne charitable, à la vue de nos monnaies, nous indique la voie de l'*hacienda*.

Et nous allons nous coucher dans la chambre où il y a trois lits pour *los tres padres* (les trois Pères).

tèque
ge de
i dans
qui a
t alors

enade
de se
s sont
les qui
cactus
chent.
i subit

tropi-
'existe
comme
l'heure,
t nous
Mitla.
la vue
cienda.
nbre où
Pères).

L'ÉGLISE DE LA PYRAMIDE À CHOLULA (voir page 154)

Ma couchette est entourée de dentelles, mais mon matelas est dur comme du bois.

***

21 FÉVRIER. — Après le déjeuner, sous la conduite de notre chef d'expédition, M. Campbell, nous allons visiter les fameuses ruines de Mitla.

Ces ruines tant vantées dans les anciennes chroniques des premiers visiteurs, sont en effet d'une grande splendeur ; il n'y a rien de trivial, ni de vulgaire dans ces murs encore intacts, d'une trentaine de pieds de hauteur, bâtis on ne sait quand, peut-être plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Sommes-nous en face d'un temple immense, élevé à quelque divinité inconnue, adorée par les peuples préhistoriques de ce continent ; ou d'un palais somptueux, habité par un roi qui fut tout-puissant sur ce sol d'Amérique, dans la nuit des temps ? Rien ne peut soulever le voile épais qui couvre le mystère de ces ruines. Ici, il n'y a pas d'histoire, pas même de légende. Le célèbre franciscain, Martin de Valence, qui a visité Mitla en 1533, s'est contenté de faire la description des ruines, sans nous dire un mot de son histoire.

Nous pénétrons dans la vaste enceinte, où il y a plusieurs grandes salles ; l'une d'elles est appelée la salle des mosaïques, remarquable par ses dessins compliqués, faits avec des petites pierres taillées, qu'on ne trouve nulle part ailleurs, chez aucun peuple de l'antiquité ; une autre salle dite des monolithes, possède six énormes blocs de pierre parfaitement cylindriques et qui doivent peser plusieurs tonnes.

Nous nous demandons, qui a taillé ces monolithes et avec quels ciseaux ? Car le fer n'était pas en usage alors. D'où a-t-on extrait ces immenses pierres pour les murs ? Comment a-t-on pu charroyer ces pesants matériaux jusqu'à cet endroit, vu qu'au Mexique, avant l'arrivée des Espagnols, il n'y avait aucune bête de somme, aucun quadrupède domestique ni grand ni moyen ? Le bœuf, le cheval, l'âne, le chameau manquaient complètement ; de même le mouton et la chèvre.

Sous ces constructions, il y a des corridors souterrains, aussi enjolivés de mosaïques et très bien conservés : nous les traversons, éclairés par des chandelles.

Ce qui nous paraît être indubitable, c'est qu'à

une époque perdue dans les siècles passés, il y avait à Mitla une ville opulente, habitée par des ouvriers très habiles.

Secouant le charme du mystère qui nous a envahis, dans ces ruines si intéressantes, nous retournons à notre *hacienda* pour y retrouver toute la gent écolière qui nous attend avec des brassées de paniers. S'il n'y a plus aujourd'hui à Mitla de ces architectes, constructeurs de temples païens, il y a encore des faiseuses de paniers très adroites. Les petites filles aux yeux noirs comme la nuit et aux cheveux plus noirs encore, veulent à tout prix nous faire acheter leurs paniers, et lorsqu'elles nous en ont vendu à chacun une demi-douzaine, elle reviennent ensuite avec toute une collection de petites pierres sculptées grossièrement, qu'elles disent avoir été trouvées dans les ruines. Achetons encore, achetons toujours ; car nous allons dire bientôt un adieu éternel à ces lieux.

***

C'est le complément du voyage que cette excursion à Mitla, mais qu'elle coûte cher ! Nous sommes contents de l'avoir faite, mais nous ne voudrions

point y retourner. Je dirai au futur touriste : Allez à Mitla, mais n'y allez qu'une fois. Car il nous faut revenir à Oaxaca, par le même chemin, sous le même soleil, dans la même poussière et avec le même équipage.

Nous arrêtons encore à Tlacolula, où nous avons de nouveau l'occasion de jeter des *centavos* à la race quêteuse. Pendant que je suis entouré de toute la brillante jeunesse du village qui se bouscule pour saisir les sous que je leur lance : voilà que le photographe de l'expédition a braqué soudain son instrument sur le groupe pittoresque que nous formons. Je suis heureux de l'évènement, au-delà de toute expression, puisque mes arrière-neveux pourront constater par une image authentique, combien leur cher oncle était populaire chez les Zapotèques en l'an 1906 !

Nous arrivons à Oaxaca à 5 heures du soir.

***

22 FÉVRIER. — Nous partons d'Oaxaca, un peu avant le jour. Nous sommes dans un pays montagneux au possible, dans des solitudes à l'aspect sau-

vage et désolé. Nous avons voyagé jusqu'ici, tantôt sur la cime des montagnes, tantôt sur leurs pentes ; aujourd'hui c'est à leur pied que notre train file à pleine vapeur vers le nord. Nous suivons une petite rivière, encaissée dans des contreforts abrupts d'une immense hauteur, nous faisons comme elle, les mêmes sinuosités capricieuses ; les méandres tortueux de son lit, ont fourni le tracé du *Chemin de fer du Sud.* Il nous semble, qu'il n'y a pas plus de trois cents pieds, entre ces deux chaînes de montagnes gigantesques. Quelques fois elles se rapprochent davantage comme pour s'étreindre ; alors notre train perdant son droit de passage près de la rivière, sa compagne de route, s'enfonce résolûment, par des tunnels, dans leurs flancs granitiques. Il est 8 heures, et ces gorges affreuses sont encore remplies d'ombre, les sommets seuls sont inondés de lumière.

Ces montagnes sont de toutes les couleurs : rouges, verdâtres, bleues, grises, striées de blanc. Tantôt leur lit de pierre est horizontal, tantôt oblique ; partout d'énormes blocs erratiques, lancés par quelques volcans éteints, parsèment ou leur crête ou leur penchant. C'est évident, qu'il y a eu au Mexique des tempêtes épouvantables, durant les époques

géologiques. Ce pays bouleversé nous rappelle éloquemment ces paroles du psalmiste : *Montes, exultastis sicut arietes, et colles sicut agni ovium. A facie Domini mota est terra.* Pourquoi, montagnes avez-vous sauté comme des béliers ? et vous, collines, comme les agneaux des brebis ? C'est que la terre a été ébranlée à la présence du Seigneur.

Quand nous sortons de ces contrées tourmentées, nous sommes en vue de Tomellin.

***

Ici, nous sommes sur la terre chaude (*tierra caliente*) ; aussi la température est élevée et la végétation luxuriante du tropique s'étale dans toute son exubérance. Champs de cannes à sucre, de maïs et d'orge mûre se succèdent indéfiniment. Des plantations de bananiers chargés de fruits et d'orangers fleuris, ombragent de leur verdure les huttes couvertes de paille des Mexicains. A Tomellin, des marchandes de fruits nous attendent au débarcadère ; nous achetons d'elles, par simple curiosité des grenades, des chirimoyas, des goyaves, des manyos et d'autres fruits exotiques. Mais pour nos gourmets,

la merveille de Tomellin, c'est son restaurant chinois, tenu par Don Dyck ; nous y trouvons des tables chargées de mets choisis, et servies avec une élégance que nous ne pouvions soupçonner dans ces parages. Il était temps qu'un bon repas vint remplacer le menu trop uniforme d'Oaxaca, car déjà, comme du temps des Israélites dans le désert, on entendait des murmures à propos de la nourriture. Parmi nos touristes, j'en connais quelques-uns qui me paraissent très soucieux de leur ventre : le plus touchant paysage pour eux, c'est d'apercevoir sur une nappe, une série de petits plats. Dans notre compartiment, nous avons un de ces types grincheux chargé de rhumatismes et de caprices, et que nous avons baptisé à l'aventure sous le nom de " *vieux garçon* ". Il nous fait entendre, à tout instant, ses doléances ; et entre deux jérémiades, il note dans son carnet avec une scrupuleuse exactitude le menu de chaque jour.

Nous visitons le village pittoresque de Tomellin ; nous entrons même, sous les regards bienveillants des maîtres de céans l'intérieur des huttes. Une seule pièce compose l'habitation ; pour plafond, la paille de la toiture et les perches qui la soutiennent

dans un coin, un immense lit de camp et quelques nattes ; la muraille en bambou est ornementée d'une vieille image de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe. A l'extérieur, près de la cabane, s'élève un petit fourneau de terre, recouvert d'une tôle : c'est là que la Mexicaine fait les *tortillas*, petites galettes de maïs en forme de crêpes, et qu'elle cuit au fur et à mesure et qu'on mange chaudes. C'était plaisir de voir assis par terre, près du fourneau, un brave *péon* (ouvrier) mangeant avec grand appétit des *tortillas* saucées dans des confitures. Je suis sûr que celui-ci n'a ni rhumatisme, ni carnet de menu.

***

Nous partons, vers 10 heures, de ce pays de la bonne chère, pour la ville de Tehuacan. Nous nous enfonçons presque aussitôt dans d'autres gorges de montagnes, non moins affreuses que celles de ce matin. A tour de rôle nous traversons les Canons de Tomellin, de los Cuès et du Rio-Salado ; et comme nous sommes dans les vrais tropiques, les villages de Cuicatlan, Quiotepec, Tecomavaca, San-Antonio et Pantzingo qui se trouvent sur notre route, dispa-

Une rue de Oaxaca (voir page 165)

raissent presque dans les plantations de bananiers.

Des tramways spéciaux nous attendent à la gare de Tehuacan. Nous nous faisons conduire immédiatement aux fameux bains d'eau tiède qui ont rendu la ville célèbre. Un hôtel-sanatorium très spacieux, avec toutes les améliorations modernes, est bâti sur les sources. Il y a dans cette construction, de splendides cours intérieures et de nombreuses chambres particulières, pour les malades qui viennent demander des cures merveilleuses aux eaux de Tehuacan. Il nous semble qu'il ferait bon d'être malade ici ! Plusieurs de nos touristes profitent de l'occasion pour prendre un bain ; je souhaite en particulier, que notre " vieux garçon " se guérisse radicalement de ses rhumatismes et de ses autres infirmités !

En face de ce paradis des malades et des convalescents, il y a de superbes avenues bordées d'arbres fleuris. Quelle belle promenade pleine de charme nous faisons dans ces allées ombreuses, qu'égaie le murmure d'un petit ruisseau, qui coule ses eaux limpides, tout à côté ! Si nous avions passé deux heures de plus dans ce lieu enchanteur, nous en serions sortis probablement poètes lyriques ; et

nous aurions pris peut-être notre mule très prosaïque pour un Pégase en chair et en os !

***

Nous allons ensuite visiter la ville qui contient dans ses annales un incident historique.

D'après la convention de la Soledad (1862), les troupes alliées des puissances, en attendant l'essai d'un arrangement par voie diplomatique de leurs réclamations, pouvaient pénétrer jusqu'à Jalapa, Orizaba et Tehuacan pour échapper aux miasmes mortifères de la côte. La ville de Tehuacan fut désignée pour le campement de l'armée française. La France ne voulut point souscrire aux termes de cette convention ; des renforts, sous le commandement de Lorencez, furent envoyés au Mexique et ce fut le commencement de la campagne du Mexique (1862-1867).

Tehuacan est une belle petite ville de 7,395 âmes. Ses rues, avec leur rangée d'arbres, juste au milieu de la voie, lui donnent une physionomie très originale. Nous allons faire une courte prière dans l'église principale, car il y en a plusieurs. Elle est

jolie avec sa blanche façade, mais l'intérieur est assez modeste. Nous traversons la *plaza* toujours ravissante ! mais ici, on dirait que tous les oiseaux de la république se sont donné rendez-vous. Il y en a des milliers et des milliers pour le concert du soir, quel concert !

Nous achetons de l'onyx, car Tehuacan est encore une ville d'onyx. De fait, toute la vallée de Puebla est très riche en carrières de marbre, et ses lits d'onyx sont presque inépuisables.

Heureux de nos transactions, nous revenons prendre notre train pour Jalapa.

CHAPITRE TREIZIÈME

En chemin de fer au-dessus des nuages. — JALAPA. — Le pays du café. — Végétation du tropique. — Les Jalapanaises sont des ensorceleuses. — Québec est battu.— Les églises. — Système abusif de l'Espagne envers ses colonies. — En voulez-vous du jalap ? — VERA-CRUZ. — Le *vomito*. — Une église bleue. — Il faut faire sa provision de cigares. — Les *zopilotes*. — Les requins ne mangent pas de chrétiens ! — Nous sautons les montagnes. — CORDOBA. — Un riche ostensoir.—Le traité de Cordoba -Sumidero.—Un orage.

NOUS avons voyagé toute la nuit, affreusement ballottés dans nos étroits wagons mexicains. A notre réveil, le 23 février notre train courait à toute vitesse sur la cime d'une chaîne de montagnes. Quelle grandiose perspective s'offre ici à notre regard ! En bas, comme par échelons, d'autres cimes de montagnes, dans le lointain, les nuages, comme une

immense nappe blanche, nous donnent l'illusion de l'océan. Ce n'est pas banal du tout de voyager en chemin de fer au-dessus des nuages !

Sur les crêtes, dans les ravins, des petites églises dressent fièrement leurs tours couronnées de la croix ; les villages mexicains semblent dormir en paix, près de l'église paroissiale. Il fait froid le matin sur ces hauteurs. Des forêts de pins verdissent partout l'horizon. Nous arrêtons un instant à Cruz-Verde, car c'est à partir d'ici que nous commençons à descendre la montagne pour aller au cœur même des tropiques. Avec quelle précaution, notre train descend, degré par degré, cet immense escalier ; il sait être gracieux dans ses tours et ses détours savants. On dirait qu'il laisse avec regret les sommets.

De ce point élevé, où nous sommes encore, le regard embrasse une vallée charmante, entourée d'une ceinture de montagnes brumeuses. Le Cofre de Perote, volcan éteint, qui se présente sous la forme d'un bloc carré, domine cette ceinture. Au pied du pic de Macuiltepetl, sur le tapis de verdure qui couvre la vallée et au milieu de plantations de bananiers et de caféiers, s'élève la ville de Jalapa.

Placée entre le brouillard glacial des montagnes qui l'entourent et l'atmosphère embrasée du rivage de la mer, Jalapa n'est visitée que par de tièdes brises chargées de doux parfums. D'épaisses vapeurs, qui d'ordinaire, forment comme un dais mobile au-dessus de la plaine, lui prêtent une fraîcheur délicieuse ; mais aujourd'hui le soleil seul règne triomphant, sur la ville inondée de lumière.

***

Nous voici à la gare de Jalapa, vers 10 heures ; mais nous ne faisons que changer de locomotive ici, car nous allons visiter le pays du café, en plein tropique.

Précisément en arrivant à Jalapa, nous assistons à un accident de chemin de fer : deux locomotives qui traînent un convoi de charbon, sur la voie ferrée parallèle à la nôtre, se renversent lourdement devant nous ; heureusement tout se résume à quelques tonnes de charbon violemment lancées par terre.

Nous traversons, dans notre trajet qui s'effectue au milieu d'un pays très accidenté, les trois petites villes de Coatepec, Xico et Teocelo. Notre train

passe et repasse plusieurs fois sur un chemin public pavé de pierres et qui date des Espagnols : c'est la route qu'a suivie Cortez dans son expédition de la conquête. Nous franchissons des ponts en acier jetés au-dessus des précipices : en bas il y a une petite rivière qui court en torrents. Dans ses eaux limpides, les femmes lavent leur linge. Rien d'aussi pittoresque que le paysage qui s'offre à nos regards

Le soleil est ardent, car il est dans son royaume. La végétation est de toute beauté et de toute richesse. Dans les forêts, les arbres sont étreints par les lierres et les lianes qui les enlacent de leurs mille bras, et retombent ensuite de tous côtés, en guirlandes gracieuses. Les fougères arborescentes, agitées par la brise, comme d'immenses éventails, viennent frôler notre train sur son passage. Pénétrer dans ces forêts du tropique, vrais fouillis inextricables, nous semble chose presque impossible. Les ravins et les coteaux sont couverts de plantations de bananiers, de caféiers, de maïs, de cannes à sucre et de tabac. Mais c'est surtout le café qui est cultivé dans cette région.

Les caféiers sont rangés symétriquement et forment d'innombrables lignes parallèles, car les arbus-

blic
t la
le la
ier
une
eaux
aussi
ards
aume.
toute
reints
leurs
és, en
centes,
entails,
Péné-
s inex-
le. Les
tions de
sucre et
cultivé

t et for-
s arbus-

LE GROS ARBRE DE TULE (voir page 171)

tes sont invariablement plantés à environ douze pieds d'intervalle. Au bout de trois ans, le jeune plant donne une faible cueillette, mais à partir de la quatrième année, il fournit deux ou trois fois l'an, son fruit pendant une trentaine d'années. En cette saison, il est en pleine maturité, des femmes et des enfants, une hotte sur le dos, ou le panier au bras, cueillent les fruits qui ressemblent à une belle cerise longue, d'un rouge brillant. Nous avons visité une ferme (*terreiro*) à Teocelo, où l'on fait sécher en quantité les précieuses graines. Pendant des semaines le café sèche au soleil ; des ouvriers armés de racloirs en bois, sont sans cesse occupés à le retourner en traçant tout le long de la couche de minces sentiers. Quand la pulpe est bien sèche, on emploie une machine qui décortique le grain, le débarrasse de son enveloppe et le rend propre à l'usage. Chaque fruit contient deux grains qui en forment le noyau.

Cette excursion dans le pays du café, nous a tout particulièrement intéressés.

***

Nous revenons vers 2 heures à Jalapa, cette fois-ci, c'est pour la visiter. Jalapa est une ville de 20,000 âmes, où réside l'évêque de Vera-Cruz, ainsi que le gouverneur de l'Etat. C'est une ville où tout est vieux, et qui sent le XVIe siècle à chaque coin de rue , volontiers nous la prendrions pour la grand'mère de toutes les autres villes mexicaines, si elle avait quelque ressemblance avec ces dernières. Mais non, Jalapa est plutôt mauresque qu'espagnole par l'apparence. Les maisons sont typiques, avec leurs combles qui avancent sur la rue et leurs fenêtres grillées de grosses barres de fer : on croirait qu'elles sont toutes des prisons renfermant de dangereux criminels,s'il n'y avait pas derrière le grillage, une jeune *Senorita* qui fait valoir à toute heure du jourses beaux yeux noirs.Il y a un proverbe mexicain qui dit : *Las Jalapenas son halaguenas*, les Jalapanaises sont des ensorceleuses. Je ne sais jusqu'à quel point, on est dans le vrai, quand on proclame que les femmes de Jalapa sont les plus belles du Mexique ; nous les avons vues à leurs treillis durant notre promenade, et ma foi ! nous nous demandons encore, si elles n'ont pas volé ou du moins si elles n'ont pas acheté cette réputation à trop bon marché. Mais de

grâce, qu'on n'aille point ébruiter notre sentiment; car nous ne pourrions plus jamais retourner à Jalapa !

Les rues sont tortueuses, à pic à tel point, qu'elles seraient capables de faire rougir de honte ou pâlir de jalousie le vieux Québec. Les voitures n'y passent pas, tout est charroyé à dos d'ânes ; il y a cependant un tramway, traîné par six mules, qui fait le trajet de la gare à la *plaza*. Le système d'égout s'opère à découvert, au beau milieu du chemin, pavé de gros cailloux ; c'est une ville très propre, puisque chaque pluie est pour elle un lavage complet. Et il pleut horriblement à Jalapa.

Nous arrivons à la cathédrale, en escaladant un magnifique escalier de pierre ; c'est une antique église qui est à faire sa toilette par d'importantes réparations à sa façade. Dans son unique tour, se trouve la plus ancienne horloge de l'Amérique. L'intérieur est sobre mais imposant ; quand nous y pénétrons, les chanoines aidés de jeunes enfants, chantent l'office. C'est vraiment édifiant que d'entrer dans une cathédrale du Mexique ; nous sommes toujours certains d'assister à des cérémonies religieuses : le matin, c'est la messe du chapitre et les heures canoniales, et dans l'après-midi, ce sont

les vêpres et les matines. Les autres églises de Jalapa sont : San-Francisco, 1555 ; San-Juan-de-Dios, San-Hipolito, 1641 ; San-José, 1770 ; El-Calvario, 1805. Le diocèse de Vera-Cruz, dont le siège épiscopal est à Jalapa, a été érigé le 1er juin 1850 par Pie IX.

En face de la cathédrale est la *plaza*, très belle et très fleurie, le rendez-vous de tous ceux qui ont des moments de loisir ; et les désœuvrés au Mexique ne manquent pas ; ici, on sait prendre la vie par son beau côté, on n'use du travail qu'avec une extrême réserve : ne pas faire aujourd'hui ce qui peut se remettre à demain, semble être la devise de plus d'un citoyen de la grande république.

Le plus beau monument civil de Jalapa est le palais de son gouverneur : grande et imposante construction, avec des arcades espagnoles.

Jalapa a, je ne sais, quel air de vieille bourgeoisie qu'on ne rencontre pas ailleurs ; il n'y a pas ici notre race sale et mendiante.

***

Cette ville nous fait c[illegible]ître par son histoire, le système abusif de l'Espagne vis-à-vis de ses colo-

nies. Les deux grandes industries du Mexique, sous le régime colonial, furent l'agriculture et les mines. Elles n'étaient pas sans entraves. L'Espagne pratiquait envers ses colonies, dans toute sa rigueur, la politique restrictive qui était alors en honneur parmi tous les cabinets européens. La métropole se réservait de fournir les habitants des colonies d'articles manufacturés. La seule concession qu'on leur fit, consistait à permettre aux chefs de famille de produire par le travail domestique, chacun pour soi, certains objets usuels. L'Angleterre n'avait-elle pas interdit toute manufacture au Canada, dans le siècle dernier, pour nous vendre son drap ? Dans les provinces espagnoles on allait plus loin. Il était défendu de se livrer à certaines cultures dont le bénéfice était réservé à la métropole. Rien de plus aisé que de cultiver la vigne et l'olivier sur le plateau mexicain ; mais il était posé en principe que la Péninsule devait fournir au Mexique le vin et l'huile. L'accès du pays était hermétiquement fermé aux étrangers, quels qu'ils fussent. Il fallut une autorisation spéciale, pour que M. Humboldt, pût faire dans les colonies espagnoles, le grand voyage qui a été si profitable à la science. Le commerce

même avec la métropole et les possessions espagnoles n'était permis que par deux ports : celui de Vera-Cruz pour l'Espagne, celui d'Acapulco pour les Philippines ; et de toute l'Espagne, deux villes seules, Cadix et Séville, avaient le monopole du commerce avec le Mexique. Les commerçants de ces deux cités prenaient leurs aises à l'égard de cette belle colonie. Tous les trois ou quatre ans seulement, les navires chargés de marchandises partaient de Cadix en flotte. L'achat de tout ce qu'ils apportaient était entre les mains de huit ou dix maisons de Mexico, qui exerçaient ainsi le monopole. Il se tenait alors une foire à Jalapa, et l'approvisionnement d'un vaste empire se traitait, dit M. de Humboldt, comme celui d'une place bloquée. Ce fut seulement en 1778, que l'on mit fin à ce régime abusif. L'honneur de cette réforme, qui changea la face du commerce mexicain, est dû au roi Charles III (1).

Jalapa a toujours exporté et exporte encore plusieurs drogues médicinales, entre autres la salsepa-

(1) La plupart de ces renseignements, sur le système abusif de l'Espagne à l'égard de ses colonies, ont été puisés dans l'*Encyclopédie du XIXe siècle*.

reille et le jalap ; cette dernière surtout qui a fait la terreur de notre jeune âge, lorsqu'il nous fallait prendre une purgation, suivant le jugement du docte médecin de la famille.

Nous partons ce soir de Jalapa ; et le dirai-je ? si nous ne craignions point tant la douane, nous remplirions certainement nos sacs de voyage de jalap, pour donner à tous nos amis un petit souvenir du Mexique !

***

24 FÉVRIER. — A notre réveil, la première chose que nous voyons, c'est la haute mâture d'un steamer tout près de notre train ; car nous sommes dans le port de mer de Vera-Cruz, le principal et le plus fréquenté du Mexique. C'est Cortez lui-même qui lui a donné ce nom : *La Santa-Vera-Cruz*, la Sainte Vraie Croix, parcequ'il y débarqua avec sa petite troupe, le 21 avril 1519, le soir du Jeudi-Saint.

Nous allons sur les quais ; des navires y déchargent leurs marchandises ou prennent leur cargaison. C'est d'ici, que partaient au XVIIe et au XVIIIe siècle les galions chargés de barres d'argent pour l'Es-

pagne : que de millions de dollars venant du Mexique, allaient chaque année enrichir le trésor de la mère-patrie !

On a fait de grands travaux dans le port, dont le mouillage était peu sûr autrefois, en y construisant d'immenses jetées et un magnifique môle. Ce matin, des brouillards épais répandus sur le golfe, limitent joliment notre horizon : à peine pouvons-nous voir le môle, qui met la ville à couvert de l'impétuosité des vagues.

Il fait déjà une chaleur intense, à 9 heures ; le soleil est dans toute sa brûlante splendeur et verse à profusion ses gerbes étincelantes ; heureusement que notre séjour ici sera de courte durée. Je me promets bien aussi, à mon retour au Canada, de dissuader quiconque serait en quête de fraîcheur, l'été prochain, d'aller en villégiature à Vera-Cruz, sous prétexte que c'est une place d'eau, car il serait cruellement désabusé ; sans compter que la fièvre jaune pourrait le guetter et le saisir au débarcadère même.

***

Vera-Cruz est, dit-on, la ville la plus inhospita-

lière de l'univers, à cause de son fléau de la fièvre jaune qui a établi ici son domicile.

Trois causes, paraît-il, déterminent la fièvre jaune, le *vomito*, comme l'appellent les Mexicains : une forte chaleur, le voisinage de lieux marécageux et une réunion de personnes non acclimatées. C'est au mois de mai, quand le soleil arrive au zénith dans ces contrées et embrase l'atmosphère, que se développe le germe de l'affreux *vomito*. La maladie augmente en intensité jusqu'en septembre et disparait en novembre. Une particularité remarquable de ce fléau à Vera-Cruz, c'est que les personnes nées dans la ville n'en sont pas atteintes, tandis que l'étranger qui n'y séjourne qu'une seule nuit, peut très bien en être victime.

Une grande joie nous était réservée sur ce port de mer : nos luxueux wagons de Chicago que nous avions échangés pour des petits mexicains tout étroits, en la ville de Puebla, sont venus à notre rencontre ici. C'est la petite patrie absente qui nous apparaît, jamais nous n'avons chanté, dans notre cœur, avec plus de sincérité le *home, sweet home !* Nous nous installons avec plaisir dans notre cher " Avis ", en disant un adieu éternel à notre *coche*

dormitorio (wagon-dortoir) qu'un Américain fantaisiste appelait dans son vulgaire langage un *sweat box*, une boîte à transpirer.

Nous allons dans la ville qui est assez jolie dans son ensemble ; beaucoup d'antiques constructions avec quelques-unes assez modernes. Il y a près de la mer, un magnifique hôtel des postes qui ferait l'orgueil d'une ville plus considérable que Vera-Cruz. Suivant notre habitude, nous nous dirigeons tout d'abord à l'église principale pour y faire une courte prière. Celle-ci est dédiée à l'Assomption de la Sainte Vierge. Elle est toute peinte de bleu-pâle, et la lumière qui passe à travers des croisées bleues, teint de bleu toute la nef. Comme dans les autres églises mexicaines, tout autour, il y a des chapelles, mais de différentes couleurs. Il y a la chapelle rouge, la chapelle verte, la chapelle jaune et la chapelle bleue.

Nous pénétrons dans *l'alaméda*, elle est admirable avec ses palmiers, ses arbrisseaux rares et ses fleurs de la terre chaude. Cependant il faut que je le dise encore une bonne fois : notre ignorance de la botanique ne nous a jamais pesé autant que depuis notre arrivée au tropique. A chaque instant, nous sommes en présence d'un arbre curieux ou d'une

fleur gracieuse et nous ne pouvons l'appeler par son nom.

Nous entrons dans plusieurs magasins pour acheter des cigares, car Vera-Cruz est renommée pour son tabac qui est presque l'égal du havane ; nos touristes ne manquent pas non plus de se procurer des panamas très authentiques.

Dans les rues, sur les quais, au-dessus des corniches des maisons nous remarquons des oiseaux singuliers que les Mexicains nomment *zopilotes*, et que nous prendrions, nous, pour des vautours ou d'énormes corbeaux, très haut perchés sur leurs pattes et armés d'un long bec, large et crochu, qui voltigent et cherchent leur pâture. A Vera-Cruz, il y a des nuées de *zopilotes ;* rien ne les effraie, on croirait des oiseaux domestiques. Ils font l'office ici, ce que le département de la voierie, fait dans d'autres cités ; ce sont des balayeurs de rues. Aussi on a des considérations à Vera-Cruz, pour ces employés fidèles qui ne menacent jamais de se mettre en grève, en infligeant une amende de cinq piastres, à quiconque tuerait malicieusement un de ses précieux auxiliaires.

Il y a autant de requins dans la rade de Vera-

Cruz, qu'il y a de *zopilotes* dans les rues. Un voyageur se rendant à bord d'un steamer, demanda au batelier si, en cas de bain forcé, il rapporterait tous ses membres à terre. « Oui, *Senor*, répondit le loup de mer. Les requins aiment notre rade, on dirait qu'elle est pour eux un lieu de plaisance ; ils s'y nourrissent bien. Ils mangent tout ce qui tombe à la mer, tout, excepté *los cristianos* (les chrétiens) ».

La ville de Vera-Cruz a une population de 30,000 âmes.

***

Nous partons de Vera-Cruz à 11 heures, sous une température qui nous fait transpirer un peu trop.

Nous nous dirigeons vers Orizaba par le *Mexicano*, le plus ancien chemin de fer du Mexique, et l'un des plus hardis et des plus pittoresques du monde. Le commencement de la route jusqu'à La Soledad est assez monotone, nous passons dans un pays plat et qui se change facilement en marécages, pendant la saison des pluies ; c'est là que se multiplient à l'infini les microbes de la fièvre jaune, durant l'été. A l'horizon nous ne voyons paraître aucune montagne, chose extraordinaire au Mexique ! Des beaux coco-

tiers chargés de fruits, des palmiers élancés, des dattiers et d'autres arbres qui semblent me dire au passage : nomme-nous donc, ignorant, si tu le peux ! bordent notre ligne de chemin de fer. Aux deux villages de La Tejeria et de La Purga, les maisons de bambou avec toits faits de branches de palmier, seraient des modèles d'habitations hygiéniques, si elles n'étaient pas assises dans le foyer même de l'pestilence !

Mais à La Soledad, des montagnes altières se dressent soudain, et mettent devant nous une barrière qui nous paraît infranchissable. Il nous faut pourtant, en les grimpant, traverser ces obstacles qui ont 8,043 pieds de hauteur. Notre train est divisé en trois tronçons, chacun tiré par une forte locomotive des montagnes, très originale avec ses deux feux et ses deux cheminées : on dirait deux machines soudées bout-à-bout.

C'est encore le paysage sauvage et sublime de l'escalade des monts. Nous sommes au-dessus des précipices de plusieurs centaines de pieds de profondeur, au fond du ravin, une petite rivière qui serait féroce si elle était plus considérable, charroie en torrents ou en cascades ses eaux limpides. En face

de nous, se dresse une autre montagne non moins grandiose, l'ingénieur a jeté, au dessus de l'abîme qui nous en sépare, un pont en acier, et nos trois trains sautent d'une montagne à l'autre. Par six ou sept fois, nous pénétrons au cœur même de la montagne, dans des tunnels obscurs : il nous faut fermer nos fenêtres, si nous ne désirons pas terminer nos jours par l'asphyxie. Ces courses à travers les montagnes, et en longeant des gouffres, sont bien de nature à exciter les émotions les plus diverses.

Je ne sais plus quel écrivain a dit : " La nature est le livre de Dieu, chaque page raconte l'une de ses perfections ". Dans ces montagnes, nous lisons la grandeur et la toute-puissance du Créateur. Notre âme, à la vue de ces magnifiques spectacles, s'élève ravie au-dessus de la terre, plane comme dans une extase, et voudrait chanter l'hymne de l'adoration et de la reconnaissance pour l'Auteur de ces merveilles.

Nous sommes au cœur même des tropiques, aussi quelle riche végétation : des arbres de la plus rare espèce, aux formes bizarres, ombragent la route ; le caféier se marie avec l'oranger, le bananier avec le cocotier ; la vanille se mêle à la canne à sucre ; des

champs de tabac offrent de tous côtés leur verdure veloutée, près des cultures de citronniers aux fruits d'or. Nous traversons plusieurs villages de la *terre chaude :* Camaron, Paso-del-Macho, Atoyac ; les costumes sont excessivement légers ; les enfants surtout, qui pourtant ne sont pas des chérubins, portent trop souvent des habits tissés que d'air et de lumière.

***

A Cordoba, nous faisons un petit arrêt pour acheter des paniers d'oranges juteuses et de beaux ananas parfumés. On veut nous vendre aussi des jeunes orangers et d'autres arbrisseaux, en même temps que des bouquets de roses. Cordoba et Orizaba sont les terres par excellence des ananas, on les trouve amoncelés en tas, dans les champs et contre les haies. Au marché on achète ce fruit succulent, un *centavo* pièce ! Les Mexicains préfèrent à l'ananas le piment brûlant qu'ils avalent à pleine bouche.

Cordoba est une jolie petite ville de 7,000 âmes, dans l'Etat de Vera-Cruz. Des montagnes tapissées de forêts au feuillage toujours vert, l'entourent comme d'une ceinture merveilleuse. Dans le vallon,

des massifs d'orangers, sous bois des caféiers, là des groupes de bananiers aux longues et larges feuilles et chargés de fruits, partout des oiseaux et des fleurs. Cordoba serait un nouvel Eden, si la fièvre jaune n'y exerçait de temps en temps des ravages meurtriers. L'Eglise de Cordoba est très belle et très élégante. Le tabernacle de l'autel du Saint-Sacrement est une œuvre d'art vraiment remarquable. Il est tout en argent et possédait autrefois de belles statues en or massif qui ont été volées par des mains sacrilèges. L'ostensoir d'or, est tout brillant de diamants et de pierres précieuses. C'est un des plus beaux bijoux, à part la couronne de Notre-Dame de la Guadeloupe, que l'on puisse voir au Mexique ; on assure qu'il a couté $80,000, et que pour le seul travail de l'artiste on a donné $15,000.

C'est à Cordoba que fut signé, le 23 août 1821, par Iturbide et le vice-roi O'Donoju le traité qui reconnaissait l'Indépendance du Mexique en sanctionnant le plan d'Iguala.

O'Donoju crut que c'était le seul moyen de conserver les droits de la maison royale sur le Mexique, vu l'état des esprits.

Il avait raison, c'était tout ce que l'Espagne pou-

là des
euilles
fleurs.
jaune
mour-
et très
Sacre-
quable.
belles
mains
ant de
es plus
-Dame
xique ;
le seul

1821,
ité qui
sanc-

de con-
exique,

ne pou-

vait obtenir, mais les Cortez d'Espagne, par leur décret du 13 février 1822, déclarèrent le traité de Cordoba nul et non avenu ; ce fut la perte complète du Mexique pour la mère-patrie.

De Cordoba, nous montons sans cesse. Nous pénétrons bientôt dans le ravin profond de Metlac. Nous passons sur un immense pont en forme de fer à cheval. A Sumidero, nous arrêtons pour contempler une excentricité de la nature : une petite rivière tombe en cascades bouillonnantes dans un gouffre, et sans doute, rougissant de montrer sa colère, elle se cache alors sous terre et ne reparaît que quatre milles plus loin.

Un orage accompagné de quelques coups de tonnerre,—et nous sommes presque dans les nuages !—nous poursuit jusqu'à Orizaba où nous arrivons à 5 heures du soir.

CHAPITRE QUATORZIÈME

ORIZABA. — Un beau fait d'armes. — Messe paroissiale. — Dévotion pour la sainte Eucharistie. — Un orchestre dans les étaux de bouchers. — Pourquoi il y a tant de croix dans les champs. — MALTRATA. — Un volcan chargé d'hivers. — ESPERANZA. — La sp'endeur de la nuit au tropique. — Une journée à Mexico. — Chapultepec. — Un perroquet tombé des nues devient la coqueluche des touristes.

ORIZABA nous paraît charmante, bordée comme elle est, de montagnes bleu-foncé sur l'azur plus clair, d'un ciel pur. De nombreuses petites rivières, que nous nommerions plutôt des ruisseaux, forment un peu partout, des cascades d'argent dans le voisinage de la ville : ce sont ses cours d'eau qui lui ont donné son nom. Orizaba dans la langue indienne signifie : " la joie dans les eaux ".

Bâtie sur la première terrasse au-dessus de la terre chaude, Orizaba possède un climat exceptionnellement salubre : c'est la ville favorite des gens de Vera-Cruz et des côtes, pour y passer l'été. Autrefois il y avait un hôpital pour recevoir les personnes atteintes de la fièvre jaune, on la considérait alors, comme une ville de refuge contre le *vomito*.

En face de la gare du chemin de fer, s'élève une haute colline appelée le *Cerro-del-Borrego* qui domine la ville ; on suit des yeux les sentiers tortueux qui conduisent au sommet. C'est là que s'est accompli un glorieux fait d'armes qui a illustré la France, dans le siècle dernier. Après leur échec du 5 mai 1862, à Puebla, les Français se réfugièrent à Orizaba. Zaragoza leur vainqueur, dans tout l'enthousiasme de sa victoire inespérée, vint occuper le 12 juillet le Cerro-del-Borrego, et espérait écraser facilement la poignée d'hommes que le général Lorencez avait abritée dans la ville. Le 13, Zaragoza disposait son plan de bataille et donnait des ordres pour l'attaque. Les opérations paraissaient bien combinées et les batteries placées au Cerro-del-Borrego, à une portée de pistolet des avants postes français, devaient rendre la défense impossible.

Mais dans la nuit, un petit corps français, commandé par le capitaine Détrie, sortit des lignes, et, protégé par une obscurité profonde, surmontait sans bruit des obstacles naturels, réputés inaccessibles, il abordait à la baïonnette les ennemis endormis et enlevait la position sans tirer un coup de fusil. L'armée française était sauvée.

***

25 FÉVRIER.—Comme c'est aujourd'hui dimanche, de bonne heure ce matin, mon frère et moi, cherchions une église pour entendre la sainte messe : nous entrons dans la première, qui se trouve sur notre passage : et nous nous mêlons sans cérémonie avec la foule des fidèles. Mais le curé a remarqué ces deux étrangers portant le collet romain, aussitôt il dépêche vers nous un enfant de chœur, pour nous demander si nous sommes des *padres* (prêtres), et sur notre réponse affirmative, il vient lui-même nous chercher pour que nous disions la messe. Je deviens l'homme providentiel du curé qui a besoin d'une messe à 8 heures, pour sa paroisse. Heureusement comme je suis à jeun, je puis rendre service à ce bon prêtre,

tout en ayant le bonheur de célébrer le saint sacrifice de la messe, devant plusieurs centaines de pieux Mexicains.

Nous entrons dans deux autres églises. Dans l'une, on chante la grand'messe paroissiale avec diacre et sous-diacre, après l'Evangile, il y a sermon, c'est la première fois que nous entendons prêcher en espagnol. Dans l'autre, le prêtre fait chanter des cantiques aux enfants, convoqués pour le catéchisme ; nous écoutons avec plaisir ces chants si suaves dans une langue si douce.

La plupart des familles mexicaines ont gardé intacte l'ardente piété espagnole. Il est consolant de voir combien les racines de la foi sont profondes dans ces familles, quelle dévotion filiale et naïve on professe pour la Sainte Vierge, quelle piété tendre on a pour la Très Sainte-Eucharistie.

On constate avec évidence que le culte de Jésus-Hostie est profondément implanté dans l'âme et dans les mœurs du peuple mexicain. Les saluts du Saint-Sacrement sont très fréquents, et il y a exposition à toute grand'messe un peu solennelle.

Nous nous promenons sur deux *plazas* remplies de rosiers couverts de belles roses. Nous parcourons

plusieurs rues, très fréquentées par notre peuple au costume pittoresque ; nous ne rencontrons pas ici les haillons sordides que nous avons remarqués dans d'autres villes ; cependant à la messe, nous voyons beaucoup de gens nu-pieds.

Nous ne pouvons nous faire à cette déplorable habitude, générale au Mexique, de convertir le dimanche en un jour de marché. C'est le dimanche, que la ménagère achète sa provision de légumes et de fruits pour la semaine. C'est le dimanche également, que le boucher, derrière sa table chargée de viandes, vend au son plus ou moins mélodieux d'un orchestre, à sa clientèle affairée qu'aujourd'hui, agneau, bœuf et porc. C'est une drôle de mode en usage ici, d'établir une compagnie de musiciens dans un étal de boucher. Tout maître-boucher qui respecte sa corporation, ne débite un gigot qu'au son du violon et ne partage une côtelette que sur des airs de *fandango*.

Nous passons devant une boutique de tailleurs très achalandée : on y coud des habits comme sur semaine. Pourtant s'il y a un sol catholique, c'est bien celui du Mexique, partou nous voyons des églises, partout nous saluons des croix. Durant

notre voyage, nous avons rencontré une multitude de croix plantées en terre, de distance en distance, dans les campagnes mexicaines. Il paraîtrait que ces croix désignent la place où le corps d'un défunt s'est arrêté, tandis qu'on le transportait de sa demeure au lieu de la sépulture. Au Mexique comme en Espagne le corps ne va jamais à l'église.

***

Nous partons d'Orizaba à 2 heures de l'après-midi pour Mexico. J'oubliais de dire que Orizaba a une population de 34,000 âmes.

Lorsque nous avons traversé la ville de Nogales, où se trouvent les plus importantes manufactures de coton du Mexique, après celles de Queretaro ; des hautes montagnes de 4,000 pieds nous entourent tout à coup et semblent nous crier : Il est défendu de passer ici. Halte là ! En sentinelles vigilantes, elles ont bloqué toute issue avec des rochers effrayants. Pourtant il nous faut les traverser. Il n'y a qu'un moyen, c'est de les gravir en les contournant par un chemin raide. Alors notre train est encore partagé en trois tronçons : trois puissantes

locomotives des montagnes s'attèlent à ces tronçons et les voilà à grimper en se cramponnant à la paroi du rocher. Nous décrivons des courbes telles, que parfois nous voyons passer l'extrêmité du train devant nos fenêtres.

Nous arrêtons à Maltrata, quelques minutes seulement, afin de permettre aux deux premiers trains de prendre de l'avance. Les Mexicains nous apportent ici de merveilleuses orchidées qui poussent en parasites dans les arbres, il faudrait payer en dollars partout ailleurs, ce que nous pouvons avoir pour des centins à Maltrata. Nos trois trains sont à différents étages sur le flanc de la montagne ; c'est avec plaisir que les touristes se saluent de la main ou avec leurs mouchoirs ; et nous grimpons encore. Nous côtoyons des précipices horribles que la nature s'épuise à couvrir de fleurs ; tout au fond une rivière bondissante coule ses eaux écumeuses, nous passons par de nombreux tunnels ; et nous grimpons sans cesse et nous grimpons toujours. Enfin nous voilà sur le sommet, à la Boca-del-Monte. Quel panorama d'une beauté transcendante et indescriptible se déroule devant nous !

Maltrata, où nous avons acheté des orchidées,

tout à l'heure, est encore sous notre regard mais à 2,500 pieds au-dessous de nous : on dirait d'une ville lilliputienne, son église, ses maisons nous paraissent comme des jouets d'enfants ; les terrains de culture, comme autant de carreaux d'un damier. De ces hauteurs, on se demande, ce qui se meut là-bas, est-ce un oiseau ou un bœuf ?

***

Sur la cime de la montagne, un vaste et beau plateau, s'étend à perte de vue. Le vieux volcan Orizaba, chargé d'hivers éternels est devant nous dans toute son austère majesté. Les nuages qui l'entourent avec respect, n'osent pas gravir sa tête blanche. Les nuages, mais jamais nous ne les avons vus de si près, il ne faut pas oublier non plus que nous sommes à 8,043 pieds au-dessus de la mer. Une petite église bâtie sur une colline, disparaît parfois, enveloppée dans les nuages. Nous sommes nous-mêmes, poursuivis par ces coursiers aériens. Ils doivent être de la descendance de l'Aquilon, car ils ont répandu leur froidure sur la montagne. En bas, à Orizaba, nous avions une température d'été, en

haut, c'est maintenant une température d'automne. Le Mexique est vraiment un pays de variété et surtout de contraste.

A Esperanza, village situé sur le plateau, nous faisons un long arrêt. Nous nous amusons à lancer des *centavos* aux gamins et aux gamines qui prennent grand plaisir à ce jeu. On peut dire avec vérité et sans se servir de métaphores, que les touristes au Mexique, jettent leur argent par les fenêtres.

Toute la nuit, nous avons roulé à pleine vapeur à travers les hauts plateaux qui entourent la vallée de Mexico. Que les nuits sont belles et majestueuses dans ces régions tropicales ! Les myriades d'étoiles qui illuminent le dôme azuré des cieux, brillent d'un éclat inconnu aux contrées du Nord. Pas un nuage ne vient troubler les limpides profondeurs du firmament. C'est bien au Mexique, que les cieux racontent le plus éloquemment les gloires de Dieu, et que l'armée des étoiles chantent le mieux sa toute-puissance et son infinie sagesse.

***

26 FÉVRIER. — Le dirai-je à ma grande confusion, nous avons séjourné une semaine entière à Mexico,

et nous n'avons pas daigné visiter le château de Chapultepec, le plus bel ornement de la ville impériale. Nous avions remis pour aujourd'hui cette visite essentielle, mais alors nous n'avions pas compté sur la fatigue et sur... la paresse. Que vouliez-vous que notre curiosité fît contre ses deux plus redoutables ennemies ? Qu'elle mourût ! direz-vous avec le père des Horaces. C'est ce qui est arrivé. Depuis douze jours, que nous sommes lancés à toute vitesse par monts et par vaux, sans avoir eu un petit moment de répit, aussi ce jour passé à la capitale, nous le saluons comme un jour de congé, pour nous livrer à un *dolce far niente*. Mais je crains bien que ce repos, ne soit plus tard l'occasion d'un remords, et que ce que nous appelons aujourd'hui lassitude, soit taxé au retour, de fainéantise pure et simple. A ma honte mais au plus grand avantage du lecteur, je vais transcrire une jolie page que j'ai sous les yeux :

***

« Chapultepec, « la colline de la Cigale », est un « rocher de porphyre où l'empereur Montezuma avait « établi son château d'été. C'est là que le puissant

" monarque tenait sa brillante cour et recevait à
" sa table les seigneurs de l'empire. Chaque jour
" des coureurs, qui se relayaient de six en six lieues,
" apportaient pour le festin du prince la marée
" fraîche de la côte, et les fruits de la *terre chaude*. Il
" ne reste rien du palais aztèque, le château prési-
" dentiel qui le remplace aujourd'hui a été bâti par le
' vice-roi, Don Matias de Galvaez en 1783. Maximi-
" lien et l'impératrice Charlotte avaient mis la main
" à l'œuvre, pour en faire un Alcazar comme celui de
" Séville, ou plutôt un nouvel Alhambra en style de
" la Renaissance. Les escaliers monumentaux, les
" belvédères, les vasques, les groupes sculptés, les
" bronzes, que les augustes époux y ont laissés,
" témoignent de leur goût pour les arts, et aussi,
" hélas ! de la durée illusoire qu'ils avaient rêvée
" pour leur empire éphémère. Quelques jardinets
" remplis de fleurs et de plantes admirables, ornés
" de bassins de marbre et de fontaines aux eaux
" cristallines, sont ménagés dans la superbe demeure.

" Des terrasses du château, nous descendons jus-
" que sous les majestueux ombrages formés par les
" géants des siècles, les *ahuahuetls* de Chapultepec.
" Ce sont des cyprès qui ressemblent à d'immenses

" saules pleureurs ; une vingtaine de ces arbres for-
" ment une vraie forêt. Comme des voûtes de cathé-
" drales, leurs gigantesques couronnes se rejoignent
" dans les airs et semblent se soutenir les unes les
" autres. Des voiles d'épaisses mousses descendent
" de branche en branche, et festonnent ce temple de
" la nature. Le soleil n'y pénètre jamais. Il y règne
" un demi-jour moelleux, comme la lumière douteuse
" du crépuscule (1) ".

***

Pour nous délasser, nous promenons quelque peu notre indolence toute méridionale par les rues de Mexico. Nous entrons dans plusieurs magasins, pour compléter nos collections de photographies. Nous allons voir notre hôtel Iturbide, nous repassons par *l'alaméda*, enfin nous disons adieu aux êtres, connus de la capitale. Nous nous préparions à aller prendre notre dîner, avec la résolution bien arrêtée de ne plus rien voir, et surtout de ne plus rien acheter, quand le hasard, sous la figure d'un jeune Mexicain,

(1) Le Mexique, par Croonenberghs.

me jette dans les mains une cage avec un petit perroquet. Quel souci créé de toute pièce dans ma vie ! Bien élever un perroquet, lui apprendre à ne jamais prononcer des paroles malsonnantes, à être poli et courtois envers tous mes paroissiens, et surtout à se montrer très aimable avec la servante du presbytère, je l'entrevois immédiatement, c'est une tâche difficile, très difficile !

A l'heure présente, soit timidité, soit extrême jeunesse, il garde de Conrart le silence prudent ; s'il ne parle pas, c'est peut-être qu'il est trop occupé à sa provision de maïs. Si vous le voyiez comme moi, manger en gourmet, le grain de blé-d'inde qu'il tient adroitement dans ses doigts armés de griffes, vous comprendriez facilement, pourquoi *master* Alson Blodgett, le Benjamin de l'expédition, qui a bien ses dix ans, voudrait à tout prix entrer en négociation avec moi pour l'acheter coûte que coûte. Il n'est pas heureux le cher enfant ; jusqu'à présent, il n'a pas pu convaincre son père de lui acheter une mule, comme souvenir du voyage, et je crains beaucoup qu'il ne réussisse pas mieux avec moi, pour l'acquisition du perroquet.

Décidément, mon nouveau pensionnaire, avec sa

robe d'un vert exquis et ses yeux ronds, qui ressemblent à deux grains de rassade, sait se conquérir les sympathies d'un grand nombre de passagers ; il est évident que le coquin va être la coqueluche de l'expédition dans un avenir prochain.

ssem-
rir les
il est
l'ex-

UN CANADIEN POPULAIRE A TLACOLULA (voir page 180)

CHAPITRE QUINZIÈME

QUERETARO. — La colline des cloches. — Les derniers moments de Maximilien. — Réception chez M. le Gouverneur. — La cathédrale. — L'église Santa-Rosa. — Un aqueduc monumental. — Achetons des opales. — Sérénade au départ. — SAN-MIGUEL. — La paroisse du curé Hidalgo. — La guerre de l'Indépendance.

Le matin, (27 février), nous sommes en gare à Querctaro. La chose qui attire le touriste ici, et qui excite son plus vif intérêt, c'est moins la brillante cité, assise dans la verdure, et dont les nombreuses coupoles scintillent et miroitent sous les feux du soleil, que ce mamelon rocailleux, cette butte plantée d'énormes aloès, appelée le *Cerro de las campanas*, la colline des cloches, qui se trouve là, à gauche. C'est que, sur cette colline des cloches, s'est jouée une effroyable tragédie dans le siècle dernier ! C'est là que l'infortuné Maximi-

lien et ses deux généraux fidèles, Miramon et Méjia, ont été fusillés, le 19 juin 1867, par les ordres de Juarez. L'ombre du chevaleresque et magnanime empereur semble planer sur cette ville, encore remplie de son souvenir. Tout nous rappelle Maximilien : là-bas, au-delà de la ville, nous voyons le couvent et la citadelle de la Cruz, où il fut lâchement vendu à l'ennemi par l'ignoble Lopez, Judas moderne ; plus près de nous, c'est le couvent des Capucines qui devint sa prison et où il passa les derniers jours de sa vie. Au centre même de la ville, c'est le théâtre Iturbide où s'est déroulé le simulare de son inique procès ; enfin ici, cette colline des cloches, où il tomba en héros avec son empire éphémère. Jamais l'empereur ne fut plus grand, plus noble, plus chrétien que sur cette éminence qui domine Queretaro !

En débarquant de notre train, on veut nous faire acheter des *pesos* frappés à l'effigie de Maximilien ; dans les magasins où nous entrons, on nous offre des cartes illustrées représentant la scène attendrissante de la dernière entrevue de l'empereur avec son confesseur, le bon Père Soria ; aussi nous éprouvons, je ne sais quel sentiment de profonde tristesse

et de sympathique mélancolie, quand nous prenons nos voitures pour aller visiter le lieu de l'exécution du dernier empereur du Mexique.

En route, un Allemand qui nous accompagne, nous raconte les dernières années de la pauvre reine Charlotte qui, comme chacun le sait, a perdu tristement la raison, à la suite des échecs et des déboires qu'elle essuya dans son suprême effort pour prévenir la chute de l'empire. Quand Maximilien mourut, Charlotte était renfermée au château royal de Tervueren.

A l'endroit précis, où tombèrent, foudroyés par les balles, les trois nobles victimes, s'élève une modeste petite chapelle bâtie par les admirateurs de Maximilien. Trois colonnes en marbre indiquent la place qui occupaient les suppliciés ; sur celle de Maximilien, est déposée une couronne de fleurs artificielles, offerte par la maison d'Autriche. Au-dessus de l'autel, des mains pieuses ont placé un beau tableau de la *Mater Dolorosa*. Je l'avouerai, j'ai senti une larme humecter ma paupière, dans cette petite chapelle de Maximilien.

***

J'ai recueilli plusieurs détails fournis par des témoins oculaires, sur le dernier jour de l'empereur, je me permettrai de les transcrire ici :

Le 19 juin, l'empereur se fait réveiller avant l'aube. A quatre heures, il entend avec dévotion la sainte messe que célèbre l'évêque de Queretaro dans la chapelle du couvent. Méjia et Miramon sont agenouillés à ses côtés, et ensemble les trois condamnés reçoivent la sainte communion.

A sept heures, l'empereur en tenue de ville, habit et pantalon noirs, gilet blanc est prêt le premier : appuyé contre le chambranle de sa porte, il regarde mélancoliquement l'azur du ciel en causant avec le Père Soria : " Voilà, dit-il, le ciel que j'ai toujours rêvé pour le jour de ma mort ". Il faisait, en effet, un temps magnifique. Miramon et Méjia le rejoignent bientôt. Le lugubre cortège se met en route et les cloches des nombreuses églises de la ville sonnent le glas funèbre. Des Indiens portent trois cercueils et trois grandes croix en bois noir. Une femme, jeune encore et folle de douleur, portant un enfant sur les bras, court après la dernière voiture. C'est la future veuve de Méjia que Maximilien n'a pas

oubliée dans son testament, en lui faisant un legs de $100,000.

Presque au sommet du *Cerro*, les trois croix sont appliquées à un épaulement en briques ; les trois pelotons d'exécution, composés de quinze sergents commandés par un capitaine, prennent position à douze pieds en avant.

L'empereur sort alors de voiture en tenant son chapeau à la main. Il embrasse tendrement son confesseur et Sa Grandeur l'évêque, il serre vivement dans une dernière étreinte ses compagnons d'infortune. Il embrasse aussi l'officier qui, les yeux mouillés de larmes, le prie de lui pardonner le rôle qu'il joue dans cette circonstance douloureuse. " Faites votre devoir, jeune homme, dit l'empereur en lui remettant la médaille de bronze qu'il porte sur lui ; un soldat doit toujours exécuter les ordres qu'il reçoit ". Il donne ensuite à chacun des sergents qui doivent tirer sur lui une somme de vingt piastres en or et frappées à son effigie, en les priant de " viser au cœur et de ne pas blesser sa tête, pour que sa mère pût le reconnaître ". Puis il s'avance de quelques pas et prononce d'une voix ferme et vibrante les paroles suivantes, que la postérité ne

saurait manquer d'enregistrer : " Mexicains ! les " gens de ma classe et de ma race sont créés par " Dieu pour faire le bonheur des peuples sur lesquels " ils sont appelés à régner, ou pour en être les mar- " tyrs. J'ai voulu régénérer ce pays ; tous mes efforts " se sont tournés vers un seul but : votre bonheur. Je " n'ai pas réussi ; mais je meurs innocent des crimes " qu'on m'impute. En mourant, je demande que " mon sang soit le dernier répandu par ma patrie " d'adoption ".

Maximilien prend ensuite Miramon par la main et lui donne la place, au centre, en lui disant : " Un brave soldat doit être honoré par son roi, même à l'heure suprême ; c'est pourquoi permettez-moi de vous offrir la place d'honneur ".

Enfin, un sinistre roulement des tambours se fait entendre, suivi aussitôt de la détonation des armes à feu. Les trois victimes de Queretaro avaient vécu.

Ce fut une funeste ambition qui poussa l'archiduc Maximilien et l'archiduchesse Charlotte à abandonner les grandeurs d'un rang princier en Europe, pour venir au Mexique, asseoir un trône sur un volcan. Leur règne éphémère et stérile fut pour eux une marche au Calvaire : ils ne rencontrèrent sur

leur chemin que trahison, défection, lâcheté et hypocrisie. Maximilien aimait ce peuple mexicain qu'il n'avait pu, ni su gouverner. Il aurait voulu se faire tout à tous, ménager tous les partis, il réussit à ne contenter personne.

Que restait-il de cet empire imposé par la force des armes ? Rien que les fruits amers de plusieurs années de guerre civile et d'occupation étrangère.

***

Mais je m'oublie ! Je ne suis pas à Queretaro pour faire de hautes et de savantes considérations sur les hommes et sur les choses ! mais bien pour voir tout ce que la ville renferme d'intéressant.

Queretaro est la capitale de l'Etat du même nom, et compte une population de 38,000 âmes Elle est mexicaine jusqu'au bout des ongles, s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte. Des nuées d'indiens qui traînent nonchalamment leurs haillons à travers la ville ; des marchés regorgeant des légumes et des fruits du tropique ; des *plazas* plantées de palmiers gracieux qui ombragent un peuple gai et heureux ; des églises par douzaines qui rivalisent de

richesse et de splendeur : tout cela c'est bien mexicain ; et certes Queretaro n'est rien autre chose que cela.

On nous a donné rendez-vous sur la place de la fontaine publique. M. Campbell, qui s'évertue à être agréable à ses compagnons de voyage, nous a ménagé une réception chez Son Excellence le Gouverneur de l'Etat, *Senor* Don Francisco Gonzalès de Coseo.

Nous nous mettons *en rangs* comme au collège, et maintenant en route pour le palais de l'Etat. Nous passons par *l'alameda*, couverte de beaux arbres que je voudrais, mais que je ne puis nommer ; au centre s'élève le monument de Christophe Colomb ; on me dit que toute l'histoire de Queretaro est écrite sur les façades, je brûle de briser les rangs pour lire les dates gravées sur la pierre, mais la discipline l'emporte sur la curiosité, je suis la procession ! On nous introduit dans le splendide *patio*, nous prenons nos airs les plus distingués en entrant dans les vastes salons de M. le Gouverneur ! Celui-ci, avec une courtoisie toute castillane, nous souhaite la bienvenue en disant à chacun de nous ces aimables paroles : " *I am glad to meet you* " et en nous pressant main.

LE PALAIS, LA CATHÉDRALE ET LA PLAZA DE JALAPA (voir page 195)

Nous nous rengorgeant d'avoir ainsi frayé avec la plus haute aristocratie, nous visitons la ville avec des allures de fiers *hidalgos !*

Nous entrons dans la cathédrale, car Queretaro est une ville épiscopale depuis le 26 janvier 1862 ; on y chante l'office. C'est un superbe monument en style Renaissance, avec peut-être plus de sobriété dans son ornementation qu'ailleurs. Nous visitons trois ou quatre autres églises, toujours flamboyantes de dorures et de sculptures.

Malheureusement le temps nous a fait défaut pour nous rendre à l'église de Santa-Rosa, la plus dorée du Mexique. Il paraîtrait que les soldats français, en 1867, auraient enlevé pour au-delà d'un million et demi d'or pur, pris rien qu'au maître-autel. Les autres églises sont : Santa-Clara, San-Felipe, San-Domingo, San-Antonio, San-Agustin, El-Carmen, La Merced, Santa-Teresa et Santa-Cruz.

Queretaro est une ville industrielle très importante, ses manufactures de coton sont les plus considérables du pays.

Nous n'avons pas vu non plus l'aqueduc monumental de Queretaro, bien que notre train ait passé sous une de ses arcades, vers 4 heures ce matin. Cet

aqueduc a cinq milles de longueur, prend une eau fraîche et limpide dans la montagne et la verse dans les fontaines publiques. La plus élevée de ses arcades a près de cent pieds.

Quoique nous n'ayons plus que quelques minutes avant de prendre le train, nous courons quand même à un magasin pour acheter des opales : c'est ici la place aux vraies opales, ailleurs ce que l'on nous présente pour des opales, n'est la plupart du temps que de la vitre de la plus belle eau. Je sais que dans ma paroisse, il y a beaucoup de *senoritas* qui seraient très fières de posséder à leurs doigts ces diamants aux feux vifs et qui coûtent si peu cher ici. Je me laisse éblouir par les chatoiements de ces belles opales, alors j'achète, j'achète encore, jusqu'à ce que mon porte-monnaie me dise d'une voix discrète : c'est assez !

Nous retournons à notre train, il est midi. On dirait que tous les déguenillés de la ville et de la banlieue se sont donné la main pour venir nous saluer à notre départ. La fanfare de M. le gouverneur est déjà à la gare pour nous jouer sa plus jolie sérénade : notre convoi s'ébranle aux ronflements

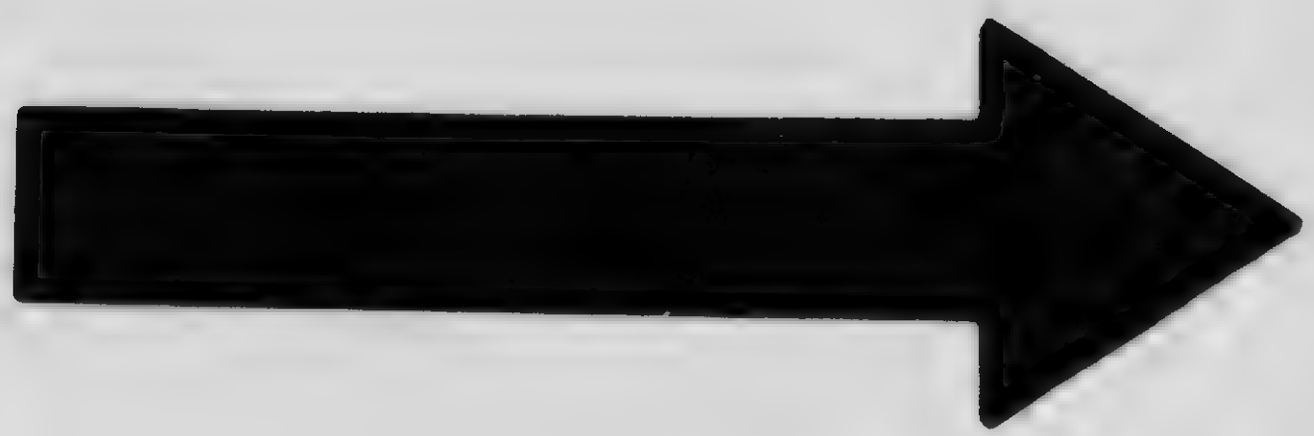
sonores des cuivres et aux sons bruyants du tambour.

***

Nous nous dirigeons vers San-Luis-Potosi.

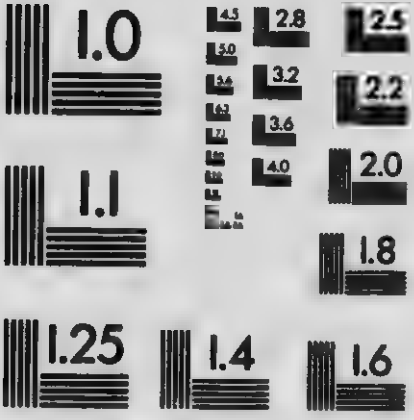
Toute l'après-midi nous voyageons, tantôt sur des vastes plateaux, tantôt à travers des gorges de montagnes assez sauvages. C'est un pays bien arrosé et très fertile qui produit et les céréales de la zone tempérée et les fruits du tropique. La population devient de plus en plus compacte à mesure qu'on avance dans le nord ; les *haciendas* et les villages en briques séchées au soleil (*adobes*) se suivent à de courts intervalles. Parfois les maisons sont si près du chemin de fer, qu'il nous est facile de jeter un coup d'œil curieux sur la vie intime du foyer mexicain. Nous saluons au passage les villes de Gonzalès, de San-Miguel, célèbre par son église gothique, — la seule dans tout le Mexique, — et de Dolores-Hidalgo, le berceau de la guerre de l'Indépendance, autrement dite la révolution mexicaine.

Nous ne pouvons nous empêcher de nous demander ici, quelles furent les causes de cette guerre fratricide et féroce qui sépara à tout jamais le Mexique



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

d'avec la mère-patrie ? L'histoire nous indique deux causes principales : l'étroitesse de la politique du pouvoir colonial et les monopoles excessifs qu'exerçait l'Espagne sur le pays.

De tout temps, les Espagnols de la Péninsule avaient considéré le Mexique, comme un champ d'exploitation, qui leur était exclusivement réservé ; les Aztèques, les premiers maîtres du sol, étaient tenus dans un état de servage pratique. Pendant près de trois siècles ces pauvres Indiens furent exploités et complètement négligés. Exceptons cependant le clergé qui n'a jamais cessé de les prendre sous sa protection : beaucoup de curés étaient indiens.

Sous le régime colonial, le Mexique était gouverné par un vice-roi et l'audience ; — un sénat composé que d'Espagnols nés en Espagne. — Ceux-ci, dans leur chauvinisme mesquin, s'étaient toujours opposés systématiquement que les blancs nés au pays (*les créoles*) exerçassent de l'autorité et fussent quelque chose par eux-mêmes dans leur patrie. On le comprend aisément, cet état de chose créa une rivalité sourde et profonde entre les natifs d'Espagne et les

natifs du Mexique, rivalité qui dégénéra bientôt en jalousie violente.

Quand en 1808, Napoléon emmena Ferdinand VII en captivité à Bayonne, les Mexicains profitèrent du chaos qui existait en Europe, pour conquérir un peu d'autorité dans leur gouvernement : ils demandèrent rien moins qu'une assemblée nationale. Le vice-roi Iturrigaray qui régnait alors, épousa la cause du peuple, mais les Espagnols de l'audience se croyant lésés dans leurs prérogatives firent saisir le vice-roi dans le palais national et le confinèrent, ainsi que ses deux fils et plusieurs Mexicains notables, dans les prisons de l'Inquisition. Ce coup d'Etat plus qu'audacieux blessa la nation jusqu'au cœur, et on ne songea plus dès lors qu'à se venger de l'insulte. Partout surgirent des réunions clandestines de patriotes, où l'on complotait un soulèvement contre le pouvoir ombrageux et arbitraire de l'Espagne.

Dans cette surexcitation des esprits ce fut le curé Hidalgo qui mit le feu aux poudres.

Don Miguel Hidalgo y Costilla, né en 1747, était alors curé de Dolorès. C'était un prêtre très actif et très dévoué ; il avait enseigné à ses ouailles la

manière de cultiver la vigne et d'élever des vers à soie. Le sol et le climat se prêtaient admirablement au succès de ces deux nouvelles industries. Mais Hidalgo avait compté sans le monopole gouvernemental qui y trouva à redire. L'audience de Mexico fit couper les vignes et arracher les mûriers plantés par les paroissiens de Dolorès. Le vieux curé fut excessivement vexé de cet odieux procédé, et de complot avec la garnison de San-Miguel, il résolut de secouer le joug de l'Espagne devenu intolérable. Dans la nuit du 16 septembre 1810, Hidalgo convoqua ses partisans armés seulement de bâtons et de couteaux, au son de la cloche de son église ; et sous la bannière de Notre-Dame-de-la-Guadeloupe, cet étrange curé marcha de victoire en victoire. Trahi par un des siens, Hidalgo fut fusillé à Chihuahua, le 31 juillet 1811. Les deux curés Morelos et Matamoros, continuèrent la lutte pour l'Indépendance, celle-ci ne fut proclamée formellement que le 6 novembre 1813. L'Espagne perdait irrévocablement le Mexique, le plus beau et le plus riche fleuron de sa couronne.

Nous arrivons à San-Luis-Potosi à 7 heures dans la soirée, par une pluie battante. Encore une

légende qui s'en va ! Ne m'a-t-on pas dit quelque part, qu'il ne pleuvait que tous les sept ans au Mexique ; pourtant il n'y a pas encore un mois que nous sommes dans le pays, et à ma connaissance, déjà quatre fois le ciel nous a gratifiés d'une pluie abondante.

Le port de Vera-Cruz (voir page 200)

CHAPITRE SEIZIÈME

Le *Canon* de Tamasopo. — Deux grottes enchanteresses. — TAMPICO. — Sur la grève de La Barra. — Une belle pêche. — Tours de Babel dans tous les wagons. — SAN-LUIS.— Le palais où fut signé l'arrêt de mort de l'empereur. — Une pipe dorée. — Nous perdons deux Canadiens.

Le matin, le 28 février, notre train était stoppé à Las Canoas, à la tête des terribles précipices du *Canon* Tamasopo qu'il nous faut franchir pour nous rendre à Tampico, sur le bord du golfe du Mexique. Il y a ici, à Las Canoas, un gentil petit lac couvert de canards et de sarcelles, trop occupés à leur pêche fructueuse dans ces eaux dormantes, pour s'apercevoir que des curieux les regardent. Des rochers abrupts, comme des sentinelles placées là par quelques Titans, veillent sur le lac et sur les canards. Le *Canon* de Tamasopo a une renommée universelle. Rien de plus grand, de

plus sauvage, de plus pittoresque que le pays traversé ! La nature se revêt de toute sa spl . . . . C'est une série de montagnes escarpées, déchirées et formées de mamelons échelonnés les uns au-dessus des autres, c'est l'escalier du Tout-Puissant qu'il nous faut descendre degré par degré. En bas ce sont des ravins effrayants, à donner le vertige, si nous n'étions pas occupés à contempler ces beautés. A certains endroits, nous voyons les rails de notre voie comme deux rubans argentés, superposés à trois étages. Nous descendons continuellement, quand nous sommes au pied d'une montagne, nous nous trouvons sur le flanc d'une autre montagne qu'il nous faut descendre encore, et il en est ainsi jusqu'au bord de la mer. Les nuages cotonneux s'accrochent à tous les angles de la montagne, notre train, trop prosaïque, détruit sans scrupules ces ag. cements splendides de la nature. La rivière, tout au fond, coule en torrent son onde pure et transparente, se cabre parfois, tombe en cascades chantantes, pour reprendre son cours paisible sous l'ombrage des lianes en fleurs qui grimpent et s'enchevêtrent d'un palmier à un autre comme des festons, des guirlandes d'un goût capricieux et fantastique. A la vue

de cette nature sublime et vierge nous avons les paroles du psalmiste sur les lèvres : " *Mirabilis in altis Dominus* ". Que je plaindrais celui qui ne ressentirait pas d'émotion à la contemplation de ce prodigieux enfantement de la vie dans sa plus haute expression !

Sur le dos des montagnes, il y a d'immenses plaines couvertes de forêts de palmiers. Que ces arbres sont gracieux avec leurs éventails ouverts ! Les palmiers constituent pour la région une parure qui imprime au paysage un aspect majestueux et séduisant au possible.

Notre train arrête à deux endroits, pour nous permettre de contempler deux grottes splendides. Pour arriver à la première, il nous faut franchir une longue route dans la forêt. Nous écrasons sous nos pieds des fleurs rares, les bégonias, les lis, les merveilles de nos serres poussent ici à l'état sauvage. Après avoir descendu au-delà de quatre cents marches glissantes, nous sommes en face de la grotte.

C'est une petite merveille pleine de grâce et de coquetterie. Elle a sa fenêtre tout ouverte vers le ciel, car elle connaît sa beauté et veut la faire priser. Un ruisseau aux eaux transparentes, épris

d'amour pour elle, se précipite en cascades d'argent et vient s'y jeter : en tombant il métamorphose ses ondes en émeraude liquide. Tout autour de la grotte, des minces filets d'eau viennent aussi faire leur cour à la grotte enchanteresse et fascinatrice. Si les fées ont vécu quelque part, cette grotte fut sans doute la demeure d'une des plus belles et des plus jeunes.

L'autre grotte n'est atteinte qu'après une descente très raide et assez longue aussi. Celle-ci est une beauté sauvage et imposante. Sa voûte granitique, haute comme celle d'une cathédrale, est percée de deux orifices qui ne laissent passer qu'une lumière incertaine et presque craintive. Il règne dans cette étrange enceinte, une demi-obscurité indécise et pleine de mystères. Des plantes grimpantes tapissent les murs trop sévères. Tout au fond, elle a placé sa fontaine rem[illegible] d'une eau qui semble être une teinture d'indigo, tant elle est d'un bleu intense. Si la première grotte fut la résidence d'une fée jolie et coquette, celle-ci a été certainement le palais de quelque géant misanthrope, qui fuyant le commerce du monde, passait ses loisirs au fond de la montagne ; ou encore de quelque Barbe-Bleue ayant là sa fontaine ; les lierres qui verdissent les parois

de ce château ne decèlent-ils pas la main de la femme malheureuse du tyran ?

Retardés par un accident de chemin de fer, nous arrivons à Tampico que durant la nuit.

***

1 MARS. — Tampico sise à l'embouchure de la rivière Panuco, à quelques milles seulement de la mer, a bonne mine avec ses maisons blanches ornées de vérandas. Elle ressemble, me dit-on, plutôt à une ville de la Louisiane qu'à une ville du Mexique. Des steamers nombreux ont jeté l'ancre dans le voisinage ; chaque mois plus de quarante vaisseaux viennent chercher ici leur cargaison pour Mobile, Galveston, La Nouvelle-Orléans, New York, La Havane et les ports d'Europe. Aussi avec ses jetées et sa rivière aux eaux profondes, Tampico est-elle la rivale de Vera-Cruz, comme port de mer.

Nous visitons le marché excessivement intéressant. Il est encombré de légumes et surtout de poissons rares, que les pêcheurs viennent d'apporter de la mer. La rivière qui coule à côté est couverte de canots et d'embarcations typiques.

Bon nombre de touristes munis d'engins de pêche, prennent ici des chaloupes pour faire la guerre aux habitants du golfe. Les autres, et nous sommes du nombre, continuent leur route, jusqu'à La Barra, sur l'Océan.

Avant d'atteindre la grève à La Barra, nous avons à traverser des collines de sable mouvant. Le vent l'amasse en bancs de deux à trois pieds, et les cantonniers doivent enlever ce sable à la pelle, comme on fait pour la neige au Canada.

Enfin, nous sommes en face de l'océan majestueux et plein de mystères. La température est parfaite, une bonne brise souffle du large. La mer est calme et belle, elle ne fait qu'une petite colère avant d'arriver sur la plage, mais ensuite amoureusement elle vient baiser le sable doré de la grève.

Les touristes comme des enfants en vacance, vagabondent par-ci, par-là, ramassent des coquillages, jouent dans le sable ou se couchent paresseusement sur la grève. Dans les vagues des baigneurs prennent leurs ébats. Nos gens à leur tour se payent le plaisir d'un bain d'eau salée Des gros oiseaux à la mine étrange et au bec démesuré volent lourdement sur la crête des vagues, et des allouettes affai-

rées trottinent allégrement sur le sable, en quête de mollusques. Pour tout horizon, l'Océan infini et les dunes du rivage. Nous nous reposons des fatigues du voyage, dans ce tableau d'une désespérante monotonie. Rester ici une semaine serait suffisant, il me semble, pour mourir de nostalgie. Ne serait-ce point pour nous faire soupirer après la patrie qu'on nous a conduits dans cette vaste solitude, juste quelques heures avant de repartir pour nos foyers ?

***

2 MARS. — Nous avons couché sur le bord de la mer, dans nos wagons-lits, et nous nous sommes endormis au clapotis musical de la vague. Ce matin, c'est la même monotonie qui nous enveloppe. La mer chante éternellement sa chanson grave et solennelle. Nous reprenons notre même marche sur la grève, sans but défini. C'est la même cueillette de coquilles, c'est le même repos, c'est l'inertie !

Fuyons ces plages fades, et allons nous promener sur les rives du Panuco pour y trouver un peu de vie. Des petits garçons pêchent des écrevisses à eau profonde, avec des paniers amorcés de débris de

poissons. Un énorme requin, sur un des quais, se débat dans les dernières transes de son agonie ; et dire que nos touristes, hier, prenaient sans souci leurs bains dans ces parages et s'en donnaient à cœur-joie, quand le danger était si près !

Nous partons de La Barra à 11 heures, pour le retour.

A Tampico nous retrouvons nos sportsmen qui en embarquant nous montrent avec orgueil le produit de leur pêche. Ils ont pu saisir vingt-trois splendides *tarpons*. Le *tarpon* qu'on ne rencontre que dans le golfe du Mexique, est un beau poisson d'une longueur qui varie entre cinq et six pieds, ses écailles très larges sont couleur d'argent. Rien d'aussi beau, me dit un touriste, que de sortir de la mer un *tarpon* ; le soleil qui fait étinceler ses écailles, lui donne l'apparence d'une masse de feu. Il faut encore emmagasiner dans notre train ces spécimens de l'habileté de nos pêcheurs.

Qui pourrait dire ce qui s'emporte du Mexique, dans cette expédition ? J'ai visité le wagon réservé au bagage, j'en suis sorti ébahi. Partout d'immenses caissons, limitent à sa plus extrême étroitesse, le passage nécessaire pour circuler. Des paniers rem-

plis d'objets fragiles sont suspendus à la toiture, et je ne vois pas une place vacante pour un autre panier. Dans nos pullmans, les valises et les mannes s'empilent et forment partout des petites tours de Babel. Aucune patère qui ne serve à suspendre au moins deux ou trois énormes *sombreros ;* des faisceaux de cannes menacent à chaque pas, de faire culbuter l'imprévoyant, qui ne voit pas plus loin que son nez. Les sièges de nos fauteuils recèlent dans leurs entrailles des centaines et des centaines de cigares, sans compter leurs petites sœurs, les cigarettes. Parlons bas, ou mieux ne parlons plus ! Car il nous faudra bientôt subir le regard sévère et scrutateur de la douane américaine.

Nous devions, suivant notre itinéraire, passer par les villes de Victoria, Linares et Montemorelos, pour atteindre les frontières ; mais je ne sais plus quel désastre est arrivé la veille, sur la ligne du chemin de fer ; c'est ou un viaduc qui a été emporté par la crue des eaux, ou une partie de la voie qui a été balayée par un torrent. Toujours est-il que nous avons été obligés de revenir sur nos pas et de remonter le terrible *Canon* de Tamasopo : ce qui

allonge notre chemin de quelques centaines de milles.

***

3 MARS. — Nous arrivons dans la matinée, à San-Luis-Potosi, — Saint-Louis-du-Trésor. On nous donne rien qu'une heure pour visiter une ville de 61,000 âmes ! Comme la plupart des autres cités mexicaines, San-Luis a ses quartiers aristocratiques, riches et brillants, où se trouvent les Palais, les magasins, la cathédrale et les *alamedas* ; et des faubourgs malpropres remplis d'enfants sales et débraillés, de chiens maigres et de pourceaux errants. Mais il me semble, qu'il y a ici plus d'indiens misérables qu'ailleurs. Grands dieux ! que nous en avons rencontré de la guenille dans ce beau pays du Mexique ! Chose remarquable ! c'est surtout dans les villes d'argent, comme Zacatecas, Guanajuato et San-Luis-Potosi que les Indiens sont les plus sordides. Est-ce que l'argent qui engendre l'avarice sordide, induerait à rendre le peuple sordide ?

La ville de San-Luis est entourée de collines qui regorgent du métal précieux. Depuis au-delà de trois siècles qu'on exploite avec des profits énormes,

les filons argentifères de San-Luis ; et ces mêmes mines qu'on croirait inépuisables, donnent encore aujourd'hui, un rendement annuel de plus de trois millions.

Ici comme ailleurs, nous trouvons beaucoup de belles églises dont l'extérieur est sculpté avec un luxe presque extravagant, et l'intérieur littéralement couvert d'une épaisse couche d'or. Nos églises canadiennes paraissent froides et ternes en regard de ces églises mexicaines, étincelantes de dorures et de sculptures. Nous visitons la cathédrale qui est somptueusement décorée ; quand nous y sommes entrés, on chantait la messe avec diacre et sous-diacre. Tout près de la cathédrale, est le palais épiscopal de Mgr Montes de Oca y Obregon ; on prétend que c'est le plus merveilleux évêché du Mexique. Mgr l'archevêque de Montréal nous avait donné ses cartes pour que nous fussions admis auprès de l'évêque de San-Luis, mais par malheur pour nous, le prélat est à Rome depuis deux mois, à accomplir son voyage *ad limina*.

L'*alameda* qui porte ici le nom de *plaza Hidalgo*, est peut-être moins fleurie que dans d'autres villes : d'ailleurs les travaux d'embellissements

qu'on est à exécuter dans les allées lui enlèvent un peu son cachet de propreté ; la cathédrale est sur une de ses faces et le palais du Gouvernement sur une autre. C'est dans ce palais ionique, — j'allais écrire inique,—que Juarez signa l'arrêt de mort du malheureux Maximilien.

Après l'évacuation du Mexique par l'armée française, Juarez établit en 1867, le siège de son gouvernement à San-Luis. Qui pourrait redire toutes les démarches, toutes les sollicitations qui furent faites dans ce palais en juin 1867, pour obtenir la grâce de l'empereur condamné ? Aucune n'est aussi touchante que celle de la princesse de Salm-Salm. Cette jeune femme sublime de dévouement, voulut être l'ange consolateur de Maximilien, dans sa captivité à Queretaro. Tous les jours, elle venait voir l'empereur, pour le distraire des tourments de sa prison. Avant la date fatale, elle ne craignit pas d'entreprendre une course de 160 milles par des chemins impraticables, pour venir ici, à San-Luis, se jeter aux pieds de Juarez, implorer, les yeux baignés de larmes, le pardon de Maximilien. Mais le vieux dictateur, qui était resté sourd aux instances de tous les gouvernements européens, se montra

encore inexorable : il fit sonner bien haut la justice du peuple qui demandait vengeance, et l'exécution eut lieu le 19 juin.

***

Nous sentons encore des *pesos* qui *pèsent* dans notre bourse : vite allons les dépenser dans les superbes magasins qui bordent la *plaza*. J'ai cru remarquer que sous mon siège de pullman, il y avait encore une petite place pour une boîte de cigares ; comme l'ancienne nature, j'ai horreur du vide dans ce voyage, achetons donc encore des cigares et puis.... une pipe. Je n'oserais pas parler d'une chose aussi vulgaire, si ma pipe ne s'élevait pas de dix coudées au moins, au-dessus du vulgaire. Figurez-vous une pipe, la plus élégante des pipes, recouverte de filigranes dorés, comme le plus noble *sombrero* : c'est ma pipe.

Une heure, la dernière heure sur cette terre bénie du Mexique, est vite écoulée ; le départ vient de sonner, nous courons prendre le train. Aurons-nous encore l'occasion de mettre le pied sur ce sol mexicain si beau, si poétique et qui a su capter notre

cœur ? Je l'avoue, c'est avec une certaine mélancolie que je me réinstalle dans mon pullman, car cette fois-ci, d'après notre itinéraire, le prochain arrêt doit se faire qu'à Laredo, sur le territoire des Etats-Unis.

Toute la journée nous avons filé vers le nord en faisant du quarante milles à l'heure. Le pays traversé est presque aussi ennuyeux que la pluie fine qui nous accompagne et qui répand une monotonie grise sur les champs, les arbres et les villages. A La Maroma nous franchissons sans le moindre soubresaut la ligne du Tropique du Cancer, et, à notre insu nous avons changé de zone.

***

Je ne sais plus à quelle station, le télégraphe nous apprend que nous avons égaré deux passagers à San-Luis, et chose dure pour notre orgueil national, ce sont deux compatriotes de Toronto ! Des rumeurs de toute espèce circulent dans nos wagons, mais généralement on jette la faute sur la femme, car il y a une femme dans cette infortune. On prétend que c'est en discutant le prix d'un couple de perro-

quets superbes, que nos amis ont perdu leur passage. Mais qui est-ce qui, je me le demande, a pu dépêcher cette nouvelle fantaisiste, dans un convoi lancé à toute vapeur ? Ce n'est pas la télégraphie sans fil, c'est évidemment l'œuvre d'une imagination bouillante. N'importe, il nous faudra ce soir, à Saltillo, attendre nos retardataires.

A Saltillo nos deux Canadiens nous rattrapent, et ils n'ont pas plus de perroquets que sur la main. Allez-donc vous fier maintenant aux racontages !

UNE PLANTATION DE BANANIERS (voir page 208)

UNE PLANTATION DE BANANIERS (voir page 208)

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

L'Uncle Sam se montre paternel. — Une volée de *good by*. — Où l'on bénit la lenteur du cuisinier. — Pourquoi nous n'arrêtons pas à Saint-Louis. — Le Grand-Trone me fait tressaillir d'allégresse. — Nous crevons de dépit de ne pas voir de neige. — Coteau-Station.

QUAND nous arrivons, le 4 mars, à Nuevo-Laredo, la cloche sonne l'Angelus du midi.

Nous nous hâtons de nous présenter au guichet du changeur pour avoir des *bank notes* des Etats-Unis contre nos rares *pesos* du Mexique. Mais *ô tempora ! ô mores ! !* s'écrierait de nouveau Cicéron. Il y a un mois, à ce guichet exactement, nous avions redoublé notre capital, et cette fois on nous offre plus que 48 cents par *peso*.

Pendant que nous sommes occupés à échanger les monnaies qui nous restent, la douane mexicaine fait la revue de nos malles, pour savoir si nous n'appor-

tons pas des antiquités ou des objets d'arts : ce qui est strictement prohibé par les lois du pays. Il faut croire que nos malles ont l'air très honnête, puisque l'officier se contente de marquer la lettre *r* avec de la craie sur chacune d'elles. C'est tout.

Mais il y a encore la douane américaine, et ce n'est pas la plus facile à amadouer. Avouons-le, nous étions un peu dans les transes sur le fleuve Grande-del-Norte, avant d'atteindre la rive américaine ; et il y avait de quoi, avec tous nos colis remplis de souvenirs. N'arrive pas qui veut aux Etats-Unis. L'Uncle Sam, sur ses frontières, se montre défiant à l'extrême. Il sait en imposer aux étrangers qui frappent à sa porte, avec ses formalités solennelles et un cérémonial à n'en plus finir. Il envoie toute une nuée d'officiers galonnés au-devant de chaque train qui s'apprête à traverser sur sa rive. Les uns s'enquièrent d'où vous venez et où vous allez ; si vous êtes Mexicain, il vous faudra payer une taxe de $2.00 pour avoir le droit de fouler le sol de votre voisin, mais si vous êtes Canadien, vous aurez un gracieux salut de l'officier. Le médecin, qui soit dit entre parenthèse est un Canadien d'Ontario excessivement aimable, fait ensuite

sa visite officielle : malheur à celui qui apporterait dans sa sacoche des microbes de la fièvre jaune ! Enfin ce sont les douaniers proprement dits, qui sont chargés de percevoir les droits de douane.

Mais l'Uncle Sam a vite reconnu ses neveux dans les excursionnistes. Aussi il s'est montré d'une bonhomie, d'une gentillesse accomplie. Il s'est contenté de nous demander si nous apportions pour plus de $100.00 en marchandises du Mexique. Et sur notre réponse négative, il nous a souhaité un bon voyage, sans commettre l'indiscrétion dont il est coutumier, de regarder dans les valises.

***

A Laredo, nous débarquons quelques passagers qui s'en vont finir l'hiver soit à la Nouvelle-Orléans ou soit en Floride. Les *good by* s'entre-croisent avec des *shake hand* vigoureux.

Nous avançons nos montres de trente-six minutes pour avoir l'heure officielle : ce sera autant de pris sur ce dimanche qui nous paraît bien long : un dimanche sans messe, pour le prêtre, ressemble à un jour sans pain.

Nous entrons en gare à San-Antonio, dans la soirée ; ici un bon nombre de touristes nous quittent pour prendre le train de San-Francisco. Notre sort à nous est bien plus enviable, nous nous en allons au Canada.

***

5 MARS. — Toute une journée en chemin de fer avec la perspective de deux autres journées, c'est long, c'est très long. Aujourd'hui pour la première fois nous bénissons presque, l'extrême lenteur de nos cuisiniers à nous apprêter nos repas. Pour le touriste curieux qui veut tout voir, il lui faut une dose de patience presque héroïque, quand il va s'asseoir dans le wagon-restaurant pour satisfaire son appétit. Attendre une demi-heure les plats que nous avons commandés, c'est généralement l'ordinaire, ajoutons un autre quart d'heure pour le dessert et avec le temps de consommer le tout, nous passons très facilement une heure ou une heure et demie à table.

Nous aurons bien aussi la distraction qui n'est pas à dédaigner, de brûler quelques cigares mexicains dans le compartiment-fumoir. Puis avec la récita-

tion du bréviaire et quelques bons bouts de conversation nous les déviderons bien ces trois jours.

Au dehors c'est le paysage connu : des nègres et des ballots de coton, des nègres bien noirs et du coton bien blanc.

***

6 MARS. — A six heures ce matin nous arrivions à Saint-Louis, et descendions quelques minutes dans son immense gare. Nous nous étions promis d'arrêter ici quelques jours pour renouer connaissance avec cette grande Reine du Mississipi : mais allons donc avec notre armée de bagages, et moi surtout avec mon perroquet frileux, oser sortir de notre pullman pour nous mettre en quête d'un hôtel quelconque. Continuons alors notre route, décidément c'est ce qu'il y a de mieux à faire, lors même que nous n'aurions pas de bagages.

Voilà le tour des Canadiens de quitter le train privé, après avoir fait nos adieux aux amis si sympathiques que nous avons appris à aimer et à admirer durant ce long voyage, nous débarquons à Harvey, pour prendre le convoi de Montréal.

Bientôt une puissante machine apparaît couron-

née d'un long panache de fumée ; c'est notre train, c'est le Grand-Tronc.

J'ai fait une étonnante découverte à Harvey : j'ai surpris, endormie au fond de mon âme une tendre affection pour le Grand-Tronc ! A la seule vue de ses wagons, j'ai senti mon cœur bondir de joie. Ah ! c'est qu'il évoqua en moi à ce moment précis l'image du Canada et tout spécialement de Coteau-Station, ma paroisse bien-aimée. Demain il me déposera chez moi, et avant de passer devant mon église de Saint-Médard, il la saluera par un sifflement strident.

***

7 MARS. — En sortant du lit, nous nous apercevons que nous sommes à Berlin, non pas le Berlin d'Allemagne, mais bien notre Berlin canadien.

O Canada, mon pays, mes amours !

Si quelqu'un me demandait quel était le sentiment qui dominait dans mon âme, sur ce beau sol de la patrie ? Je lui répondrais : un sentiment de profond dépit.—Mais pourquoi donc ? — Comment nous sommes sur la terre canadienne, en plein hiver, sur *les quelques arpents de neige* de Voltaire, et pas un grain de neige ! Nous épations nos amis du

Sud, quand nous leur parlions du royal manteau d'hermine, dont se couvre notre beau Canada chaque hiver, et tout cela n'était qu'une blanche légende !

N'importe, nous ne perdons pas espoir ; nous la trouverons bien cette neige séculaire. Toronto la pure, où nous laissons quatre touristes, est noire comme de l'encre ! Belleville, Kingston, Brockville, Cornwall sont noires ! Mais les Canadiens n'ont donc pas eu d'hiver ? Mais le Canada ne serait donc plus " *Our Lady of the Snows* ? " Attendons il y a encore la Province de Québec qui tient mieux que cela à ses traditions. En effet la Rivière-Beaudette et Saint-Zotique nous offrent bien deux pouces de neige.

Nous débarquons au Coteau à 5 heures ; un grand nombre de mes paroissiens viennent me saluer au débarcadère. Jamais je n'ai goûté avec autant de plaisir, le beau vers du poète :

" A tous les cœurs bien nés, que la patrie est chère ".

TABLE DES MATIERES

Au lecteur..... PAGES 3

CHAPITRE PREMIER

Un beau rêve qui se réalise. — Mes compagnons de voyage.—L'*American Tourist Association*.—L'archevêché de Montréal. — Nous sommes sous escorte. — La carte illustrée, une peste et une bénédiction. — Un vieil Irlandais maussade. — Notre train privé. — SAINT-LOUIS.—Le pays du coton et des nègres. — TEXARKANA. — La loi de Lynch.—Le Texas.—SAN-ANTONIO. — La cathédrale de San-Fernando. — L'Alamo. — Les Missions..... 5

CHAPITRE DEUXIÈME

NUEVO-LAREDO. — Arrêtons nos montres et notre manière de juger.—La belle langue espagnole.—La douane. — Echangeons notre argent avec des profits énormes. — Types mexicains. — Le chapeau national. — Le désert du Mexique. — Les gardeurs de troupeaux et leurs villages.—La vie mexicaine.—MONTEREY.—Une rue monotone.—La cathédrale.—Dans le *patio* de l'archevêché.—Le Casino. — La *plaza*. — Les montagnes de Monterey.—Une curiosité à la crête d'une montagne. — Une *hacienda* et la vie du *peon*..... 25

CHAPITRE TROISIÈME

PAGES

SALTILLO. — Comment on se drape avec une vieille couverture. — La cathédrale. — Le champ de bataille de Buena-Vista.—En route pour Aguas-Calientes.—Le nopal et l'aloès.—Las-Salinas.— Une messe dite à midi. — AGUAS-CALIENTES. — Les églises. — L'encyclique de Pie X mise en pratique. — Les bains d'eau chaude. — Les dentelles mexicaines.—Le marché de la ville. — Les parasols blancs. — Le concert sur la *plaza*. — La fenêtre de la *Senorita*. — Passez une cigarette à madame..... 41

CHAPITRE QUATRIÈME

ZACATECAS. — Une ville orientale. — A travers les mines. — Le village de la Guadelupe. — Un bijou de chapelle.—Un ancien couvent de Franciscains. — Un convoi funèbre.—Les Mexicaines à la fontaine. — La cathédrale. — *Deme un centavo.*—LEON.—SILAO.—MARFIL, la ville grise.— GUANAJUATO. — L'amalgamation de l'argent.— Le *logumbilla*. — Les églises. — Le théâtre Juarez. — La première page de la Révolution.—Le panthéon. — Un pique-nique sous un bois d'orangers.—Des fraises toute l'année à IRAPUATO... 53

CHAPITRE CINQUIÈME

PAGES

GUADALAJARA. — La Perle de l'Occident. — Quelle belle poterie ! — Les églises. — La cathédrale.— Un Murillo authentique.—L'église San-Jose. — *Ave Maria*. — Le pénitencier et l'hospice. — Un petit servant franciscain.—Chariots de Cortez.— Un Christ remarquable. — Le petit Niagara du Mexique. — *Dolce far niente*..... 67

CHAPITRE SIXIÈME

De Guadalajara à Mexico. — Un beau champ d'orangers. — Point de crépuscule au Mexique. — TULA.—Le grand canal.—La vallée de Mexico.— L'hôtel Iturbide. — MEXICO. — Sa fondation.— La cathédrale..... 79

CHAPITRE SEPTIÈME

MEXICO. — Messe à la cathédrale. — Chapelle de Saint-Philippe-de-Jésus.—Style Renaissance.—Notre-Dame-de-la-Guadeloupe.—Sa légende. — L'empereur Iturbide. — Musée National. — L'école des beaux-arts.—Le Boulevard de Mexico. — Un combat de taureaux. — Nous avons vu la voiture du président !..... 91

CHAPITRE HUITIÈME

PAGES

MEXICO. — Le Mexicain au masque de fer. — Le canal La Viga. — Chez Don Corona.—Santa-Anita.— Les jardins flottants. — La *Banco de Londres y Mexico.*—L'*alameda* de Mexico.—Un pèlerinage à la Guadeloupe.—Tout se ferme à 1 heure dans la capitale. — Les cimetières. — On se repose.— Climat, restaurant et costume..... 109

CHAPITRE NEUVIÈME

Le tour des volcans. — AMECAMECA. — Le Popocatepetl. — Le Sacro-Monte. — La terre chaude. — CUAUTLA. — Plantations de cannes à sucre. — PUENTE DE IXTLA. — Nos locomotives font un mauvais coup. — IGUALA.—Grandiose nature.— Le plan d'Iguala.—SAN-VICENTE.—Visite d'une sucrerie. — CUERNAVACA. — La fontaine de La Borda. — Les églises. — Le Palais de Cortez. — Une ville fleurie. — Une montée raide..... 127

CHAPITRE DIXIÈME

En route pour Puebla.—Les pyramides du Soleil et de la Lune. — La *pulque.* — APIZACO. — La ville aux cannes. — PUEBLA. — Son histoire. — Les coupoles de faïence. — La cathédrale. — Une procession. — Le monument de l'*alameda.* —

PAGES

CHOLULA. — La pyramide. — Première messe sur le continent. — Les traditions aztèques. — Nous prenons la voie étroite..... 143

CHAPITRE ONZIÈME

OAXACA. — Les montagnes sauvages et désolées. — Les orgues. — Fondation de la ville. — Foyer de plusieurs révolutions. — La ville des roses et des héros. — Juarez. — Porfirio Diaz. — L'église de la Soledad. — La cathédrale.—San-Domingo.— Pourquoi tant d'églises et de si riches églises ?— Les affamés qui guettent..... 157

CHAPITRE DOUZIÈME

Il faut aller à MITLA. — Les Américains sont plus alertes que les Canadiens.—Le gros arbre de Tule.— Le soleil est à pic. — TLACOCHAHUAYA. — TLACOLULA. — Des vers de Shakespeare. — L'*hacienda* de Don Félix Quero.—Un examen d'écoles. — Les ruines de Mitla.—Que de paniers !— Le photographe prend un joli groupe. — Les gorges de montagnes affreuses. — On voit faire des *tortillas* à TOMELLIN. — Un repas plantureux. — Un vieux garçon grincheux. — Les bains de TEHUACAN.—Où nous avons failli devenir poètes.—Le rendez-vous de tous les oiseaux.. 169

CHAPITRE TREIZIÈME

PAGES

En chemin de fer au-dessus des nuages. — JALAPA. — Le pays du café. — Végétation du tropique. — Les Jalapanaises sont des ensorceleuses. — Québec est battu. — Les églises. — Système abusif de l'Espagne envers ses colonies. — En voulez-vous du jalap ? — VERA-CRUZ. — Le *vomito*. — Une église bleue. — Il faut faire sa provision de cigares. — Les *zopilotes*. — Les requins ne mangent pas de chrétiens ! — Nous sautons les montagnes. — CORDOBA. — Un riche ostensoir. — Le traité de Cordoba. — Sumidero. — Un orage... 189

CHAPITRE QUATORZIÈME

ORIZABA. — Un beau fait d'armes. — Messe paroissiale. — Dévotion pour la sainte Eucharistie. — Un orchestre dans les étaux de bouchers. — Pourquoi il y a tant de croix dans les champs. — MALTRATA. — Un volcan chargé d'hivers. — ESPERANZA. — La splendeur de la nuit au tropique. — Une journée à Mexico. — Chapultepec. — Un perroquet tombé des nues devient la coqueluche des touristes..... 211

CHAPITRE QUINZIÈME

PAGES

QUERETARO. — La colline des cloches. — Les derniers moments de Maximilien. — Réception chez M. le Gouverneur. — La cathédrale. — L'église Santa-Rosa.—Un aqueduc monumental.—Achetons des opales. — Sérénade au départ. — SAN-MIGUEL. — La paroisse du curé Hidalgo. — La guerre de l'Indépendance..... 225

CHAPITRE SEIZIÈME

Le *Canon* de Tamasopo. — Deux grottes enchanteresses. — TAMPICO.—Sur la grève de La Barra. — Une belle pêche. — Tours de Babel dans tous les wagons. — SAN-LUIS. — Le palais où fut signé l'arrêt de mort de l'empereur.—Une pipe dorée.— Nous perdons deux Canadiens..... 241

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

L'Uncle Sam se montre paternel. — Une volée de *good by*.—Où l'on bénit la lenteur du cuisinier.— Pourquoi nous n'arrêtons pas à Saint-Louis. — Le Grand-Tronc me fait tressaillir d'allégresse.— Nous crevons de dépit de ne pas voir de neige.— Coteau-Station 257